

3 1761 07492870 6

*Ex Libris*

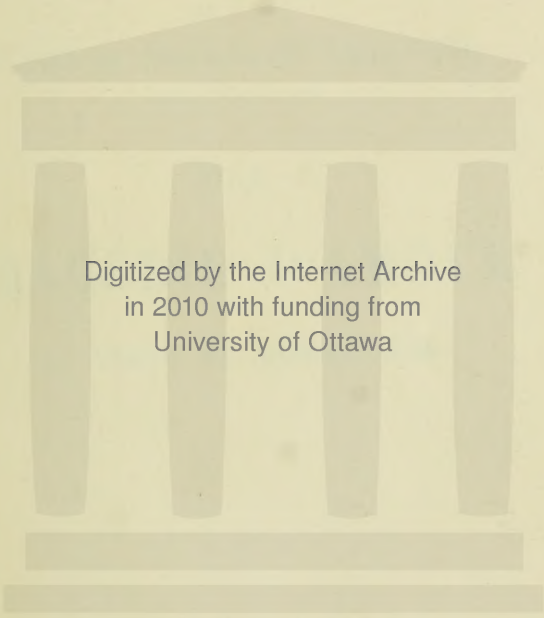


PROFESSOR J. S. WILL

HANDBOUND  
AT THE



UNIVERSITY OF  
TORONTO PRESS



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





1002  
1  
ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE ROMANTIQUE

---

UNE

TRAGÉDIE D'AMOUR

AU TEMPS DU ROMANTISME

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

- La Philosophie de l'impérialisme.* — I. **Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique.** Un vol. in-8°. 8 fr.
- II. **Apollôn ou Dionysos.** Étude critique sur Frédéric Nietzsche et l'utilitarisme impérialiste. Un vol. in-8°. 8 fr.
- III. **L'Impérialisme démocratique.** Un vol. in-8°. 8 fr.  
(*Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin 1908.*)
- IV. **Le Mal romantique.** Essai sur l'impérialisme irrationnel. Un vol. in-8° ..... 8 fr.
- Étude sur Ferdinand Lassalle, fondateur du parti socialiste allemand.** Un vol. in-8° ..... 7 fr. 50  
(*Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin 1898.*)
- Littérature et Morale dans le parti socialiste allemand.** Essais. Un volume in-18 ..... 3 fr. 50





CHARLOTTE STIEGLITZ

UNE  
TRAGÉDIE D'AMOUR

AU TEMPS DU ROMANTISME

HENRI ET CHARLOTTE STIEGLITZ

*(Avec des documents inédits)*

PAR

ERNEST SEILLIÈRE

*Avec un portrait*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

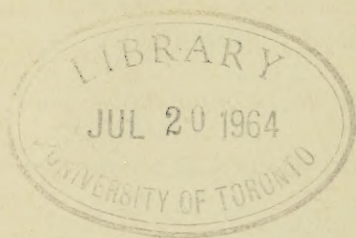
8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

1909

*Tous droits réservés*



PT  
2524  
5628



914142

Tous droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

Published 14 april 1909.

Privilege of copyright in the United States  
reserved under the Act approved March 3<sup>d</sup> 1905  
by Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>.

AL

**COMTE D'HAUSSONVILLE**

*de l'Académie française*

*et de l'Académie des sciences morales et politiques*

*en témoignage de reconnaissance pour son  
bienveillant intérêt de longue date*



## AVANT-PROPOS

---

Aux derniers jours de l'année 1834, une jeune femme fort appréciée de la société berlinoise, Charlotte Stieglitz, se tua d'un coup de poignard au cœur. Son mari, le poète Henri Stieglitz, était depuis longtemps tourmenté de troubles nerveux assez graves, et, dans un testament rédigé quelques minutes avant sa fin, Charlotte expliquait sa décision tragique par l'espoir qu'une grande douleur réelle écarterait d'un malade aimé les fantômes contre lesquels sa raison se débattait en vain. Véritable Alceste moderne, cette victime volontaire quittait donc la vie pour éloigner son époux du sombre bord !

Les circonstances étranges qui entourèrent ce drame, les problèmes qu'il posait devant la conscience de l'époque lui donnèrent un retentissement considérable. En compagnie de deux femmes qui fixaient vers le même temps, pour d'autres raisons, l'attention publique au delà du Rhin, avec Rachel Varnhagen et Bettina d'Arnim, Charlotte Stieglitz devint la patronne et l'inspiratrice posthume d'un mouvement d'émancipation intellectuelle et morale dont les revendications s'affirmaient précisément vers cette date en Allemagne, sous l'influence du romantisme français de 1830. Ce mouvement est celui de la *Jeune Allemagne*. Un de ses coryphées, Théodore Mundt, se fit le biographe de la morte qu'il avait connue et aimée (1) et le romancier Gutzkow plaça en quelque sorte

(1) Le livre de MUNDT, publié quelques mois seulement après le drame du 29 décembre 1834, est intitulé : *Charlotte Stieglitz, ein Denkmal*, en français, *Charlotte Stieglitz, un monument du souvenir* (Berlin, Veit, 1835). Nous aurons beaucoup à nous en servir.



sous le patronage posthume de la jeune femme un roman qui fit grand bruit par son audace : *Wally, Die Zweiflerin, Wally, la femme qui doute!*

Les historiens de la littérature allemande au dix-neuvième siècle ont consacré quelques pages à la retentissante aventure des époux Stieglitz (1), mais nul d'entre eux n'en a fait jusqu'ici le sujet d'une étude de quelque étendue, et c'est un Français, Saint-René Taillandier, qui a prêté le plus d'attention à cet épisode, d'un si haut intérêt psychologique cependant. *Les drames de la vie littéraire*, tel est le titre de l'article qu'il donna, le 1<sup>er</sup> janvier 1860, à la *Revue des Deux Mondes* : on venait en effet de publier les lettres échangées entre

(1) Peu après l'apparition du *Denkmal* de MURB, quelques critiques l'apprécièrent en de brèves esquisses : c'est ainsi que Kuchnc. Gutzkow, Menzel ont exprimé leur opinion motivée sur le cruel destin de Charlotte Stieglitz. Depuis lors M. Georg Brandes dans son *Histoire de la littérature au dix-neuvième siècle* (vol. VI), et PROELSS (*Das junge Deutschland*, Stuttgart, 1892, 492 et suiv.), ont également abordé ce sujet.

Henri Stieglitz et sa femme durant le temps de leurs fiançailles (1), — circonstance qui, après un quart de siècle, ramenait l'attention sur ce drame d'amour. — L'étude de Saint-René Taillandier compte parmi les plus attachants essais de ce fin esprit qui a si bien connu l'Allemagne et qui fit longtemps profiter ses compatriotes de sa science des choses d'outre-Rhin; toutefois, son jugement sur la tragédie de 1834 ne pouvait être entièrement équitable et motivé parce qu'il en connaissait imparfaitement les origines.

Un demi-siècle a passé sur son court essai et nous sommes aujourd'hui mieux renseignés qu'il ne pouvait l'être, des documents d'importance capitale ayant été mis à notre disposition dans cet intervalle de temps. C'est tout d'abord l'autobiographie de Henri Stieglitz, écrite par lui en 1844, cinq ans avant sa mort,

(1) Leipzig, 1859, 2 vol.

et publiée en 1865 par son neveu L. Curtze (1); puis des extraits du journal intime qu'il rédigeait au lendemain même de son veuvage, confidences plus spontanées, moins apprêtées que les précédentes et qui nous seront plus utiles encore (2). Plus récemment on nous a donné quelques communications curieuses de Théodore Mundt, le biographe de Charlotte, à son ami Gustave Kuehne sur le drame auquel il avait été mêlé de façon si intime comme nous le verrons (3). Enfin de précieuses lettres ont été publiées par M. L. Geiger dans un volume de portraits historiques (4).

Plus encore que par ces sources d'information nouvelles, nous avons été attiré vers un tel sujet par ce qu'il nous paraît conserver

(1) Gotha, 1865.

(2) *Erinnerungen an Charlotte*, Marburg, 1863.

(3) H. PIERSON, *Gustav Kuehne*. Dresden und Leipzig, 1890, p. 21 et suiv.

(4) *Dichter und Frauen*. Berlin, 1896, p. 246 et suiv. (Voir le spirituel mais inexact commentaire inspiré par ce volume à Cherbuliez, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> décembre 1896).

d'actualité persistante, en dépit de sa date. A notre avis, le dix-neuvième siècle n'a guère cessé de sacrifier dans son inspiration morale à l'illusion romantique la plus tenace et la plus insidieuse. — Sans doute notre génération — que nous avons proposé ailleurs de nommer la cinquième génération romantique — a trouvé des formes nouvelles pour déguiser ses persistantes défaillances morales, en sorte que le Chatterton de Vigny, par exemple, — ce demi-frère d'Henri Stieglitz comme nous le verrons — agace aujourd'hui les spectateurs de l'Odéon plus qu'il ne les touche ou les émeut. Mais en revanche tel héros du roman russe, du drame scandinave ou italien, n'a-t-il pas hérité de l'influence qu'exercèrent jadis un Chatterton ou un Antony sur les nerfs du public européen? C'est qu'à y regarder de près il n'y a là qu'un seul et même personnage, le descendant de Saint-Preux, de Werther et de René, qui parle un langage adapté au goût du jour.

Nous avons exposé ces convictions dans quelques ouvrages théoriques. En offrant au public une œuvre nouvelle, délassément de plus austères travaux, nous demandons son attention bienveillante pour un véritable roman vécu, où l'on ne trouvera pas un seul trait qui ne soit emprunté à la réalité, pas une parole qui n'ait passé sur des lèvres vivantes. Les nuances psychologiques en sont subtiles et nous ont paru capables d'attacher les esprits délicats.

Ajoutons que, grâce à l'assistance de notre excellent collaborateur et ami, M. Frédéric d'Oppeln-Bronikowski, le brillant critique berlinois, nous avons pu tirer des papiers de Varnhagen d'Ense et de ceux du grand Hegel, conservés à la bibliothèque royale de Berlin, quelques documents inédits. Ils nous serviront à éclairer çà et là d'une lumière nouvelle, ou du moins plus vive, le front et le geste de nos personnages.





UNE

# TRAGÉDIE D'AMOUR

AU TEMPS DU ROMANTISME

---

## CHAPITRE PREMIER

LES MYSTIQUES DU DIEU-GÉNIE

---

### I. — LE POÈTE

Henri Stieglitz naquit le 22 février 1801 à Arolsen, capitale de la petite principauté allemande de Waldeck. C'était un dimanche à midi ; les bons chrétiens sortaient à ce moment de l'office au son des cloches et se disposaient à rentrer chez eux, leur devoir dominical accompli ; en sorte que les commères du voisinage, tirant d'une gracieuse croyance populaire l'horoscope du nouveau-né, prédirent d'un commun accord à cet « enfant du dimanche » (*Sonntags-Kind*) le plus heureux avenir. Nous verrons qu'elles furent mal inspirées cette fois.

Les Stieglitz étaient de riches commerçants, alliés à la haute bourgeoisie de la région. L'oncle d'Henri, Louis Stieglitz, établi à Saint-Pétersbourg, devint même l'un des grands banquiers de la Russie, joua un rôle important dans le progrès économique de ce pays et reçut le titre de baron. — La vie n'eut donc tout d'abord pour l'enfant que des sourires : il fut tendrement élevé, soigneusement cultivé par les siens et les premières impressions de son âme furent, dit-il, toutes parfumées d'idéal et de poésie, car elles lui vinrent du beau pays de montagnes qui encadre sa ville natale et des généreuses émotions que les événements suscitaient dans son entourage. En effet l'impérialisme français, alors en marche pour conquérir l'Europe, pesait lourdement sur l'Allemagne dont il éveillait par réaction le sentiment national, depuis tant de siècles assoupi. La guerre avait épargné pourtant cet État minuscule de Waldeck, que les grandes voies militaires et commerciales du temps contournaient sans le traverser, mais l'opinion n'y était pas moins francophobe. Le souverain et ses sujets profitaient même de leur obscurité pour donner libre cours à leurs impatiences de vaincus que venait encore aigrir le voisinage de la cour brillante du roi Jérôme. On s'enthousiasmait donc pour Arminius dans le

passé et pour André Hofer, l'aubergiste tyrolien, dans le présent. Lorsque les écoliers d'Arolsen jouaient entre eux à la petite guerre, le parti français avait toujours le dessous. Parfois, le prince Frédéric s'approchait à cheval des joueurs, en compagnie de quelques émigrés royalistes qui vivaient sous sa protection (1); il applaudissait alors aux futurs champions de la patrie foulée aux pieds, disait-il, par de « parjures oppresseurs » et la garde du palais avait pour instruction de ne jamais troubler les gamins dans leurs plus bruyantes manifestations martiales.

Les premiers vers que le jeune Stieglitz aligna de bonne heure sur ses cahiers d'école chantèrent donc la patrie et la liberté, la haine de l'oppresseur et les hontes de l'esclavage. Envoyé en 1815 au collège de Gotha, il continua d'y vivre dans un rêve de grandeur allemande et de vertu républicaine. Il échappa même à la surveillance de ses maîtres en 1817 pour assister à la célèbre fête universitaire de la Wartbourg, qui déclencha la réaction sur l'Allemagne, et il assure que cette solennité mémo-

(1) SB. 17 (Pour plus de commodité, nous indiquerons dans nos notes par SB. les mémoires de Stieglitz, par Br. I et Br. II, les deux volumes de ses lettres à sa fiancée, par Er. les souvenirs extraits de son journal au lendemain de son veuvage, et par D. la biographie de Charlotte par Th. Mundt.)

rable lui fournit l'occasion d'échanger quelques paroles avec Karl Sand, l'étudiant patriote, bientôt assassin de Kotzebue et héros du parti libéral allemand (1).

Ses autres souvenirs de ce temps portent sur de véniels péchés de jeunesse : chevaux fourbus, pertes au jeu de pharaon, duels à la rapière, fugues dans les forêts de la Thuringe en compagnie de musiciens ambulants, aubades sous les fenêtres des couvents de nonnes (2). Un ami nous a laissé un croquis de l'adolescent impérieux tel qu'il passait alors, en coup de vent, par les rues paisibles de Gotha : sa tête, autour de laquelle s'agitaient les boucles rebelles de ses cheveux bruns, restait nue ou portait un toquet de velours noir : ses vêtements, largement ouverts, offraient aux caresses de la brise sa poitrine bronzée ; ses yeux, enfoncés dans l'orbite, brillaient du feu des passions mal contenues (3). C'était l'attitude et le costume que le teutonisme romantique imposait à ses adeptes : ce sont les modes de l'époque, à peine outrées par l'exubérance naturelle au jeune Stieglitz.

Du collège, il passa sur les bancs de l'Univer-

(1) SB. 26-27.

(2) SB. 27 et D. 135.

(3) SB. 389.



sité hanovrienne de Goettingen; mais son père connut vers cette époque de soudains revers de fortune et lui conseilla de se préparer pour l'avenir une occupation rémunérée. Le jeune homme, qui associait les plus louables sentiments de famille et une véritable bonne volonté morale à l'exaltation de son âge et de son temps, se mit en devoir de répondre aux espérances paternelles. Il choisit la carrière de l'enseignement et se plongea dans Homère et Platon, sans renoncer toutefois à la poésie qu'il jugeait devoir lui donner un jour la gloire et la fortune. Une verve facile ne cessait en effet de lui dicter des vers, bien que la Muse lui fût dès lors assez mauvaise conseillère, car il écrivit au printemps de 1822 une pièce de circonstance dans laquelle il célébrait la liberté et les ennemis des tyrans, et c'en fut assez pour attirer sur sa tête les foudres de l'autorité. Il se vit tout d'abord enfermé dans le cachot universitaire, le *carcer*, et reçut dès qu'il en sortit le *consilium abeundi*, c'est-à-dire l'avis de quitter sans délai le pays.

Ses parents, mal satisfaits de cette incartade, l'envoyèrent alors poursuivre ses études à l'Université de Leipzig qui passait pour la plus calme des hautes écoles allemandes. C'est là que le jeune homme allait rencontrer son destin : c'est

de ce moment qu'il date son « hégire », le début d'une ère nouvelle en son existence.

### 1. — *Les fiançailles.*

A Leipzig grandissait en effet la femme qui devait un jour porter son nom et assurer à ce nom la renommée, — une renommée assez différente, il est vrai, de celle qu'il avait rêvé de conquérir. — Née d'honnêtes commerçants hambourgeois, en 1806, Charlotte Willhoefft perdit prématurément son père et vint achever son éducation en Saxe, près d'une de ses sœurs mariée au négociant Sickmann. Son enfance fut exaltée, impressionnable, traversée de joies sans sujet comme de larmes sans cause; vers l'âge de douze ans, elle marquait déjà l'originalité de son esprit dans ses compositions scolaires et cherchait quelque apaisement à ses inquiétudes morales dans le piétisme, doctrine chère aux tempéraments mystiques et très propre à séduire les âmes que les rigides enseignements du protestantisme orthodoxe ont laissées insatisfaites.

Charlotte connut donc dès son enfance les aspirations vagues vers l'au-delà, les élans d'ascétisme mal réglé, et même la nostalgie du

trépas ; pendant ces crises de mysticisme, elle s'interdisait toute distraction et s'imposait de longues abstinences. Des austérités si excessives lui étaient en partie suggérées par les leçons d'un catéchiste plein de piété mais dépourvu de prudence, dont la parole ardente entraînait ses jeunes élèves à sa suite, vers de trop sublimes régions. Les parents s'inquiétèrent enfin et l'apôtre fut éloigné de ses disciples, mais Charlotte, qui s'était attachée à lui avec toute la ferveur religieuse dont son cœur innocent était alors rempli, prit hardiment la tête d'un mouvement de protestation et réclama, au nom de ses camarades, le retour de l'exilé. Toutefois ses dispositions inquiètes s'apaisèrent insensiblement vers sa quinzième année : l'étude de la musique et l'exercice du chant, pour lequel elle montrait de rares dispositions, contribuèrent à rétablir l'équilibre en son esprit (1).

Ce fut à l'âge de seize ans et demi qu'elle fit la connaissance d'Henri Stieglitz, devenu depuis peu le condisciple de son frère Henri Willhoefft à l'Université de Leipzig. Dès le 1<sup>er</sup> décembre 1822, Henri était présenté par son camarade à la famille Sickmann et passait la soirée avec ses

(1) Sur cette période de la vie de Charlotte, voir le premier chapitre du *Denkmal* de MÜNDT.

nouveaux amis (1). Les manières simples de ses hôtes et leur réelle distinction de cœur formaient un heureux contraste avec les façons habituelles aux bourgeois de la ville saxonne : leur accueil ouvert et cordial, leur accent du Nord rappelait à l'étudiant son pays natal : il avait parmi eux l'impression d'être assis au foyer paternel et quelques jours plus tard, la veillée de Noël, passée dans leur compagnie, lui sembla la plus belle, la plus joyeuse qu'il eût goûtée depuis longtemps.

Dans ce cadre d'affectueuse bonhomie, Charlotte produisit sur le jeune homme une agréable impression. Naturelle et gracieuse dans ses manières comme dans son langage, dit-il, elle passait de la gaieté la plus franche à la rêverie la plus expressive et à la plus touchante mélancolie (2). Elle était de taille moyenne mais de tournure élégante et portait encore, comme les petites filles de cette époque, ses cheveux bruns partagés en bandeaux sur le front. — Mis en présence de l'aimable enfant, Stieglitz ne connut pas le « coup de foudre », ainsi qu'il le reconnaît avec franchise dans ses mémoires, mais il fut du moins attaché, séduit insensiblement et cet amour tacite s'épanouit bientôt sous

(1) SB. 51 et suiv.

(2) SB. 52.

les auspices de la littérature, qui devait plus tard le faner, puis en noyer dans le sang les espérances déçues.

En effet, l'étudiant, qui partageait l'enthousiasme de ses contemporains pour la cause de l'indépendance grecque, avait un instant caressé le projet de s'enrôler parmi les insurgés de la Morée. Retenu pourtant sur les bancs de l'école par le souci de son avenir, il résolut de mettre tout au moins sa Muse au service des Palikares; en collaboration avec un ami du nom d'Ernest Grosse, il fit donc imprimer au printemps de 1823 un volume de vers dont il destinait le bénéfice à la caisse de l'armée grecque. Or Charlotte accepta de relire et de mettre au point ces poèmes en compagnie de leur auteur, ce qui nécessita des entrevues sans cesse plus fréquentes entre les deux jeunes gens. Profitant des circonstances, Henri ne se fit pas faute de rimer pour quelque prétendue fiancée grecque des déclarations sentimentales qu'il n'osait encore adresser directement à son amie allemande. Celle-ci de son côté ne tarda pas à voir clair dans ce jeu dangereux, sans avoir le courage ni même le désir de s'y dérober.

Ses parents et protecteurs n'avaient pas suspecté tout d'abord une intimité qui, fondée en apparence sur des occupations d'ordre intellec-

tuel, leur semblait une promesse de progrès moral en faveur des deux jeunes gens. Henri continuait d'être considéré par eux comme un précepteur bienveillant, tout au plus comme un frère aîné de la jeune fille qu'il appelait en souriant sa « petite sœur ». A la longue, et devant les gloses de quelques familiers de la maison, cette appréciation un peu étourdie fit place à des scrupules de prudence, mais il était trop tard : les cœurs avaient parlé et les paroles qui lient avaient été échangées (1).

Si nous en croyons Stieglitz, les circonstances de cet aveu réciproque furent tragiques ; à ce point qu'on y pourrait voir un présage quant aux destinées de cet amour qui devait connaître de si douloureux lendemains. Un jour que l'étudiant rentrait au logis à la suite d'une longue promenade, son concierge le retint un moment pour lui dire, en montrant du doigt la maison toute voisine des Sickmann — cette « maisonnette bleue » qui resta toujours chère au souvenir des amoureux — : « Vous allez trouver là un grand deuil... une mort... un refroidissement subit... ce matin même ! » — Aussitôt la pensée du jeune homme se porta malgré lui sur Charlotte qui l'intéressait dès

(1) SB. 59-63.



lors beaucoup plus que tous les habitants de la maison Sickmann ; épouvanté, sans prendre le temps de questionner davantage, il se précipita vers la demeure de son amie. Elle-même parut sur le seuil pour l'accueillir et fut aussitôt frappée de l'altération de ses traits : « Pour Dieu, Stieglitz, qu'avez-vous ? dit-elle. — Je ne sais ce que je répondis, poursuit le narrateur de cette aventure, mais quelque tristesse que m'apportât son explication — (la mort avait frappé subitement un des petits neveux de Charlotte) — il me parut que l'on me rendait mille vies à cet instant ! » — Le lendemain seulement, près du cercueil de l'enfant, Henri osa confier à la jeune fille ce qui s'était passé la veille en son âme ; cette heure de deuil leur apportait donc à tous deux la lumière : ils sentirent qu'ils étaient pour toujours l'un à l'autre.

Toutefois la réalisation de leurs vœux se heurta sans délai à des difficultés qu'il était trop facile de prévoir. Les parents de Stieglitz, qui connaissaient par expérience le caractère bouillant, inconsidéré, exalté de leur fils, devaient s'effrayer devant une décision si prématurée de sa part, en si grave matière. Il avait alors vingt-deux ans : la jeune fille de son choix en comptait moins de dix-sept ! Qui n'aurait

conçu quelques doutes sur la fermeté de leur résolution hâtive? Les objections ne leur furent pas ménagées et le jeune homme dut plaider quelque temps sa cause avant de la faire triompher. Ce fut vers la fin du mois de juin 1823 qu'il vainquit les dernières résistances. Les deux familles consentirent enfin au projet d'alliance, en stipulant que l'union projetée serait préparée par un assez long noviciat. On posa en effet de part et d'autre une condition expresse : Henri devait s'assurer préalablement une situation indépendante et des ressources capables d'alimenter son ménage.

Tout étant réglé de la sorte, Stieglitz put se remettre au travail avec plus d'ardeur que jamais, et il goûta près de sa fiancée quelques mois de bonheur sans mélange. C'est au début de cette période heureuse, en juin 1823, qu'il adressait au célèbre romancier et humoriste Jean-Paul Richter, avec son volume de poésies philhellènes, une lettre restée jusqu'ici inédite et dont nous reproduirons quelques passages (1). C'est en effet une véritable profession de foi poétique, très capable de nous renseigner dès à présent sur le caractère et le style de son auteur, sur sa bonne volonté morale, sur son exaltation

(1) Tirée des papiers de Hegel.



ambitieuse et sur la foncière naïveté de son âme. L'épître débute par quelques vers intitulés : *Monologue du jeune homme devant la porte du Temple*, et se continue en ces termes :

« Lorsque, à l'automne de 1822, je me rendis pour la première fois à Dresde, je parcourus la ville durant tout un jour sans oser satisfaire l'élan qui me poussait vers la Galerie de peinture où tant de chefs-d'œuvre devaient me ravir. Et lorsque enfin j'en eus gravi les degrés, lorsque j'atteignis ce seuil qu'un pas pouvait me faire désormais franchir, je m'arrêtai hésitant une fois encore, car une horreur sacrée s'emparait de moi ! A ce moment, un groupe de visiteurs qui s'approchaient tira hardiment la sonnette et entra gaiement dans le sanctuaire où le jeune homme oppressé se décida à les suivre. O Dieu, qu'advint-il de moi dans ce lieu ? Là, devant les monuments de siècles grandioses, je sentis au fond de ma poitrine la souffrance de l'aspiration insatisfaite, la joie du pressentiment sacré de la gloire, la résolution d'un effort inlassable, la soif ardente de conquérir moi-même la renommée et de faire œuvre durable, un doute poignant sur mes forces, l'influence vivifiante d'un art céleste. Cependant à mes côtés l'essaim des badauds ne songeait qu'à faire répéter au guide quelque mince anecdote sur tel ou

tel homme de génie, ou encore à exercer sa critique et sa plaisanterie de mauvais goût contre les merveilles qui pénétraient mon âme ! O toi, Esprit suprême en ta toute-puissance infinie, m'écriai-je alors dans une supplication chaleureuse, conserve-moi cette sainte ardeur, et donne-moi, ô donne-moi d'atteindre un jour au succès dont mon âme est altérée ! »

Voilà quel devait être en effet le tourment de sa vie : la soif du succès poétique, soif brûlante qui ne sera jamais qu'imparfaitement désaltérée.

« J'ai longtemps vécu, poursuit-il, dans la tempête, le torrent, le mouvement frénétique. Je me suis senti atteint par les traits du doute, puis de nouveau apaisé. Mais *la plus terrible de mes épreuves*, je l'ai subie lorsque l'incertitude sur *ma puissance de création poétique* a pris le dessus dans mon âme. Contre une telle épreuve, je n'ai jamais connu d'autre consolation que l'évocation de ma force dont l'ardeur de mon désir me restituait malgré tout l'assurance, en des instants plus favorables. A mes yeux, en effet, la vie est un temple sacré où chacun doit s'essayer à sa création propre ; après quoi, il déposera ce qu'il a créé pour sa part dans le grand trésor commun, afin que la valeur réelle ou nulle de son œuvre détermine alors sa propre valeur. Quant à la nature de cette créa-

tion, elle sera déterminée pour chacun par le vœu le plus intime de son âme et nous devons attendre nos heures les plus favorables pour interpréter exactement ce vœu. — Suis-je donc à blâmer pour avoir tremblé parfois au cours d'un tel examen, torturé par la pensée atroce d'avoir peut-être manqué, méconnu ma vocation réelle?

« Ce vœu suprême et infini que j'ai formé, celui d'embrasser un jour *en poète* le monde et la vie dans mes prises afin de leur prêter une forme plus haute et de verser dans le moule de la poésie la plus pure tout ce que je porte en moi, si débordant, si enflammé, ce vœu, l'ai-je jamais réalisé jusqu'ici? Nulle de mes créations ne me satisfait. J'ai donné quelques échos, mais la perfection poétique doit être harmonie, harmonie avec l'immense et infinie totalité des choses, avec la Nature, Dieu et l'Amour. J'ai derrière moi des essais manqués, des exaltations frénétiques exprimées par des chants, des héros pleins d'ardeurs, mais dépourvus de caractère. J'ai détruit tout cela depuis que, cet hiver, j'ai eu sous les yeux votre *Introduction à l'esthétique* (1) dont les accents pénétrants sur les héros du mal se gravaient en traits de flamme au plus profond de moi-même.

(1) *Vorschule der Aesthetik*. Ouvrage publié par Jean-Paul RICHTER en 1805.

« Ce dernier hiver m'apparaît en toutes choses comme un étonnant point final pour une première période de ma vie. Mon initiation à un pur amour qui pénètre mon âme, l'entière confession des aspirations ardentes de mon cœur dans le sein d'un ami de mon âge (1) et mon premier contact avec l'*Introduction* de Jean-Paul se sont réalisés presque simultanément. Aujourd'hui seulement, je distingue la poésie vraie de la rêverie malsaine, aujourd'hui seulement, je puise avec une juvénile ardeur dans cette mine inépuisable de toute poésie, la nature et la vie. Je dédaigne la vulgarité, j'ai soif de la vérité avec une avidité frémissante et, ô Seigneur Dieu dans le ciel, je ressens pour vous un infini amour, parce que je me réconforte dans le plus pur des amours terrestres! »

Nous abrégeons grandement ce flux de paroles où les mêmes mots abstraits : Amour, Infini, Nature, les mêmes images banales, chaleur, frisson, tempêtes, enfin les mêmes apostrophes pathétiques reviennent presque à chaque ligne. Cette loquacité excessive restera d'ailleurs caractéristique de la manière de Stieglitz durant toute son existence, car il a atténué et modéré

(1) Il s'agit de son amour pour Charlotte et de son amitié pour Ernest Grosse.

ces défauts, mais ne les a jamais entièrement corrigés. Son premier aveu sur ses ambitions poétiques exaltées et sur les périodes de dépression qu'il traversait dès lors est aussi à retenir, comme nous le verrons par la suite : on y peut lire à l'avance le destin de ce poète, dépourvu de vocation véritable.

Les deux jeunes champions de la cause hellénique adressèrent leurs premiers vers aux célébrités littéraires de l'Allemagne en y joignant des lettres rédigées sans doute sur le même ton que la précédente. Les réponses furent encourageantes pour la plupart ; la sympathie allait en effet de façon toute naturelle à ces chants d'une inspiration généreuse et sincère. Aussi, vers l'automne de 1823, les collaborateurs entreprirent-ils une sorte de voyage *ad limina poetarum*, une tournée de grands hommes au cours de laquelle ils visitèrent Jean-Paul Richter, Voss, Uhland et obtinrent de ces vétérans un encouragement pour le présent ainsi que des conseils pour l'avenir. Le plus émouvant de ces pieux pèlerinages conduisit Stieglitz auprès du dieu de l'Allemagne intellectuelle, auprès de Goëthe dont la main vénérée lui conféra, à la légère, le sacrement poétique dont la marque devait demeurer indélébile à son front. Cette entrevue mémorable est racontée par lui à sa fiancée dans une lettre

exaltée (1). En outre, Eckermann, qui lui avait procuré cette joie insigne, lui écrivait quelques jours plus tard que le grand homme s'était exprimé sur son compte en termes très favorables peu après sa visite. « Il m'a beaucoup plu, assura Goethe au confident de sa vieillesse, parce qu'il n'a dit que des choses raisonnables. Tout était clair et plein de bon sens. » Et encore : « J'ai remarqué en lui une grande énergie. *Énergique*, si on voulait le définir par un seul mot, c'est celui-là qu'il faudrait choisir ! » — La raison, l'énergie, c'était assurément celles que salue l'âge romantique, celles qui s'affirment par le regard exalté et le geste fébrile, car nous allons connaître, à les voir entrer en lutte contre les difficultés de la vie, quelle en était, au vrai, chez Stieglitz la trempe insuffisante et la médiocre qualité. Sa bonne volonté morale, de tout temps fort réelle et fort expansive, put faire illusion au grand vieillard qui l'accueillit avec bienveillance ; par malheur, comme il arrive aux tempéraments de cette nature, il ne devait guère dépasser la velléité dans l'accomplissement de son devoir !

Lorsqu'on sait, par l'étude de sa destinée, à quel point il abordait mal armé le combat de

(1) Br. I, p. 82 et suiv. et SB. 412.



l'existence, l'on est tenté vraiment d'attribuer un sens symbolique à l'anecdote par laquelle il termine, dans ses mémoires, le récit de cette période heureuse et souriante de sa vie. A la veille d'entreprendre le pèlerinage poétique dont nous venons de parler, il avait, dit-il, exprimé le désir d'emporter une arme pour assurer sa sécurité sur les grands chemins. Aussitôt Charlotte courut chez un commerçant du voisinage et acheta pour son fiancé un poignard à deux tranchants, dont le manche était noir (1). Ce fut cette lame trop bien trempée qui, sans avoir jamais défendu le voyageur, servit plus tard au tragique dénouement de cette histoire d'amour. Un jour, la femme confiante et tendre qui avait cru en armer un bras viril, capable de la brandir à l'occasion pour protéger contre la vie sa compagne, la saisira pour la tourner, d'un geste désabusé, contre son propre sein!

## 2. — *La vocation.*

Soucieux de s'assurer le plus tôt possible les ressources nécessaires à l'entretien de son ménage, — car telle était, nous l'avons dit, la

(1) SB. 85. MUNDT fait donc erreur dans son *Denkmal* (p. 22) lorsqu'il place à la veille du voyage de nocces des époux l'achat du poignard fatidique!

condition posée à l'union des amoureux par la sagesse de leurs proches, — Stieglitz résolut de poursuivre à Berlin ses études philologiques. Il espérait en effet obtenir sans trop de délai une fonction universitaire en Prusse, où il comptait des protecteurs. Il s'établit donc dans la capitale prussienne au mois d'avril 1824 et y demeura seul durant les quatre années qui devaient s'écouler encore avant la réalisation de ses vœux. Son travail fut tout d'abord courageux et persévérant, en sorte que, dès le printemps de 1826, il subit de la façon la plus brillante (*Summa cum laude*) l'épreuve doctorale; et que les conséquences de ce premier succès ne se firent pas attendre. Appuyé par ses professeurs, Hegel et Bœckh, ainsi que par l'influence du prince Wittgenstein, ami de sa famille, Stieglitz obtint à la fois un poste à la bibliothèque royale et une chaire dans un collège de Berlin. De ces deux fonctions également honorables, il accepta tout d'abord les devoirs avec sérénité et parut se disposer à mettre en pratique les maximes viriles dont il émaillait sa correspondance avec sa fiancée. Son assiduité lui valut les félicitations de ses chefs, et, en peu de mois, l'augmentation de traitement dont il avait besoin pour entrer en ménage.

Toutefois, ce louable effort pour fonder sans trop de délai son foyer conjugal ne remplit pas



l'existence entière de Stieglitz à Berlin. Loin de là ! Sa lettre à Jean-Paul a pu nous éclairer déjà sur la préoccupation impérieuse, dominatrice, exclusive de toute autre, qui s'impose dès lors à sa pensée : il veut conquérir la gloire par le chemin de la poésie : la philologie (1) sera dans la vie son gagne-pain, la poésie demeure son « ancre sacrée ».

Or l'effort d'expansion essentiel à tout ce qui vit, l'ambition de grandir, s'appuie souvent chez l'homme, hanté par le désir d'interpréter sans délai le monde qui l'environne, sur les illusions du *mysticisme*. On peut définir, à notre avis, le mysticisme comme la conviction de posséder l'*alliance* d'un dieu ; le mystique imagine toujours, de façon plus ou moins consciente et avouée, qu'une divinité favorable à sa cause est disposée à appuyer son effort, personnel ou collectif, vers le pouvoir, vers le succès, et lui en donne à l'occasion l'assurance par quelque révélation, quelque dialogue, quelque signe, quelque faveur particulière. Nous estimons en outre que le siècle romantique, celui qui vient de se clore, a connu et pratiqué le mysticisme sous deux formes principales : d'une part, le

(1) La thèse doctorale de Stieglitz traitait des fragments du tragique latin Pacuvius, et il parut quelque temps disposé à continuer ses travaux savants dans cette direction.

mysticisme *social*, proclamant l'homme, et surtout l'homme du peuple (1), doué par Dieu de *bonté* naturelle, et capable, sur le seul conseil de la voix divine qui parle en son cœur, d'atteindre à la perfection sociale immédiate — (le rôle attribué au Tentateur par la religion chrétienne, comme conséquence du péché originel, étant ici supprimé); — d'autre part, le mysticisme esthétique, considérant certains êtres de choix, les artistes ou poètes, comme inspirés par un dieu de *beauté* qui confère aux plus éminents d'entre eux une mission sacerdotale ou même messianique parmi leurs semblables. — Ces deux mysticismes se confondent d'ailleurs assez facilement, car le dieu de la beauté accorde par surcroît la bonté à ses élus, et le dieu de la bonté naturelle fait de l'homme du peuple un artiste qui s'ignore.

Stieglitz avait sacrifié durant son adolescence au mysticisme social de l'âge romantique au cours duquel il naquit et grandit. Jusqu'à vingt et un ans, il se sentit patriote républicain à la

(1) A ces deux formes irrationnelles de l'effort vers le pouvoir, nous estimons pour notre part qu'il faut opposer, ou plutôt superposer, comme leur expression la plus saine, le mysticisme de la Raison, envisagée comme l'expérience consciente et scientifique accumulée par l'hérédité et la tradition, — qui conduira l'humanité vers la diminution du mal. Il est permis, d'ailleurs, il est utile même de professer que ce progrès suppose la faveur d'une Puissance bienveillante, rectrice de l'Univers par l'intermédiaire de ses lois.

mode de Rousseau et déjà vaguement socialiste de tendance (en attendant que le socialisme romantique eût formulé de façon plus précise ses mystiques doctrines du gouvernement). Bientôt pourtant, son jugement ayant mûri par l'expérience, il accepta comme inévitable la réaction de la Sainte-Alliance — réaction provoquée, disait-il (1), par les exigences déraisonnables des libéraux autant que par les méfiances mal justifiées des princes. Il négligea donc désormais des spéculations politiques intempestives et se réserva de servir l'humanité par une autre voie, de « répandre sur elle les bénédictions du sein de son paradis poétique! » En d'autres termes, il dirigea son effort d'expansion vitale vers la conquête des trophées littéraires, et le mysticisme esthétique eut donc à lui fournir, à peu près seul désormais, les réconforts ou même les ivresses qu'il avait d'abord obtenus du mysticisme social; la mission sacerdotale du poète fit pâlir à ses yeux celle du citoyen : il rêva d'être Homère ou Goëthe, plutôt que Brutus ou Karl Sand.

Nous venons de rappeler que les grands hommes du siècle romantique ont été le plus souvent convaincus qu'une vocation sacerdotale ou même une dignité messianique est départie

(1) Br. I, 275.

par le ciel à l'artiste, au poète, à l'homme de lettres en général. Il convient de s'en souvenir pour juger les opinions du fiancé de Charlotte à cet égard. En France, vers la même heure, Vigny fournissait des documents précis sur cet état d'âme et la lecture de *Stello* ou de la préface de *Chatterton* sont à ce point de vue révélatrices. Stieglitz trouvait donc éparses dans l'atmosphère morale de son temps les formules de mysticisme esthétique dont il appuya de bonne heure son effort vers la puissance d'opinion et vers le laurier du poète. Il était le disciple de ces écrivains auxquels l'Allemagne réserve plus particulièrement le nom de *romantiques* et qui ont précédé d'une génération le mouvement du même nom en France. Il goûtait Hoffmann (1), Tieck (2), Novalis (3) surtout, qui le « pénètre jusqu'au fond de l'âme », qui lui fournit ses livres de chevet et dont le héros romanesque, Henri d'Oferdingen, est présenté à Charlotte par l'étudiant de Berlin comme le portrait exact de son fiancé.

Stieglitz avait donc appris à concevoir le poète comme un être d'exception, comme un créateur au véritable sens de ce mot, au-dessus duquel se dresse seul le Créateur céleste du monde des

(1) Br. I, 324 et SB. 41-43.

(2) Br. I, 448.

(3) Br. I, 372, II, 49.

apparences, dont il est d'ailleurs le favori : « Celui-là se trompe lourdement, dit-il, et n'a pas compris l'Inspiré qui le croit emporté vers la divinité durant quelques heures d'enthousiasme seulement, tandis que, dans le cours ordinaire de la vie, il ramperait sur la poussière, privé des communications de l'au-delà. Non! quiconque ne se sent pas pénétré jusqu'au cœur par le souffle de l'Esprit éternel, quiconque n'en éprouve pas, en toutes circonstances, l'omnipotent patronage pourra bien créer l'agréable, penser le vrai, faire le bien. Il ne portera jamais le sceau de la consécration suprême, car s'il l'avait une fois reçu, il en serait pour toujours empreint (1). »

Cette consécration céleste du poète, cette alliance omnipotente du Très-Haut, Stieglitz n'a jamais douté de les avoir trouvées dans son berceau pour sa part : « Sache, écrit-il un jour à Charlotte (2), qu'en ton Henri est né le véritable poète chrétien, capable d'embrasser le monde, car sa bannière est l'amour et son étendard la vérité! » Une seule fois, après le terrible drame de 1834, on voit une hésitation se marquer sous sa plume : « Je ne me suis jamais montré infidèle à la vocation que je m'étais reconnue, écrit-il

(1) Br. I, 328.

(2) Br. II, 234.

en 1838 (1). Certains pensent que je me trompe sur cette vocation elle-même. Mais chacun doit se conduire suivant ses lumières et selon son pouvoir! » C'est tout! Après le démenti sanglant que vient de lui infliger le destin, après la mort désespérée de Charlotte, le poète ne se considère pas comme obligé à une plus longue démonstration de ses droits souverains. Il y croit, c'est assez : bien habile serait celui qui l'en ferait démordre.

### 3. — *Poésie de seconde main.*

Quels étaient cependant les signes visibles d'une mission si haute? Quelle était l'empreinte de ce sceau divin posé sur son front naissant? L'authenticité en allait-elle apparaître indiscutable et l'autorité spontanément persuasive à tous les yeux? — Par malheur, telle ne fut nullement l'impression des spectateurs. C'est en prose seulement que Stieglitz a trouvé parfois, comme nous le verrons, l'accent de la vérité qui touche, car il avait la plume facile et il a eu des rencontres heureuses. Mais il semble en revanche que le rythme des vers, qu'il alignait sans

(1) Er. 159.



effort, le jetât dès qu'il en faisait usage sur les écueils de la platitude et de la banalité : en un mot, le dieu qui parle par sa bouche s'exprime trop souvent comme un rhétoricien verbeux. — Non que nous émettions ici la prétention d'apprécier, de notre chef, les vers d'un écrivain qui n'a pas usé de notre langue maternelle. Certains jugements venus d'outre-Rhin sur de récents poèmes français nous ont appris sur ce point la réserve et la prudence : les réussites du rythme sont choses trop subtiles et trop fugitives, le vulgaire y côtoie de trop près le sublime, pour qu'un étranger se hasarde à prononcer en si délicate matière. Mais nous invoquons ici la sentence des compatriotes et des contemporains de Stieglitz pour appuyer notre affirmation : il n'a jamais dépassé en effet ce qu'on appelle non sans ironie le « succès d'estime » ; on n'a pas applaudi dans ses productions autre chose que des promesses, et, bien qu'il ait vécu près d'un demi-siècle et versifié pendant plus de trente ans, il a continué de « promettre » jusqu'à son dernier jour.

Pour sa part, il se satisfaisait à bon compte et n'était pas fort sévère à ses œuvres, bien qu'il s'exhortât sans cesse à la rigueur. Aussitôt qu'il avait marqué la mesure et cousu la rime sur quelques phrases redondantes, aux images usées

et prévues, il croyait avoir mis au jour un nouveau chef-d'œuvre. Ses illusions sur ce point se nourrissaient de certains applaudissements de commande dont il faut savoir mesurer mieux la portée. On le félicite par exemple sur des vers composés et chantés par lui à l'occasion des noces d'argent d'un maître vénéré (1) : on lui demande une cantate ou une pièce de circonstance pour fêter Beethoven et Weber sur un théâtre de Leipzig, et les bravos vont à ces grands hommes par-dessus sa tête (2). Il fréquente quelques cénacles de jeunes littérateurs où chacun lit tour à tour ses plus récentes productions (3) et l'on sait combien l'admiration est de règle, à charge de revanche, dans ces sortes de réunion — en paroles tout au moins. — Enfin ses chants grecs, plutôt par leur sujet que par leur mérite propre, lui attirent à l'occasion un encens avidement respiré (4)! C'en est assez! Il a la rare naïveté de considérer ces gestes de politesse comme des présages assurés de gloire! — Par malheur, le public véritable lui est moins indulgent dès le début et l'étudiant se plaint un jour à Charlotte de certain article critique qui lui

1) Br. I, 345.

(2) SB. 90.

(3) Br. I, 365.

(4) Br. I, 362.



accorde d'avoir « heureusement imité les meilleurs modèles de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes, dont il sait fondre avec habileté en un seul tout les inspirations dissemblables (1)! » Il est de fait qu'une semblable louange a comme un arrière-goût de satire — satire d'autant plus cuisante qu'elle est plus méritée, car le défaut d'originalité restera le vice de sa poésie.

Mû par une instinctive sympathie, il tourna de bonne heure ses vues artistiques vers l'Orient, qui lui inspirait, dit-il, une sorte de passion nostalgique. Ce sont en effet des « Orientales » qu'il rimait déjà lorsqu'il chantait la lutte du Croissant contre la Croix grecque. — Sous l'influence de Hegel, son maître, pour lequel il professait autant d'admiration que d'amitié, il conçut bientôt le plan d'une vaste épopée historique et descriptive où il voulait passer en revue tous les peuples, toutes les civilisations anciennes ou modernes du continent asiatique. On peut même dire qu'il travailla toute sa vie à cette épopée dont il publia quatre volumes dans sa jeunesse et qu'il projetait encore de continuer dans ses dernières années. — Singulière inspiration que celle-là ! N'est-ce pas en effet

(1) Br. II, 44.

une ambition convenable tout au plus à un érudit, ou à un philosophe de l'histoire, que celle d'évoquer et d'expliquer des régions du globe ou des peuples exotiques, dont on ne sait rien que par les livres? Victor Hugo, rimant vers le même temps d'autres *Orientales*, connaissait du moins l'Espagne mauresque qui avait enchanté son enfance. Mais Stieglitz acheva le grand poème où devait se jouer la lumière asiatique sans être jamais descendu plus bas vers le midi que Heidelberg. Était-ce vraiment assez pour rendre la lumière tropicale de l'Inde et de l'Arabie?

On a souvent répété jadis une anecdote symbolique qui mettait en scène trois littérateurs, — l'un anglais, l'autre français, le troisième allemand, — convenant entre eux de concourir pour une description du chameau. Aussitôt, l'Anglais de s'embarquer sur un paquebot afin de visiter préalablement le désert, le Français de se rendre au plus prochain jardin zoologique, et l'Allemand de s'enfermer dans une bibliothèque pour compulsier quelques documents et reconstruire ensuite, par la spéculation, le type absolu du chameau. Cette dernière satire — qui sans doute ne porte plus guère après les leçons de Bismarck à ses compatriotes — s'applique admirablement au cas de Stieglitz. On y songe en

dépit de soi quand on le voit feuilleter chez les bouquinistes les œuvres poudreuses des vieux explorateurs (1) et rapporter à pleine brassée de la Bibliothèque royale (où il est employé) les récits de voyages et les estampes. De tout cela, il prétend faire de l'art vivant : du haut de ce trépied livresque, il prétend vaticiner au profit de l'humanité souffrante !

Hegel lui-même se montrait presque aussi surpris que charmé de voir les abstractions de son système s'épanouir en floraisons poétiques et l'un de ses élèves assidus entreprendre l'ascension du Parnasse. Il répondait en vers aux madrigaux philosophiques de son disciple et il voulut entendre chez lui la lecture de quelques fragments du nouveau poème (2).

La Turquie, l'Arabie, la Perse, la Mongolie, la Chine, l'Inde sont tour à tour le sujet des amplifications de Stieglitz, et ces exercices de rhétorique le pénètrent d'un sentiment de vanité naïve. Il rejette loin de lui, dit-il (3), les suggestions d'une plate humilité ; pourquoi feindre en effet une modestie qu'on est loin de sentir en son cœur ? Il cède même aux suggestions d'une puérile jalousie d'auteur lorsque, dans

(1) Br. II, 132.

(2) Br. II, 262.

(3) Br. I, 413.

une maison amie, il rencontre un confrère déjà connu et apprécié du public : c'est le conseiller aulique Gehe, de Dresde, un jeune Saxon blond plein de suffisance, qui, dit Stieglitz avec dédain (1), se croit poète parce qu'il aligna par milliers des vers emphatiques. « Oh ! combien vite on reconnaît en lui l'homme qui n'est pas pénétré tout entier de la Muse, écrit Henri à sa fiancée ! Cette impuissance dans la prétention et dans la subtilité esthétique me révolte jusqu'au fond du cœur. . . . A table, on m'avait placé à côté de ce Gehe. Après le repas, Hegel me dit : — « Les deux poètes étaient cette fois côte à côte. — Seriez-vous satisfait, monsieur le Professeur, répondis-je, si, vous voyant par hasard à côté de Krug (2), on vous disait : « Voilà les deux philosophes ! » — Je sentis bien ensuite que j'avais parlé avec trop d'amertume, car Hegel avait voulu plaisanter, mais je ne puis supporter d'être assimilé à de tels croquants (*Lumpenvolk*), même par manière de jeu. Ce n'est pas la modestie qui est le devoir : c'est la force qui se commande ! Elle obtient toujours sa victoire ! »

(1) Br. I, 279.

(2) Krug (Wilhelm-Traugott, 1770-1842) philosophe kantien, adversaire de Hegel qui traitait avec dédain les attaques de ce contradicteur.

## II. — LA MUSE

La Grandeur vers laquelle, dans ses heures les plus saintes,  
Le cœur du jeune homme s'est épanché plein d'un noble désir,  
La Beauté que l'espérance m'a promise,  
La Vérité pour laquelle mon cœur a brûlé,  
Toutes trois, plus intimement associées dans ta personne,  
Me sont apparues d'abord sous tes traits sans nul voile!  
Ce qui s'était jusqu'ici développé en moi de grand  
N'atteignit que par toi l'unité!

Dans ces quelques vers où Stieglitz, avant d'avoir osé l'aveu de son amour, trahissait déjà sous le voile complaisant de sa poésie philhellène, le sentiment mûri dans son cœur, Charlotte offre les traits qu'elle gardera toujours aux yeux de son mari. Cette apostrophe emphatique n'évoque nullement l'épouse, fondatrice et gardienne du foyer de la famille, pas davantage l'amie dont les attraits embellis de pudeur exaltent l'élu qu'elle a favorisé de son choix. Non, la jeune fille apparaît ici comme la personnification des facultés créatrices d'un poète, l'alliée fidèle de ses entreprises littéraires, une promesse de gloire pour son avenir, en un mot, comme une *muse* dans toute l'acception de ce mot, avec ce qu'il comporte de signification immatérielle et de conception éthérée.

1. — *Un amour incorporel.*

Cette nuance si caractéristique d'un amour, d'ailleurs fort sincère dans son expression enthousiaste, colore de façon bien reconnaissable toutes les confidences du jeune homme et se marque à son insu dans ses effusions les plus exaltées. Le rêve même, qui exprime si souvent ces aspirations de notre nature que la raison n'ose s'avouer à l'état de veille, le rêve lui montre Charlotte s'approchant de lui pour le couronner de lauriers (1); ou encore, sur un ciel obscur, il distingue les initiales de l'aimée s'auréolant de rayons pour éclairer une lyre, appuyée contre un svelte palmier d'Orient (2). Il aime sa fiancée pour le privilège qu'elle possède de comprendre mieux que tout autre ses aspirations passionnées vers la gloire : il l'a choisie parce qu'elle sut embrasser dans son incommensurable étendue son horizon poétique (3). Elle *seule* a pénétré la valeur d'Henri, interprété sans mesquinerie l'irrésistible vocation de son âme (4).

(1) Br. I, 97.

(2) Br. II, 164.

(3) Br. I, 313.

(4) Br. II, 36.

Dans l'esprit de Stieglitz, la pensée de son amour est si intimement associée à celle de sa production littéraire, que ces deux idées s'appellent nécessairement l'une l'autre et que cette évocation à deux faces est comme le « leitmotiv » de sa correspondance amoureuse. Il n'y envisage guère son bonheur conjugal futur que comme condition, comme préparation de ses triomphes poétiques. On se demande parfois si ces lettres elles-mêmes, souvent éloquents dans leur lyrisme, ne seraient pas pour une part des exercices de style, quelque chose comme des gammes exécutées par les doigts agiles d'un artiste soucieux d'assurer ses succès du lendemain : car il conseille en ces termes (1) à Charlotte de noter plus souvent par écrit ses propres pensées : « Tu verras, dit-il, combien notre âme s'allège et se libère par de telles effusions ; et sans compter la grande joie que chacune de tes lignes me prépare, tu reconnaîtras bientôt à quel point c'est là un *profitable exercice!* »

L'association d'idées qui allie sa vocation poétique à son sentiment pour Charlotte devient pour ainsi dire machinale chez l'étudiant : tantôt en effet ses développements débutent par

(1) Br. I, 152.



l'éloge de la poésie et s'achèvent sur l'évocation d'un amour qui reste le plus sûr garant de sa gloire ; tantôt sa pensée suit la marche inverse et passe sans transition des ivresses de l'amour aux pronostics de l'ambition littéraire. Dans son esprit, sa fiancée *ne fait qu'un avec son œuvre* (1) : il le lui répète à satiété, et sait même, avouons-le, prêter une étonnante variété à l'expression de cette obsédante conviction. Charlotte sera donc unie, non pas précisément à un homme, mais à la *vocation* de cet homme ; et quand le poète offrira au monde attentif son œuvre parfaitement achevée, il gratifiera l'humanité des dons de sa Muse, du rejeton qu'elle aura veillé pour lui dans la douleur et dans la joie (2).

Un ami de Stieglitz lui pose un jour cette banale question (3) : « Comment vas-tu ? » Et celui-ci de hasarder cette réponse prétentieuse : « Je ne *vais* pas, car mon sang a l'allure de la course. » Sur quoi l'interlocuteur reprend, par allusion au grand poème sur l'*Orient* dont nous avons parlé : « Ton sang est ton *Orient* et ton *Orient* est ton sang ! » — Le jeune homme rapporte avec une visible satis-

(1) Br. I, 422.

(2) Br. II, 428.

(3) Br. II, 349.

faction ce dialogue à sa fiancée, puis il conclut : « Je me sentis aussi incapable de le contredire que s'il avait ainsi parlé : Ta vie est ton amour et ton amour est ta vie ! — En effet, Lottchen, ton amour et *ma création*, ce couple merveilleux de frères, c'est cela et non pas autre chose qui fait ma vie tout entière ! »

Dans cette passion d'intellectuel, il y a beaucoup pour l'âme, assurément, et surtout pour la volonté de puissance. Que reste-t-il cependant pour la nature humaine et pour les organes imparfaits du corps ? — A vrai dire, il ne reste rien, ou peu de chose ! Rarement Charlotte se dessine avec tous les attraits de sa saine jeunesse dans l'imagination de son fiancé, pourtant si active à évoquer les filles de l'Orient lointain. Sauf au début de leurs fiançailles, à propos de certains rêves ou visions extatiques dont il se sert, nous l'avons dit, pour exprimer ses préoccupations de gloire et d'amour associés, Stieglitz ne hasarde jamais la moindre allusion aux yeux de la beauté qui l'enchaîne, à sa taille, à son teint, à sa chevelure : libertés qui seraient vraiment à leur place durant des fiançailles si longtemps prolongées, dans les pages d'une correspondance à ce point passionnée ! — L'étudiant raconte certain jour une aventure chevaleresque qu'il rencontra dans les rues de

Berlin (1) : un soir, il a délivré une femme des importunités d'un ivrogne, puis lui a offert le bras pour la reconduire jusqu'à sa porte. Or cette dulcinée, il ne l'a pas même regardée et se trouve incapable de rapporter si elle était brune ou blonde. A-t-il beaucoup mieux vu les traits de Charlotte? On ne saurait l'affirmer vraiment, car ses deux volumes de lettres d'amour ne nous renseignent pas davantage sur l'apparence physique de sa fiancée.

Il assure dans ses mémoires (2) que son amitié d'enfance à l'égard de sa sœur marqua sa sensibilité d'une empreinte si forte et si durable que, par la suite, il porta dans toutes ses affections quelque chose de ce premier sentiment et que l'association *fraternelle* des âmes resta pour lui le type des plus hautes et des plus intimes relations. On le voit en effet adresser à Charlotte en une heure d'effusion particulièrement tendre ce madrigal assez inattendu : elle est, lui dit-il, la première personne de son sexe qu'il ait appréciée sans exaltation et qu'il put aimer en *frère* : « Oui, je vins, et je te saluai comme une sœur : il me semblait que la Nature l'avait de tout temps décidé de la sorte! (3) »

(1) Br. I, 340.

(2) SB. 3.

(3) Br. I, 323.

La seule fois qu'il aborde dans ses lettres la question du costume féminin, c'est pour médire d'une étoffe ponceau dont son amie s'est parée : il y a là, dit-il, une pure vanité de la mode, dont la tyrannie frivole lui est en exécration (1)! Il prie instamment la jeune fille de rester fidèle au noir, couleur sous laquelle il l'aperçut lors de leur première rencontre et qui, toujours, lui plaira plus que nulle autre dans l'ajustement de sa femme (2). Pour sa part, il portera sans cesse à ses côtés un ample vêtement sombre. Rien n'est donné dans tout cela aux faiblesses de la nature et nous verrons que cette disposition ascétique se développa davantage encore dans les relations des deux époux.

Bien plus, notre intellectuel croit devoir marquer par avance son dédain pour les douceurs de la lune de miel, parce que, dit-il avec suffisance (3), son amour exceptionnel se refuse à parcourir des phases, à l'instar de la vagabonde Phébé : « L'importune insistance des esprits, même les plus droits, sur la félicité des premiers temps du mariage, écrit-il, sur cette période qu'on désigne par le nom de lune de

(1) Br. II, 285.

(2) Br. I, 196.

(3) Br. II, 242.

miel (1) ou autres mots vides de sens, est capable de m'irriter au suprême degré. Non, ma Lottchen, nous ne croyons pas à cela, nous savons qu'il en est autrement... et que notre ciel jouira sans fin d'un éternel printemps ». La seule lune de miel qu'il condescende à évoquer sur les prémisses de son bonheur, c'est le pâle soleil qui éclaire son orient de bibliothécaire (2) : « Ainsi, mon *Orient* se développe de plus en plus pour t'accueillir, et, certes, ce sera la digne tâche des premiers mois de notre union que de livrer l'œuvre entière à la Patrie, dans la perfection la plus complète qu'il nous ait été possible d'atteindre. Les bonnes gens ont coutume de nommer lune de miel cette période de la jeunesse. O Lottchen, quel mot misérable pour nous qui avons réciproquement reconnu la mission de notre vie ! »

Un trait qui précise la nature de cet amour, si profondément imprégné de mysticisme esthétique et d'ambition littéraire, c'est que la prévision d'une postérité possible n'apparaît jamais dans la correspondance des fiancés. Henri s'intéresse volontiers aux enfants d'autrui : on le voit dans ses lettres exprimer son attachement

(1) La langue allemande use d'une métaphore différente et dit : *Flitterwochen*, semaines brillantes.

(2) Br. II, 328.

pour le jeune fils de ses hôtes berlinois, parler en termes affectueux des collégiens qu'il enseigne. Le fils aîné du professeur Boeckh lui est aussi particulièrement cher ; enfin, lorsqu'il apprend la mort prématurée de la sœur de Charlotte, Mme Sickmann, il propose aussitôt à sa fiancée de recueillir à leur foyer futur l'un des orphelins, neveux de la jeune fille, pour lequel il éprouve une réelle tendresse (1). Mais, quant à entrevoir dans l'avenir la naissance de ses propres rejetons, c'est ce qui ne lui arrive pas une seule fois durant cinq années de noviciat amoureux. A dix reprises, il dépeint cependant par anticipation son retour vers le toit conjugal, après le travail assidu du jour : il y trouvera le silence propice à l'inspiration, la boisson réconfortante préparée par les mains de Charlotte, l'apaisante mélodie de son chant ; c'est là ce qu'il attend de son home ; jamais un rire frais ou une caresse impérieuse d'enfant expansif et turbulent ne traverse son évocation recueillie !

## 2. — *Les inquiétudes de Charlotte.*

Par malheur l'avenir n'offre pas toujours ces riantes et paisibles couleurs au regard du poète

(1) Br. II, 56.

assoiffé de gloire. Les humeurs sombres qui le guettent et que nous verrons préparer la catastrophe du 29 décembre 1834 n'ont pas été sans s'annoncer par quelques prodromes durant la période préliminaire que nous esquissons à grands traits. Henri traverse en effet dès cette époque des accès de mélancolie sans cause précise qui inquiètent son entourage et troublent grandement sa fiancée. — Parfois, lorsque ses amis berlinois viennent frapper à sa porte, ils le trouvent arpentant sa chambre à grands pas et se parlant à voix haute comme s'il s'entretenait avec un invisible interlocuteur (1). En pareille circonstance, il n'aperçoit même pas son visiteur et, si ce dernier, étonné, l'interpelle, il semble s'arracher pour répondre à quelque obsédante vision. Durant l'entrevue, il prononce à peine une parole : il écoute dans un morne silence les plus pressantes exhortations, en jetant seulement à travers le monologue de son interlocuteur des exclamations de ce genre : « Oh ! pourquoi n'est-il pas près de moi une âme à qui je puisse me communiquer tout entier ! Ce monde intérieur si riche qui réclame en moi la vie, je ne saurais l'héberger à moi seul ! C'est de communication, de communication intime que

(1) Br. I, 445.



j'ai soif! » L'ami s'éloigne alors, attristé de ne pouvoir soulager un infortuné, et son départ est à peine remarqué. — Notons que cette peinture réaliste de son état sort de sa propre plume.

Souvent aussi, on le voit donner cours à de brusques emportements, à des explosions d'amertume qui rappellent Jean-Jacques, Schopenhauer et les autres misanthropes du romantisme, car il se permet à leur exemple de rudoyer sans motif le plus inoffensif survenant. — On le juge sévèrement sur de pareilles incartades, il ne peut se le dissimuler : à tel de ses amis, il apparaît, dit-il, raide et orgueilleux ; à tel autre violent et entêté au suprême degré, aussi vite enthousiasmé que lassé ; tandis qu'un troisième lui accordera la bonté du cœur et mainte louable qualité, mais le jugera malgré tout fort peu fait pour réussir dans la vie (1) ! — Il se justifie par les sophismes dont Jean-Jacques a laissé le modèle à sa descendance : c'est la *société* qui est coupable : « Si je me trompe sur les hommes, écrit-il (2), si je les mesure trop souvent à un faux étalon, cela vient chez moi de la trop grande spontanéité du sentiment. Toute dissimulation demeure une énigme à mon âme innocente et

(1) Br. I, 335.

(2) Br. I, 402

naïve! » — Ailleurs, il reprend encore (1) : « Je ne sais que trop à quel point je suis méconnu, mal compris, faussement jugé là précisément où je me suis livré à l'élan de mon cœur! Ces déboires me laissent après eux une amertume tout à fait étrangère à mon caractère, une timidité d'ermite qui s'accroît si fort depuis quelque temps, que je suis en danger de perdre entièrement mon tact social! Auprès de toi, il en sera tout autrement : la main dans la main, nous vivrons en communion avec la Nature (2)! »

Mais ce dernier espoir lui-même finit par être ébranlé dans ce cerveau inquiet. Le mariage sera-t-il vraiment le remède décisif pour ses inégalités d'humeur? Stieglitz se prend à douter sérieusement, douloureusement de ce miracle : « Oui, chère âme, écrit-il alors (3), je te rendrai heureuse, mais tu auras beaucoup à faire avec moi! Je ne puis te dissimuler plus longtemps un défaut qui me cause souvent une peine bien amère lorsque je songe à notre vie commune : c'est l'instabilité de mon humeur dont je me

(1) Br. I, 223.

(2) Il est curieux de rapprocher les sentiments ici exprimés par Stieglitz de ceux que Balzac prêtera quelques années plus tard à son *Louis Lambert*, cette touchante victime du mysticisme romantique. Mais Lambert sacrifie ses rêves de gloire à son amour, ce que n'a jamais fait Stieglitz.

(3) Br. I, 406.

rends compte en ce moment avec une netteté plus grande que jamais. Ce défaut ne t'a pas échappé d'ailleurs et les larmes qui coulèrent de tes yeux quand tu le découvris me brûlent affreusement le cœur. — Est-il vraiment possible qu'avec un amour si profond dans l'âme, je sois destiné à te donner des heures de souci? » Charlotte avait donc pleuré de bonne heure sur les menaces de son avenir (1), et certes jamais pressentiment ne fut mieux justifié par l'événement que celui-là!

Dès l'automne de 1824, sous l'influence des graves inquiétudes qu'éveillait en elle la neurasthénie de son fiancé, la jeune fille connut une pénible crise morale. Depuis longtemps, dit son biographe Mundt, elle se sentait torturée par la pensée que Stieglitz avait été contraint de s'absorber dans d'arides études afin d'assurer au plus tôt leur union (2). Cédant à la suggestion des soupirs trop souvent venus de Berlin, elle se prit à redouter que l'étudiant ne fût, par la préparation de ses examens, entravé dans son développement intellectuel, — condition nécessaire de cette vocation poétique dont elle-même avait fait en ce temps l'idéal de sa propre existence! — Elle rêva dès lors de se sacrifier à

(1) Voir aussi Br. I, 135-136.

(2) D. 20 et SB. 75.

l'objet de son amour, car la passion vraie ne lui semblait s'exprimer parfaitement que dans le sacrifice entier de soi-même à l'objet aimé. — Sous l'influence de cette dangereuse obsession mentale, — qui devait depuis lors reparaître à intervalles réguliers dans son âme inquiète et mal consolée par la vie, — elle conçut le projet de mourir afin de dégager son fiancé du devoir écrasant qu'il avait accepté pour la conquérir. Certaines prédispositions à la mélancolie que nous avons signalées dans son enfance eurent part sans aucun doute à ce dessein fatal qui lui fit choisir la mort d'Otilie dans les *Affinités électives* et refuser quelque temps toute nourriture. Mais à ce moment, Stieglitz, reposé par une longue excursion pédestre à travers l'Allemagne du Nord et le Danemark, rentra à Berlin avec des forces nouvelles. En outre, la perspective de célébrer la Turquie dans ses chants le transportait d'espérance et chassait bien loin les humeurs noires, de même que trois ans plus tard, la Chine le guérira d'une crise analogue en se dressant sur son horizon poétique (1). — Charlotte, rassérénée, se réconcilia donc pour cette fois avec la vie (2).

(1) Br. II, 310, 314, 338.

(2) Mundt attribue cette guérison morale aux angoisses d'une grave maladie qui aurait réveillé chez Charlotte l'instinct de

Les années suivantes apportent aux fiancés quelques soucis de même nature : mais la jeune fille s'effraye moins désormais devant les dépressions malades de son correspondant, et attend, plus confiante, le retour périodique du soleil de l'inspiration. Toutefois, elle s'inquiète de nouveau au début de 1828, peu de mois avant leur mariage, car Stieglitz subit alors un assaut plus grave de ces idées noires qui sont pour lui la source d'une incapacité de travail poétique, dont il est littéralement affolé : « Il me faut, écrit-il en cette circonstance à Leipzig (1), te confier encore une réflexion, très chère, quoique je me sois déjà confessé à toi sur ce point ! La mobilité extrême de mes facultés, la tendre émotivité de mes nerfs et leur réceptivité pour toutes les impressions du dehors sont capables, après une trop forte tension, de produire en moi une atonie qui est bien la plus déplaisante sensation que je connaisse. Près de toi, je le crois fermement, cette atonie se manifestera plus rarement, mais sa venue ne me paraît pas tout à fait impossible. Or, sous l'influence d'une pareille humeur, je suis intolé-

la conversation un instant paralysé par le chagrin. Mais la version de Stieglitz dans ses mémoires est plus vraisemblable et ses lettres de fiancé semblent la confirmer.

(1) Br. II, 294-295.

rable, odieux, excitable à l'extrême, à peine maître d'un seul de mes sentiments... Tu ne verras plus alors à tes côtés ton ami dans sa magnificence, mais un être insupportable sur lequel toi seule parmi toutes les créatures, sauras encore exercer quelque influence... Je ferai tout pour me rendre sans cesse plus maître de moi dans ces circonstances... Si pourtant je devais traverser de nouveau un semblable état d'épuisement extrême avec ses affreuses conséquences de dépression malade, ta sollicitude, ta sagesse reconnaîtraient que le mal doit être passager et tu supporterais avec patience des inégalités d'humeur dont tu reconnaîtrais absente la personnalité vraie de ton ami. »

Mais la crise se prolongeant cette fois plus que de coutume, Charlotte perd enfin patience devant les lamentations de son fiancé et réagit de façon moins résignée que de coutume. Elle, d'ordinaire si docile aux suggestions de Stieglitz, s'emporte jusqu'à lui adresser, pour le jour anniversaire de sa naissance, un billet presque brutal (1) :

Pour le 22 février (1828).

Bonjour, mon Henri,

Fais-toi voir d'abord sous un autre aspect avant d'attendre beaucoup de ma part. Je craindrais que

(1) D. 31, I.



mon amour sans bornes ne te blessât cette fois douloureusement s'il s'exprimait sans détour. Il est dur, très dur de voir celui qu'on voudrait ardemment rendre heureux devenir son propre ennemi en se torturant continuellement lui-même, de façon que son rêve d'éternelle jeunesse soit anéanti avant le temps ! Malheur à toi et à moi pour avoir cru à ta vocation poétique si tu ne trouves pas une satisfaction suffisante dans l'*exercice de tes forces*. — Tu dois créer dans la joie et tout ce qui va contre cela est mauvais. Mais, si tu te proposes une tâche *au-dessus de tes forces*, cela me paraît coupable, puisque, après l'avoir accomplie, ton esprit s'affaîssera probablement dans la maladie et que le corps fera de même. Adieu.

Ta CHARLOTTE.

Sage conseil, bien que la forme en soit trop brusque à l'égard d'un malade. Charlotte reconnaîtra par la suite l'inutilité, le danger de la violence en pareille circonstance, et n'y aura plus recours qu'une seule fois qui sera la dernière. Mais ces lignes sont intéressantes en ce qu'elles la montrent s'efforçant dès lors à contenir dans de justes limites des aspirations ambitieuses qu'on l'a parfois accusée d'avoir exaspérées par son propre désir de gloire. — Nous dirons plus loin qu'à notre avis elle renonça de bonne heure à ses rêves exaltés d'adolescence et tint dès lors auprès de son inquiet époux un rôle modérateur et bienfaisant. — Elle revient



d'ailleurs aussi vite qu'elle s'est échappée cette fois et, dès le 27 février, elle adresse à Berlin ces lignes charmantes (1) : « Aujourd'hui, je me présente donc entièrement remise à mon fidèle médecin qui sait guérir aussi vite qu'il sut blesser. Combien j'aimerais à m'avouer que je n'ai pas considéré les choses avec sang-froid et sous la lumière convenable... Oh ! tant que tu combattras seulement, tant que je verrai en toi la force et la résistance véritables, aussi longtemps je te suivrai des yeux avec confiance. — Il est toutefois, Henri, un certain degré de tension qui m'effraye et si, véritablement, tu n'as pas atteint cette fois à ce degré, tu m'as déjà donné dans le passé quelques sujets de redouter une pareille extrémité..... Mais ce sont là des souvenirs dès longtemps amortis et qui ne se renouvelleront plus dans le cours de notre existence. N'est-ce pas, mon vaillant champion ? »

Nous l'avons dit, ce fut, à ce moment, la Chine qui remonta le moral d'Henri comme ç'avait été trois ans auparavant la Turquie. Une nouvelle perspective d'inspiration poétique féconde et, par suite, de gloire en espérance, fut toujours le remède à des maux issus pour lui d'une inquiétude trop justifiée de la Volonté de

(1) D. 31-32.

puissance. Par malheur, en 1834, il ne se trouvera plus de royaume asiatique pour stimuler la verve hégélienne du versificateur érudit. Alors, Charlotte accomplira le sacrifice plus d'une fois préparé par elle.

### 3. — *Pronostics d'avenir.*

Au total, et malgré les soucis intermittents que nous venons de faire pressentir, la jeune fille avait, à la veille de son mariage, quelques raisons d'escompter les faveurs du Destin. Certes, l'hygiène physique, intellectuelle et sentimentale de son fiancé est plutôt défectueuse, et lorsqu'on connaît l'avenir réservé aux deux amoureux, les germes de leurs souffrances futures se distinguent sans peine sous les fleurs de leurs espoirs exaltés. Il faut avouer cependant que leur union présentait à première vue des chances sérieuses de bonheur et que notre science de son douloureux crépuscule ne doit pas nous rendre aveugles aux promesses de sa souriante aurore. Durant ce long noviciat de cinq années, Stieglitz a conservé intacte — au moins en imagination et en paroles — sa passion des premiers jours : cette passion s'exalte même aux dernières heures de ses fiançailles

et s'exprime une dernière fois sous sa plume par des accents d'une réelle éloquence. En outre, il a virilement réalisé ses résolutions de jeunesse, puisqu'il possède à cette heure une double fonction officielle, suffisamment rémunérée, et qu'il a conquis l'estime de ses chefs, au collège comme à la Bibliothèque royale. Enfin, le romantisme moral, qui est pour ainsi dire normal à l'issue de l'adolescence, pourrait céder chez lui, en ce qu'il a d'excessif et de périlleux, devant les leçons de la vie. Tant d'autres ont passé par ces appétits insatiables du matin qui ont ensuite accepté, au banquet de la puissance sociale, la portion congrue que leur réservait l'existence!

Sur deux chemins, le jeune poète pouvait marcher vers l'équilibre et vers la santé intellectuelle : par le génie qui aurait satisfait son immense ambition littéraire, ou, à défaut de génie, par la sagesse et par la raison qui eussent tracé un cadre précis, posé des limites prudentes à son effort comme à son espoir. La première de ces deux voies lui resta fermée : ses vers juvéniles étaient à peine des promesses et ces promesses-là ne furent point tenues : nous verrons que les livres publiés par lui révèlent un défaut persistant d'originalité autant que de caractère et que son autobiographie — cette

pierre de touche pour la valeur intellectuelle et morale d'un homme, — est d'une inspiration trop souvent mesquine et puérilement vaniteuse. Non, Stieglitz n'avait pas en lui de quoi conquérir le bonheur par le chemin de la gloire, si tant est que ces deux satisfactions puissent être goûtées simultanément par l'âme humaine et que la gloire ne soit pas nécessairement, comme le disait Mme de Staël, le deuil éclatant du bonheur.

Il ne sut pas davantage reconnaître ses limites et s'y confiner de bon gré, — en cela docile aux conseils de la sagesse dont sa femme se fit le plus souvent vis-à-vis de lui l'interprète. — Ce jeune savant impatient du joug de l'érudition scrupuleuse, accablé par la monotonie de ses devoirs professionnels, nous a fait songer parfois à un représentant distingué de la quatrième génération romantique, à cet Erwin Rohde qui fut le plus cher ami de Nietzsche. Engagé lui aussi dans la voie des études philologiques, mais imprégné de romantisme moral par Schopenhauer, par Wagner et par son génial compagnon de jeunesse, Rohde se révoltait parfois contre l'aride objet de ses occupations quotidiennes et rêvait de servir plus directement, plus brillamment l'idéal! Il trouva pourtant dans sa raison le courage de se con-

naître lui-même et de réduire au silence des aspirations artistiques qu'il jugea sans avenir. Lentement guéri de son romantisme moral, il se contenta de demeurer fidèle aux convictions idéalistes de sa jeunesse en ciselant de main d'artiste les monuments d'érudition qui ont honoré son nom ; il devint de la sorte un savant de vaste influence et parvint jeune encore aux plus hautes distinctions universitaires. — Stieglitz pouvait parcourir une carrière analogue sans que rien l'empêchât de publier par surcroît des vers. Il songeait d'ailleurs à un pareil avenir en ses heures les plus viriles : il professait alors (1) qu'un artiste doit savoir trouver des charmes dans les sévères recherches de la science et se promettait d'exercer ses facultés de créateur jusque sur cet aride domaine : il entendait démontrer en effet, par des écrits professionnels tout à la fois solides et séduisants, que la poésie qui réside dans une âme de choix trouve en toute occasion le secret de manifester sa présence au dehors.

Hélas, il négligea bientôt cette résolution droite : il dédaigna la ferme discipline intellectuelle qui, fournissant à son réel talent d'expression un solide point d'appui, eût peut-être

(1) Br. II, 260.

conduit sa Muse elle-même au succès mérité, sinon au triomphe retentissant. Il se contenta d'aligner tout le jour et tous les jours des vers trop prolixes. Par là, il devint sans délai le jouet du mysticisme esthétique dont nous avons montré derrière lui le menaçant fantôme ! L'amour, auquel il demande pour son vain effort des forces factices, — comme certains en demandent aux narcotiques, d'abord réconfortants, puis bientôt dépressifs et meurtriers, — l'amour même se transforme en poison pour lui. Les deux soutiens de sa foi romantique en sa mission divine, son inspiratrice prédestinée et sa gloire en espérance se dérobent à lui tour à tour : car Charlotte, d'une part, est une femme courageuse, dévouée, admirable, mais une femme après tout, ne fût-ce que par la fragilité de son tempérament délicat, et non pas une *muse* ni un *ange* ; d'autre part la renommée se montre dédaigneuse au poète et il aura bientôt plus de détracteurs qu'il ne lui restera de partisans.

## CHAPITRE II

### FEUILLES SÈCHES ET BOURGEONS NOUVEAUX

---

#### I. — LA LUNE DE MIEL

Après des fiançailles prolongées pendant plus de cinq années, Henri Stieglitz, pourvu d'un traitement honnête, et assuré, pour le début de sa vie conjugale, de l'assistance bienveillante que lui promettaient ses riches parents de Russie, conduisit enfin Charlotte Willhoefft à l'autel le 20 juillet 1828. — Dégagé de toute croyance dogmatique, le jeune homme voulut être marié néanmoins à l'église (1) : mais il eût souhaité de l'être par le Vicaire savoyard : « Tu sais, écrit-il à sa fiancée (2), que je n'ai jamais eu grand'chose à démêler avec ces gens qui abaissent à leur médiocre niveau le Verbe divin

(1) Br. II, 386.

(2) Br. II, 410.



(*Verwaesserer des Goettlichen*). Je propose donc de nous adresser à l'honnête pasteur Schloesser que ton frère connaît comme moi. Celui-là mettrait du moins dans les formules rituelles une sympathie véritable et, par là, relèverait à nos yeux la cérémonie... Mais le grand prêtre qui nous unira en vérité sera l'Esprit éternel de l'amour (1) qui ne revêt ni robe noire, ni blanc rabat. Il porte un clair vêtement d'étoiles, des yeux pareils à des fleurs, une chevelure de feuillage, une grande âme libre gonflée d'un haut et unique sentiment. Voilà le pontife de nos prédilections! » — Ce pontife-là, par malheur, ne bénit pas le plus souvent des serments éternels.

Certes, le jeune enthousiaste dut sentir battre son cœur lorsqu'il toucha la Terre promise en compagnie de cet être presque surhumain, de cette Muse angélique qu'il croyait discerner à ses côtés comme un tout-puissant allié de son effort. Durant les dernières semaines de leur séparation, ses lettres réalisent, nous l'avons dit, ce prodige de marquer un *crescendo* et un *accelerando* dans le rythme de leur lyrisme amoureux : effort de virtuosité qu'on croirait impossible après avoir entendu tout au long la symphonie de cet adroit instrumentiste! Nous

1) Br. II, 412.

voici donc parvenus à l'heure qui va couronner de réalités précieuses des rêves si chèrement caressés!

1. — *Voyage de noces.*

Théodore Mundt, le biographe de Charlotte, a écrit dans son *Denkmal* : « Durant les heures qui précédèrent le mariage, les fiancés se sentaient étrangement troublés... Ce grand jour qui leur avait paru si riche de promesses n'éclairait guère que leur inquiétude intérieure... Ils éprouvaient comme un sentiment d'effroi devant la réalisation de leurs vœux... Le lendemain, quand ils montèrent dans une voiture de poste pour commencer en commun le pèlerinage de la vie, ils demeurèrent d'abord muets et comme étrangers l'un à l'autre. Pourtant, ils s'aimaient du plus profond de leur âme : ils aspiraient douloureusement à unir leurs bras dans une tendre étreinte. Mais la faveur d'une femme est une fleur si délicate et si timide qu'elle n'ose entr'ouvrir spontanément son merveilleux calice. Il la faut donc conquérir et l'heureux époux sera le chevalier dont le courage et la victoire s'achèvent par un abandon infini, par le don entier de soi-même! » Cet épithalame ingénieux dissimule mal sous les fleurs de rhéto-

rique le défaut de tact dont son auteur a fait preuve, car Mundt abusait en cet endroit d'allusions échappées à Charlotte et de renseignements tirés des notes que Stieglitz lui avait confiées : « En souriant, dit-il encore, mais avec une vive rougeur au visage, elle raconta plus tard, dans une heure d'épanchement intime, ce singulier début de leur lune de miel qu'elle nommait *une syncope du cœur à l'aspect de la réalité* (1). »

Le faible Stieglitz, qui, nous le verrons, approuva tant bien que mal dans son ensemble le livre de Mundt sur Charlotte, — ce monument élevé à ses propres dépens aux mânes de sa femme, ce calice dont il dut boire jusqu'à la lie l'amer breuvage, — Stieglitz a protesté pourtant dix années plus tard contre une intrusion si peu discrète dans le sanctuaire de ses plus intimes souvenirs ! « Ce voyage de noces, écrit-il dans ses mémoires (2), avec ses singularités aventureuses (nées le plus souvent du juvénile tempérament d'étudiant qui était encore le mien à cette époque), avec ses alternatives incessantes d'heures *douloureuses* et d'instant<sup>s</sup> joyeux, avec sa riche moisson d'intéressants épisodes, a été décrit par ma plume sur le désir

(1) D. 22-23.

(2) SB. 101-103.

exprès de Charlotte durant l'été de 1830 (1), période heureuse et calme de notre vie conjugale... J'y joignis un récit des premiers mois passés par nous à Berlin... Cette description, reproduite *mot pour mot*, avec sa couleur fraîche et vivante, ne doit pas faire défaut là où l'on voudra donner une image satisfaisante et fidèle de notre vie commune. La relation remplit un grand nombre de feuilles et il est tout naturel qu'en la comprimant jusqu'à la réduire à deux pages d'impression, comme le fait l'auteur du *Denkmal*, on ait ouvert la porte aux plus singuliers malentendus. Le lecteur peut-il en effet comprendre et interpréter exactement des expressions, tirées sans doute de mes propres notes, mais profondément modifiées dans leur signification dès qu'on les sépare des incidents qui les justifient. C'est le cas lorsqu'on écrit du jour de notre union : Quelles que fussent les promesses qu'il leur apportait, il n'éclaira que leur inquiétude intérieure ! Et quelle fausse couleur s'attache à ce mot : *Une syncope du cœur devant la réalité*, lorsqu'on insinue auparavant que les voyageurs demeurèrent d'abord muets et comme

(1) Charlotte lui écrit en effet le 14 septembre 1830 : « Je me réjouis de ta vivante description de notre *beau* voyage avec *tous ses rayons de lumière* et « *ses instants terribles!* » (D. 125). Ce récit, qui devait trouver sa place dans un volume intitulé *Trois ans de voyages et de repos*, n'a jamais été publié.

étrangers l'un à l'autre dans la voiture qui les emportait! — Tous ces souvenirs offrent dans mon récit un sens beaucoup plus subtil, et parfois directement opposé à celui qui est suggéré par le commentaire de Mundt, car ils se rattachent de tous côtés par des fils ténus à notre vie intérieure et à des incidents du dehors, car nos impressions si vives se traduisaient pour nous en conversations et en considérations explicatives, de façon tantôt grave et tantôt joyeuse. Elles demeurent incompréhensibles dès que les circonstances ambiantes sont omises, dès que certains propos séparés par des jours, des semaines, des mois sont associés de force en quelques lignes ou en quelques mots! »

Henri plaide la citation tronquée : il stigmatise cet abus qui consiste à condamner un homme sur quelques lignes adroitement choisies de son écriture. Nous venons de rappeler que Charlotte lui parlait en effet deux ans plus tard de leur *beau voyage* avec ses « rayons de lumière », et nous ajouterons que dans une lettre à une parente, datée du 27 avril 1829, près d'un an après son mariage, elle exprime les sentiments les plus tendres à l'égard de son mari : « La lune de miel, dit-elle en propres termes, n'a pas encore cessé de briller à notre

firmament d'amour (1). » Ce sont là des témoignages qui contredisent les affirmations trop précises de Mundt. — Pourtant, Stieglitz avoue lui aussi des « heures douloureuses » et sa femme évoque par le souvenir des « moments terribles. » On pourrait donc conclure en présence de ces divers documents que Mundt et Stieglitz, évoquant tour à tour la lune de miel de Charlotte, ont mis l'un et l'autre en relief un des aspects de la vérité. Le premier, avocat passionné de la jeune femme, insiste involontairement sur les jours inquiets, sur les signes précurseurs de sa destinée tragique, et nous verrons que l'état d'âme de Charlotte lorsqu'il la connut (c'est-à-dire peu avant le drame de 1834) justifiait jusqu'à un certain point cette interprétation pessimiste de son passé conjugal. Le second, au contraire, par une instinctive réaction de défense contre les reproches de sa conscience ulcérée, ne veut se rappeler que les heures joyeuses, dont il projette le rayonnement sur tout le reste.

## 2. — *Vers le Paradis de l'inspiration.*

Mundt persiste à charger sa palette de sombres couleurs lorsqu'il en vient à l'installation des

(1) D. 107 et 108.

nouveaux mariés dans leur logis de Berlin. « Et maintenant, écrit-il (1), la jeune épouse du poète est assise en son *home* dignement aménagé à son intention, et toute rêveuse elle laisse aller son front sur son bras accoudé. Ses journées s'écoulent dans la plus grande solitude, car son mari est appelé au dehors, tantôt par ses heures de classe, tantôt par ses occupations à la bibliothèque : elle reste donc seule, abandonnée à ses pensées toujours vagabondes. Lorsqu'Henri revient, elle a versé des larmes : épuisé par le rude travail du jour, il s'affaisse sur un siège sans pouvoir la rasséréner. Tout au plus goûte-t-il la douceur de la voir assise en silence à ses côtés tandis qu'il se plonge dans les devoirs des écoliers de troisième dont il est le mentor. Par là le cours de cette lune de miel ressemble aux mois de mai inquiets qu'on subit d'ordinaire en Allemagne, avec leurs bises glacées, leurs averses sans fin qui étouffent les soupirs discrets des germes sous le sol transi ! »

A quoi Stieglitz croit devoir riposter en ces termes dans ses mémoires (2) : « Tout aussi fallacieux est le troisième chapitre du *Denkmal*, — d'ailleurs si agréablement écrit, — qui prétend dépeindre les premiers temps de notre vie com-

(1) D. 39.

(2) SB. 103.



mune à Berlin. Des troubles ou des soucis qui eurent leurs motifs définis, tantôt passagers, tantôt de nature plus essentielle, y sont présentés comme s'enchainant sans transition avec une période beaucoup plus sombre de notre existence qui ne commença que longtemps après. » — Mundt avait-il pourtant si grand tort d'interpréter une fois de plus comme des symptômes ces débuts difficiles d'une existence conjugale dont il vit de près le funeste dénouement? On peut concéder seulement qu'il exagère la continuité des souffrances de Charlotte à cette date, parce qu'il l'a connue pliant déjà sous le faix d'une destinée qu'elle avait quelque temps portée d'un cœur ferme, soutenue par l'espoir du lendemain.

Il est en effet certain qu'au moment même où il proteste contre l'interprétation de Mundt, Stieglitz est contraint de reconnaître dans ses mémoires l'exactitude matérielle des faits que cette interprétation défigure à son avis. Il débuta en effet dans le mariage par une de ces crises d'hypochondrie dont nous l'avons montré tourmenté déjà et dont nous avons dit le cortège de découragements et de révoltes : en sorte que Charlotte connut, au seuil même de son existence nouvelle, un avant-goût des amertumes auxquelles nous la verrons succomber.

— Son mari était un de ces idéalistes qui font profession de mépriser le vil métal (1), mais ne savent nullement se passer des facilités sociales qu'il procure. A peine le ménage était-il installé dans son domicile berlinois, que, suivant un adroit euphémisme de Stieglitz, « une véritable disproportion commença de se faire sentir entre la richesse d'un bonheur intime enfin assuré par la réunion des amoureux et la mesquinerie de leur situation matérielle (2). » En d'autres termes les jeunes gens se trouvèrent trop à l'étroit : « Fort incommode au point de vue pratique, écrit Henri, se révéla le petit rez-de-chaussée que, fiancé enthousiaste, j'avais loué d'avance dans les meilleures intentions, mais sans aucune expérience des nécessités de la vie domestique... Dans un tel cadre, il n'y avait pas à espérer que je pusse jamais réaliser quelque *création* de longue haleine et favorisée d'une large inspiration ! » Voilà donc, dès le début, le comble du malheur, — la crainte de voir tarir sa verve poétique étant, nous l'avons dit, capable de porter rapidement à son paroxysme l'inquiétude ordinaire au tempérament de Stieglitz !

Charlotte, qui connaissait dès lors par expé-

(1) Sa correspondance exprime souvent ce dédain.

(2) SB. 103.

rience les résultats d'une telle appréhension sur la santé morale de son mari, n'hésita pas à y porter remède au prix d'un sacrifice d'argent. Elle consentit au changement de domicile qu'il rêvait et depuis ce moment les époux dirigèrent leurs promenades tantôt vers un quartier de la ville, tantôt vers un autre, pour y chercher un logis plus digne de ses hôtes (1). Après de longues hésitations, ils trouvèrent un abri à leur gré : c'était un troisième étage qui avait vue d'un côté sur le palais royal et sur ses jardins, de l'autre sur l'avenue des Tilleuls jusque vers la porte de Brandebourg : « A peine, écrit Stieglitz (2), avais-je parcouru ces chambres dont, par la pensée, je garnissais déjà les parois de nos meubles, à peine avais-je jeté un regard par les fenêtres que je m'écriai : *Ici, je pourrai de nouveau créer!* » — On voit que notre homme n'était nullement modifié par le mariage et que raisons d'économie, souci des goûts de sa femme et de la venue possible des enfants, tout disparaissait devant la rime, cet instrument du pouvoir rêvé!

Au prix d'une indemnité convenable, on rendit aussitôt le malencontreux rez-de-chaussée à son propriétaire et l'on s'installa dans la

(1) SB. 107.

(2) SB. 108.

demeure nouvelle. Pour cette fois, la crise de dépression menaçante était conjurée, mais Charlotte ne sera pas toujours aussi heureuse dans sa lutte contre le destin. — On était à la veille de Noël : le grand enfant qu'elle avait pour compagnon de vie alluma des bougies sur un petit sapin, y suspendit quelques bagatelles. Ils dansèrent alors en chantant tout autour de leurs nouvelles chambres et s'avouèrent réciproquement que c'était bien là enfin le bonheur qu'ils avaient entrevu, lorsque, fiancés impatients, ils appelaient de leurs vœux le jour de la réunion définitive !

Et certes, si quatre mois seulement s'étaient interposés entre ces songes dorés de leurs fiançailles et l'aurore de leur félicité accomplie, il ne resterait qu'à leur souhaiter longue vie et à conclure, comme dans les contes de fées, en laissant le ménage à ses destinées prospères. — Par malheur, tout ce que nous savons du tempérament de Stieglitz et de ses pareils rend improbable un pareil avenir. Nous allons voir se briser, sous sa main fébrile, tous les états d'une existence normale et sagement remplie. Successivement, nous assisterons à la faillite de sa carrière savante, — cette condition posée à son mariage par la prévoyance de ses aînés, — puis à la faillite de ses ambitions poétiques, enfin à celle de ses serments d'amour !

## II. — LA FAILLITE DE LA GLOIRE

1. — *Premiers sacrifices à « Moloch ».*

Au dieu jaloux de sa mystique jeunesse, à ce démon de la création poétique qui le hantait jusqu'à la possession et qui, après lui avoir donné quelques semaines d'exaltation malsaine, le laissait en proie à de tenaces mélancolies, à son *Moloch*, comme il l'appelle parfois lui-même, à si juste titre, Stieglitz avait opposé d'abord, ainsi que nous l'avons raconté, trois disciplines salutaires : ses études philologiques, son enseignement au collège, ses occupations à la Bibliothèque royale. En dépit de son effort pour se faire illusion à ce sujet, ces disciplines pesèrent bien vite d'un poids trop lourd sur sa médiocre énergie morale ; mais il eut quelque temps la sagesse de les considérer comme un lest nécessaire dans l'esquif aérien qui devait l'emporter vers les nues. Telle était d'ailleurs l'opinion de ses proches et amis : en particulier celle de son oncle et bailleur de fonds, le baron Louis Stieglitz, qui, à tous points de vue, lui souhaitait une occupation régulière. Or l'événement heureux qu'il croyait devoir lui alléger

grandement le fardeau de ses obligations professionnelles, son mariage, devint au contraire le signal de leur rapide abandon.

Il délaissa tout d'abord les études philologiques qui lui avaient conquis l'estime de ses maîtres. Après avoir publié sa thèse de doctorat sur le poète tragique Pacuvius, — thèse qu'il s'empressa d'envoyer à Pétersbourg pour donner à ses parents russes une bonne opinion de son ardeur à l'étude, — il parut songer à un second travail sur un sujet voisin du premier, mais il abandonna rapidement ce projet. Il croyait apercevoir en effet dans les « mesquineries » de l'érudition un danger pour son inspiration de poète, qui en pourrait être à la longue affaiblie (1) : or c'eût été là, de toutes les catastrophes, la plus irréparable pour lui-même et pour le genre humain ! Il détourna donc sa pensée de ces arides matières et ne fut plus dès lors qu'un simulateur et un comédien de science, aussi longtemps qu'il le crut nécessaire pour obtenir et conserver les avantages matériels dont il avait besoin (2).

Le collège le retint un peu plus longtemps : cependant il écrivait déjà ces lignes de mauvais augure avant son mariage (3) : « Dans l'exer-

(1) Br. I, 406.

(2) Br. II, 207.

(3) Br. II, 404.

cice de ma double profession, j'ai vite reconnu que le métier de maître d'école, exercé selon le cœur des pédants, me deviendrait absolument insupportable en peu de mois : je veux dire, aussitôt que j'aurais répété quelque temps les mêmes exercices sans développement nouveau de mon activité professionnelle... A cette plèbe de pédagogues, il est bien indifférent qu'une plus noble nature se sacrifie et s'anéantisse, pourvu que leurs mesquines habitudes, bourgeoisement ordonnées, n'éprouvent nul dérangement du fait d'un novateur intelligent... Non, vous ne m'aurez pas : vous ne gaspillerez pas, sans profit pour personne, ma noble substance intellectuelle ! N'est-il pas vrai, ma Lottchen, qu'ils n'en ont pas le droit ? » Plus que tout le reste la correction des devoirs lui paraissait une tâche au-dessus de ses forces, bien qu'il l'eût jugée profitable au début. Après y avoir associé sa femme, dans les premiers temps de leur mariage, il finit par s'en décharger d'une façon plus complète en abandonnant sa chaire professorale.

Restait la Bibliothèque royale et ce fut à cette occupation qu'il demeura le plus longtemps fidèle, au prix d'irrégularités fréquentes et de congés sans cesse renouvelés. Sur ce terrain aussi, il s'était flatté tout d'abord de travailler à



son développement intellectuel en accomplissant fidèlement ses devoirs : mais une pareille conviction ne pouvait prendre racine dans son esprit inquiet. En outre, il lui fallait frayer à l'occasion avec les valets ou les servantes qui venaient rapporter ou demander les livres empruntés par leurs maîtres et cette promiscuité lui semblait indigne d'un favori des Muses (1). Enfin, là, comme au collège, il avait des collègues et — tel Jean-Jacques au cadastre d'Anecy — les sentiments qu'il nourrit bientôt à leur égard l'amènèrent à les ridiculiser sous des noms chinois, dans un des morceaux qui composent ses *Tableaux de l'Orient*. Il s'y permit, nous dit-il lui-même (2), des allusions si claires à son entourage le plus proche qu'elles n'échappèrent pas aux regards les moins avertis : et ce fut encore à son *Moloch*, ajoute-t-il, au dieu tyrannique de l'inspiration capricieuse que son ironie géniale le poussa à sacrifier la bibliothèque de Berlin, avec tout son personnel ! On conçoit que la fréquentation lui en soit devenue par la suite un véritable supplice ! Quand Charlotte mourut, il avait abandonné définitivement, dans sa course affolée vers la gloire insaisis-

(1) Voir GRITZOW : *Beitr. Z. Gesch. der Neuesten Literatur*, II, 119.

(2) SB. 144.

sable, le dernier des gagne-pains jadis conquis de haute lutte par l'effort de sa studieuse jeunesse.

2. — *Le poète et l'opinion lettrée.*

Quels étaient pourtant les résultats de cet absorbant travail poétique, quelles étaient les faveurs de ce Moloch dévorant et jaloux qui desséchait toutes choses autour de son autel embrasé? Les mémoires de Stieglitz, qui renferment l'énumération la plus minutieuse de ses plus minces productions et semblent même parfois rédigés pour fournir une bibliographie de son œuvre plutôt que pour raconter le drame de son existence, — ses mémoires nous renseignent fort exactement sur ce point et les notes copieuses dont les a pourvus leur éditeur (1) font connaître avec impartialité le jugement de la critique sur ces publications variées.

La principale fut ce vaste poème oriental dont nous l'avons vu préoccupé sans trêve pendant toute la durée de ses fiançailles : en 1830 parut le premier volume qui fut suivi de trois autres dans l'intervalle de deux ans. L'accueil du public et de la presse fut loin de répondre

(1) SB. 425 et suiv.

à l'attente de l'auteur, car les appréciations favorables elles-mêmes restèrent banales et furent le plus souvent accompagnées de sérieuses réserves. La plus sévère, mais aussi la plus caractéristique de ces sentences fut celle de Wolfgang Menzel, le rédacteur alors très écouté de la *Literaturblatt* et l'adversaire déclaré des tendances romantiques à la française qui marquaient le mouvement de la *Jeune Allemagne* (1). Ce critique affectait des convictions monarchiques, patriotiques et pangermanistes, et l'entourage plutôt libéral des Stieglitz lui était déplaisant.

Du premier volume de ses *Tableaux de l'Orient*, il écrit : « Nous avons incontestablement le droit de nous approprier la poésie des autres peuples, car le beau appartient à quiconque en sait discerner l'attrait. Merci donc aux hommes de talent qui nous ont ouvert jadis le trésor de la poésie orientale. Est-ce à dire toutefois que nous devons *singer* cette poésie ? Certes, les tableaux que les peintres orientalistes ont brossés d'après nature nous captivent : mais que le premier barbouilleur de murailles vienne transposer dans ses pâles

(1) Voir sur ce personnage l'article violent de Henri HEINE intitulé : *le Dénonciateur* (dans ses *Satires et Portraits*, trad. franç. Paris, 1868).

couleurs aqueuses les mêmes visions ardentes et originales, cela est pure sottise en vérité! Quoi de plus intéressant qu'un peuple se révélant lui-même dans sa conception propre de la beauté? Quoi de plus déplaisant en revanche que la *singerie* affectée de particularités étrangères qui, pour nous, sont impossibles à saisir dans leur essence? » Menzel oppose alors les poèmes originaux de l'Orient dont Stieglitz s'est servi pour exécuter son pastiche, aux pages délayées, décolorées, effacées qu'il vient d'imprimer et il conclut : « Oublieux de la réalité, de la nature et de la vie, des poètes inspirés de la sorte étudient leur sujet dans les livres, ne tirent que du papier leurs idées et leurs métaphores pour les enliser de nouveau dans le papier : ils poursuivent l'ombre des objets pour en tirer le reflet d'une ombre : des traits de la nature éternellement jeune et de ceux de la beauté vivante, ces imaginations débiles nous offrent une traduction infidèle tirée d'une traduction déjà nécessairement fautive en elle-même : leur tableau n'offre donc plus qu'une ressemblance très lointaine avec l'original. »

Du second volume des *Tableaux de l'Orient*, Menzel parle à peu près sur le même ton : au quatrième, il accorde plus de couleur, mais

reproche en revanche une fade sentimentalité. Son opinion peut se résumer par ces mots : « Dans un seul cas se justifie l'imitation de la poésie étrangère : il faut qu'un grand artiste sache révéler une âme originale et supérieure dans le cadre factice auquel il se réduit : mais cela, Stieglitz ne l'a pas fait ! »

Avant la mort de Charlotte, son mari avait encore publié un autre recueil de vers. Désireux peut-être de répondre par une œuvre d'inspiration moderne et vivante aux reproches que nous venons de résumer, il écrivit, sous l'influence des événements parisiens et européens de 1830, un volume de lyrisme politique, imité des *Messéniennes* de Delavigne et intitulé *Paroles actuelles* (*Stimmen der Zeit*) : mais cette fois encore ses forces le trahirent : « Bien intentionné, mais faible, reprenait en effet l'acérbe Menzel. Qui ne sait emboucher la trompette sonore ferait mieux de se taire, car notre époque n'a pas le loisir de donner son attention à un susurrement bien discret. Voici un poète qui prétend chanter la liberté et qui, dès la première ligne, prend ses précautions (2) pour que la haute police ne s'avise pas de le traiter en jacobin. La poésie

(1) SB. 437.

(2) Par une déclaration loyaliste à l'adresse des Hohenzollern.

exige que l'on prenne parti très décidément afin d'employer des couleurs tranchées, fût-on d'ailleurs carliste ou sans-culotte ! Elle accepte les haines d'un Chateaubriand comme celles d'un Béranger, le *God save the king* aussi bien que la *Marseillaise*. Peu lui chaut qu'on choisisse le bon parti pourvu qu'on adopte seulement un parti ! Mais ces débiles tentatives, ces exhortations dépourvues d'accent, la poésie les désavoue à bon droit, car nul n'y gagne, si personne n'y perd ! »

Résumant l'impression produite sur les contemporains par ces différentes tentatives, et par celles qui les suivirent plus tard, le critique Hillebrand s'est exprimé en ces termes : « Les œuvres poétiques de Stieglitz ont quelque temps retenu l'attention moins par leur contenu et leur valeur esthétique que par une certaine facilité descriptive. L'homme semble avoir été dépourvu d'énergie personnelle et ses poèmes papillonnent de même dans une sorte de prolixité fatigante. » Telle fut la sentence définitive de l'opinion allemande lettrée sur les œuvres hybrides que caressa si complaisamment la vanité esthétique de leur auteur !

3. — *Les succès de société.*

Si ce poète, froidement accueilli, garda malgré tout jusqu'à la fin de sa vie une certaine confiance dans sa vocation poétique, c'est que, à l'exemple de quelques-uns de ses confrères en littérature, il oubliait volontiers le blâme pour ne retenir que la louange. Or la louange ne lui faisait pas entièrement défaut : il subissait les rigueurs de la critique indépendante et l'indifférence du grand public, mais il trouvait quelque réconfort dans les succès de salons que sa propre situation sociale et les sympathies inspirées par sa charmante femme lui ménageaient de temps à autre. En effet, le jeune bibliothécaire, fort patronné par des maîtres tels que Bœckh et Hegel, s'était fait avant son mariage de nombreuses relations dans le monde universitaire (1) : il y introduisit Charlotte, qui sut bientôt marquer sa place parmi ces esprits cultivés, en sorte qu'un cercle d'amis distingué se forma sans délai autour du ménage. — Stieglitz souligne dans ses mémoires (2) — non sans un mouvement de vanité rétrospective — le rôle qu'il joua quelque temps dans la société

(1) D. 43.

(2) SB. 111.



littéraire de Berlin, avec l'aide de sa jeune épouse dont l'accueil affectueux, le sens critique original et le rare talent vocal contribuaient grandement à l'attrait de leurs réunions intimes.

L'écho de ces succès mondains parvenait jusqu'aux oreilles des riches parents de Pétersbourg, et, en flattant leur amour-propre de famille, les disposait favorablement à l'égard de leurs aimables neveux (1). Au printemps de 1834, leur fils cadet ayant fait un voyage à Berlin, Charlotte rapporte en ces termes, au baron Stieglitz, l'accueil qui a été, par ses soins, réservé au jeune homme (2) : « Je pense qu'il vous aura écrit comment il a passé son temps ici. Nous avons eu grand plaisir à lui faire connaître tout ce que Berlin compte d'hommes remarquables : outre nos petites réunions, il a profité à cet effet d'une grande réception chez les Steffens avec qui nous sommes à présent très liés. Je crois que ce voyage aura sur toute sa vie l'action la plus décisive : on remarquait sans peine qu'il se montrait sans cesse plus ouvert dans ses conversations avec des gens de toute sorte, que ses remarques devenaient chaque jour plus libres, plus personnelles tandis que, par l'échange des idées, il apprenait à se

(1) SB. 116.

(2) D. 174, et SB. 167.

mieux connaître lui-même. Que de fois nous nous sommes réjouis de l'entendre exprimer une opinion nettement formulée et, en tout temps, de cette bonne volonté morale qui semble émaner de toute sa personne. Ses hésitations même m'étaient intéressantes, car des scrupules de ce genre naissent inévitablement chez les natures bien douées en présence d'un devoir important. Qui n'a jamais tremblé devant sa tâche, jamais douté de ses forces, ne m'inspire quant à moi nulle confiance ! »

Stieglitz, revenant sur ces souvenirs aimables, indique avec complaisance que la simplicité de son salon n'empêchait pas que l'accès n'en fût très recherché. Charlotte et lui eurent bientôt une réception hebdomadaire le vendredi (1) à laquelle ils ajoutèrent peu après un mardi dont les habitués n'étaient pas les mêmes. Ils accueillaient en effet des gens d'opinions fort diverses, en raison de l'attitude irrésolue du maître de la maison, qui touchait d'une part à la *Jeune Allemagne* par ses vellétés libérales, de l'autre à l'hégélianisme orthodoxe par son intimité avec le chef de l'école; des désaccords s'étaient donc marqués entre quelques-uns de leurs familiers, désaccords auxquels ils remé-

(1) SB. 157-158.

dièrent en recevant séparément les deux partis. Le mardi aussi bien que le vendredi, on servait un thé frugal avec du pain et du beurre, un gâteau et du vin : rien n'était changé à ce modeste régal quand se présentaient des hôtes de marque, d'ordinaire plus gâtés dans des maisons plus opulentes, car l'animation et l'esprit remplaçaient le luxe en ce lieu privilégié et Charlotte se permit un jour cette remarque après le départ de ses visiteurs : « La musique et la poésie sont le vin de Champagne que nous versons à nos hôtes ! »

Parmi les coryphées de ce salon, il faut mettre au premier rang les professeurs Bœckh (1) et Hegel, diversement illustres. Les papiers inédits de ce dernier renferment de nombreux témoignages de l'intérêt qu'il portait à Stieglitz, dont les mémoires offrent en revanche un curieux aperçu de l'existence menée par le grand philosophe dans sa retraite champêtre aux portes de Berlin. On sait qu'il avait fui l'épidémie cholérique, mais qu'il en fut néanmoins terrassé dans son rustique asile. Pour le dernier anniversaire de sa naissance, qui précéda sa fin de quelques jours seulement, pour le 27 août 1831, il reçut de son jeune ami un

(1) Bœckh a renouvelé la philologie classique.

poème intitulé : *Salut de minuit à Hegel* (1) : c'est une curieuse exhortation au maître afin qu'il lui plaise de lancer enfin la foudre contre les indisciplinés de la gauche hégélienne : « Plus d'un qui jadis s'asseyait au pied de ta chaire aussi croyant que fidèle, écrit-il, fut poussé par l'esprit nouveau, l'esprit de vertige à se dresser témérairement contre toi... Leur foule qui s'accroît vole de pays en pays depuis les rives de la Seine jusqu'aux steppes de la Russie. Fais donc bonne garde, ô Prince des esprits ! Bientôt l'heure viendra où le maître lui-même devra, de sa bouche inspirée par Dieu, prononcer la parole magique qui écarte les illusions vaines ! » — Cette exhortation réactionnaire était une inconséquence après beaucoup d'autres chez le poète des *Voix de l'époque* : Hegel, qui n'écrivait guère de vers qu'en faveur de Stieglitz, le poète en espérance de sa religion métaphysique, Hegel lui répondit le lendemain par une assurance rimée qui demeure assez vague toutefois : actuellement, dit-il, un manifeste de lui ne ferait qu'augmenter la confusion régnante : il parlera quand l'heure sera venue. Ce fut son heure qui sonna peu après.

Encore plus assidus aux réceptions des Stie-

(1) Papiers inédits de Hegel (Bibliothèque royale de Berlin).

glitz étaient les poètes romantiques Eichendorf, Achim d'Arnim et La Motte-Fouqué, le sculpteur Rauch et quelques jeunes littérateurs tels que Veit, Schott et Mundt, le biographe futur de Charlotte. Des Français furent admis à l'occasion dans ce cénacle, entre autres Lermnier (1), disciple de Cousin, qui publia peu après ses *Lettres berlinoises*. Xavier Marmier fit une excellente impression : « Ses manières et ses discours, écrit Stieglitz (2), étaient alors timides et marqués d'une sorte d'exaltation sentimentale : on n'y apercevait nul symptôme de cette allure tranchante et de ces façons cavalières qui devaient lui attirer par la suite l'animosité et les ripostes trop violentes peut-être des patriotes allemands. » Par une honorable exception, ajoute le poète berlinois, Marmier semblait estimer moins que ses compatriotes ce que ceux-ci nomment l' « esprit » dans la conversation, et il a dit de Charlotte qu'elle lui semblait une exquise incarnation du *Gemueth*, « cette disposition de l'âme pour laquelle, nous autres Français, nous n'avons pas d'expression ».

Henri Heine fit aussi quelques apparitions dans ce cénacle. Stieglitz, encore étudiant,

(1) D. 164.

(2) SB. 148.

avait conçu une vive admiration pour les premiers vers du poète d'*Atta Troll* (1). Au printemps de 1829, Henri et Charlotte firent une villégiature à Potsdam, où se trouvait alors Heine qui se montra fort aimable; il rédigeait à ce moment le troisième volume de ses *Reisebilder*, celui qui renferme ses déplaisantes attaques contre Platen et il dit un jour à Charlotte avec quelque cynisme (2) : « Je vous en prie, au nom de Dieu, belle dame, ne lisez pas l'affreux livre que je prépare ». A Stieglitz, qui lui avait écrit sous une forme trop cérémonieuse, il répondait spirituellement vers la même époque (3) : « Je vous en conjure, ne m'effrayez plus désormais par ces accumulations de périphrases solennelles et de titres à *longues perruques* (en français dans le texte) : je n'ai pas mérité d'être traité par les jeunes gens de ma génération comme un vieux consciller aulique! »

Au total, un cercle d'intimité peu banal dont les habitués partageaient sans doute pour la plupart l'opinion galamment exprimée certain jour par le baron Stieglitz (4) : « Ma nièce Charlotte est le plus beau poème de mon neveu, le

(1) Br. II, 8.

(2) SB. 112.

(3) SB. 428.

(4) SB. 151.

poète » ! Appréciation malicieuse que ce poète a le mérite de reproduire dans ses mémoires, bien qu'elle n'ait pas dû flatter grandement sa vanité d'auteur.

### III. — L'ÉPANOUISSEMENT DE CHARLOTTE

Tandis que Stieglitz, mal inspiré dans ses tentatives pour étendre la portée de son esprit, ne faisait guère que piétiner sur place, ayant de bonne heure atteint la limite de son expansion intellectuelle, Charlotte se développait à vue d'œil aux côtés de ce véritable « fruit sec » de l'inspiration poétique. Elle grandissait moralement par la réflexion et par la souffrance, sous l'influence des amis de choix dont elle se voyait entourée depuis son mariage.

L'influence exclusive de son fiancé ne lui avait pas été, en effet, très favorable. Son biographe Mundt, qui eut entre les mains ses lettres de Leipzig, ne se montre pas enthousiaste de ces pages malgré le sentiment passionné qui l'attachait au souvenir de l'infortunée jeune femme. Il en apprécie le contenu avec quelque sévérité (1) :

(1) D. 15.



« Une nostalgie inquiète et sans objet précis s'y donne trop souvent libre cours, écrit-il. Cette âme semble vouloir briser les murailles de chair qui l'emprisonnent ! En torrents de paroles, elle épanche sur le papier ses sentiments enflammés et ses confessions les plus intimes, dans un empressement fébrile à décharger son cœur, presque sans style et sans ordre dans l'exposition, laissant voler au hasard son âme vagabonde, exprimant par des notations saccadées et imprécises les plus fugitives impressions. C'est pourquoi, de ces singulières lettres de fiançailles qui ressemblent à un soliloque où la pensée négligerait de se traduire entièrement en paroles, si peu de pages sont dignes d'être reproduites, bien que tant de traits y révèlent le plus noble, le plus admirable caractère ! »

Par un rapide développement de sa personnalité morale, Charlotte allait se dégager sans délai des brumes de son aurore et marcher sur la voie du progrès en sens inverse de son époux. De ce dernier, en effet, ses lettres de fiançailles (avec quelques pages sincères de son journal au lendemain de son veuvage), sont peut-être ce qu'il a écrit de meilleur. Mariée, elle apparut à ses relations de Berlin avec tous les attraits

(1) D. p. 56 et suiv.

d'une maturité précoce et savoureuse de l'esprit; nous emprunterons d'abord au long et lyrique portrait tracé par son biographe Mundt quelques traits capables de préciser sa physionomie durant cette nouvelle période de son existence.

1. — *Portrait de la jeune femme.*

Elle avait, dit cet ami enthousiaste, des yeux d'une beauté surnaturelle, grands, bruns et étincelants dans lesquels se reflétait, comme en un cristal limpide, le mouvement incessant de son esprit. Tantôt voilés par la réflexion et la méditation grave, tantôt exaltés par le mouvement impétueux du tempérament poétique, tantôt rayonnants à travers un sourire de la plus aimable malice, ces yeux lumineux se posaient sur chacun avec une bienveillance délicate et, en quelque sorte, suppliante. Astres favorables, ils eussent volontiers épanché sur le monde entier la bénédiction de l'amour et bien rarement les voyait-on sévères, sombres ou dépités parce qu'ils avaient à exprimer l'antipathie : même en ce cas, leur colère gardait quelque chose de noble et de grand !

Parfois, lorsqu'ils se relevaient soudain,

émus de quelque impression forte, de quelque prévision importune, ils traduisaient une bravoure foudroyante et disaient l'héroïsme possible dans la résolution comme dans l'exécution. Mais la plus parfaite douceur faisait malgré tout le fond du caractère de Charlotte et son regard, paisiblement cordial, ressemblait le plus souvent au soleil qui éclaire ici-bas l'injuste aussi bien que le juste, car en nulle créature sans doute ne fut jamais accumulé un plus large, un plus débordant trésor d'amour. On eût dit que la faveur céleste se fût condensée sous cette apparence de beauté féminine afin de favoriser, de réconcilier, d'apaiser, de bénir à la ronde au sein d'un univers si rempli d'égoïsme, de froideur, d'intérêts mesquins et de basses aspirations.

Son front, couronné de boucles brunes qui se jouaient à ses tempes, offrait un profil plein de pensée : non pas étroit et médiocre comme celui de la Vénus des Médicis, mais paré d'une noble pudeur juvénile et de la plus séduisante modestie. Au-dessous se dessinait le nez fin, un peu long, hardiment dressé et très légèrement arqué, jetant sur tout le visage un reflet d'énergie, exprimant l'infrangible courage et la soif d'action qui distinguaient cette âme généreuse. Souvent, elle portait le front légèrement incliné

vers l'épaule gauche dans une attitude de doux abandon qui disait le goût de la méditation silencieuse, mais aussi l'attention sympathique, l'effort d'intelligence affectueuse qu'elle accordait à tout et à tous.

On voit que la plume de Mundt ne se refuse aucune hyperbole, aucune fleur de rhétorique pour exprimer les perfections physiques de son idole. Il n'est pas moins dithyrambique lorsqu'il aborde le chapitre de ses vertus morales, lorsqu'il célèbre la sincérité, la bonne volonté, la vaillance de son caractère. Rien ne mettait mieux ces qualités en évidence, dit-il, que la sincérité de sa critique et que ses indignations expressives. Pourtant, quand elle venait de gronder un ami, elle tendait parfois brusquement sa petite main, dans un geste spontané d'excuse et de réconciliation, afin de serrer celle du coupable. Souvent aussi cette main, blanche comme la neige, se posait à sa tempe pensive ou venait s'appuyer sur son cœur qu'elle sentait palpiter soudain. En général, elle parlait à voix basse, avec des modulations d'une délicatesse infinie : son chant tout au contraire avait une rare vigueur et exprimait par d'éclatantes vibrations la mélodie qui résonnait sans cesse en son âme.

Si elle se montrait sévère en matière d'amitié,

c'est qu'elle pensait très haut de ce sentiment et qu'elle détestait les relations banales ou intéressées. Elle faisait même à ses familiers l'honneur d'une certaine jalousie dont la source était dans son affection sincère. En revanche, avec ses nerfs impressionnables, il lui arrivait de se sentir physiquement incommodée lorsque des visiteurs trop ennuyeux l'accablaient des platitudes de leurs conversations coutumières : mais, en ce cas, elle avait à cœur de guérir sans délai par quelque attention aimable les souffrances d'amour-propre qu'avait pu causer son défaut d'endurance. L'empressement à réparer ses torts était même un des traits distinctifs de son caractère : avec personne elle ne s'entendait mieux, disait-elle, qu'avec un ami dont elle avait quelque pardon à obtenir.

Ses perceptions délicates et son tact exquis lui avaient procuré de bonne heure une parfaite connaissance des hommes ; elle possédait, en outre, une puissance d'intuition toute féminine pour pénétrer les plus intimes secrets des cœurs, en sorte qu'on ne trompait jamais sa perspicacité redoutable. Et pourtant, comme ces conquérants audacieux que paralysaient jadis quelque superstition inattendue, Charlotte perdait parfois toute sa confiance en elle-même pour reprendre ses timidités de jeune fille. On la sur-

prenait à pâlir soudain lorsque aux soirs d'hiver, assise avec ses amis près du feu, elle croyait entendre dans la pièce voisine un pas fantomatique que rien n'expliquait à pareille heure, et il lui arrivait aussi de jeter des cris, au cours d'une promenade champêtre, parce qu'un insecte au vol lourd avait effleuré son cou d'un essor maladroit.

Bien plus, il semblait, certains jours, que son esprit voulût se séparer prématurément de son corps. En ce cas, ses yeux, sa voix, sa démarche, l'accent plus élevé de toute sa vie nerveuse trahissaient les fuites éperdues de son âme. Elle nommait en riant ces minutes singulières son « ivresse de vin de Champagne » : alors les yeux extasiés, le visage ravi, le cœur ému, elle improvisait et ripostait, plus vive et plus intéressante que jamais, jouant sans effort avec les notions les plus nouvelles à son esprit, surprenant l'auditoire par ses inspirations originales et spontanées : puis, cette exaltation calmée, elle tombait dans la fatigue et la dépression. — En interprétant ces précieuses observations de Mundt, on ne peut s'empêcher de remarquer que Charlotte ressemblait à Henri par le tempérament impressionnable et mobile (elle le lui a dit d'ailleurs à plusieurs reprises), mais non par le caractère, qu'elle avait autrement ferme et droit;



avec plus de force d'âme, — vertu qui est, d'ailleurs, facile aux femmes, moins directement touchées que les hommes par les responsabilités de l'existence sociale, — elle connaissait les mêmes oscillations de la vie affective.

Son biographe rappelle à ce propos que les peuples primitifs attribuent volontiers la faculté divinatoire aux femmes, dont l'activité subconsciente possède une intensité particulière; mais, en dépit de sa partialité pour son amie, il présente quelques réserves sages sur les heures d'inspiration qu'il vient de décrire. Liés comme nous le sommes par notre devoir social, dit-il, nous devons reconnaître une disposition maldive plutôt qu'une faculté supérieure ou même divine dans ces visions magnétiques de l'âme à laquelle l'au-delà paraît se révéler pour l'avertir; quiconque possède des nerfs bien trempés ne comprendra pas sans quelque difficulté des aspirations qui semblent se hâter vers l'infini. — Pourtant, continue-t-il, — et en cet endroit les tendances de l'âge romantique reprennent le dessus dans sa pensée — pourtant il ne faut pas refuser toute autorité à ces avertissements venus d'un autre monde qui projette son ombre sur le nôtre et dont le voisinage fait parfois hérissier le poil de notre chair, suivant la parole biblique. Pourquoi donc, en quelques natures



déliçates et construites de plus subtils matériaux que le vulgaire, la vie nerveuse ne jetterait-elle pas comme un pont vers ce monde étrange et lointain que nous pressentons, vers cet Inconnu dont la porte est la mort, mais dont la maladie nous rapproche et qui demeure inaccessible à l'organisme sain, franchement humain, fait pour la terre et taillé pour l'action. La « sympathie cosmique », dans laquelle la nature féminine plonge par ses plus essentielles racines, réserve d'ordinaire aux femmes le privilège du somnambulisme, cette sombre et effrayante conjonction de deux mondes dans le sein d'un individu unique. — Interprétations aujourd'hui dépassées par la science et que nous mentionnons seulement pour expliquer un des éléments du prestige de la jeune femme. C'est ici la thèse romantique sur les rapports entre conscient et subconscient dans l'homme : Novalis et Schelling venaient de la défendre avec éclat.

La musique est très propre à traduire ces indicibles influences affectives, et le biographe de Charlotte estime en effet que son chant passionné faisait comprendre mieux encore que ses paroles les aspirations transcendantes de son âme. Elle demandait parfois aux philosophes le remède aux inquiétudes qui la tourmentaient :

mais leurs réponses ne parvenaient pas à la satisfaire ; elle se tournait alors vers la poésie qui lui apportait des satisfactions plus intimes, plus complètes et la retenait d'autant mieux que son dévouement aux ambitions de son mari lui faisait un devoir d'étudier à son intention les grands modèles.

## 2. — *Ses conclusions personnelles sur la vie.*

Sans nous attarder davantage à considérer la personnalité morale de Charlotte d'une façon indirecte, à travers le portrait tracé par une main amie, cherchons à la connaître sans intermédiaire, dans ses lettres et dans les pensées qui sont sorties de sa plume ou tombées de ses lèvres au cours des dernières années de sa vie. On en trouve un grand nombre dans le *Monument* élevé par Mundt à la mémoire de la jeune femme et, sans doute, on rencontre parmi ces brèves notations plus d'un trait banal ou futile qui accuse l'insuffisante sévérité de l'éditeur ; mais, en revanche, bien des mots heureux, bien des remarques piquantes retiennent l'attention du lecteur.

Lisons par exemple ce jugement sur Gœthe (1), qui formule si nettement le reproche de

(1) D. 252.

la troisième génération romantique au représentant illustre, mais de bonne heure assagi, de la seconde. Bettina d'Arnim allait peu après le reprendre et lui donner grand retentissement dans sa *Correspondance de Gœthe avec une enfant* : « Depuis l'heure où Schiller entre dans la vie de Gœthe, écrit Charlotte Stieglitz, tout y gagne de la chaleur tendre. Pour la première fois Gœthe aime un être humain et l'honore en l'aimant, ce qu'il n'a jamais fait ni avant, ni après (1). Qu'il a donc raison d'appeler cette période de sa vie son *Renouveau!* Toutefois, par la mort de son ami, il aurait pu et dû gagner davantage, s'il n'avait, cette fois encore, employé despotiquement ses recettes ordinaires pour écarter de lui le chagrin. Cette peine-là, il aurait mieux fait de l'accueillir en son cœur, de l'y garder ineffaçable, car une nouvelle jeunesse en eût refleurir pour sa pensée ».

Voilà qui n'est plus d'une pensionnaire, n'est-il pas vrai? Goûtons encore cette forte et prénietschécenne pensée sur le christianisme : « Stupide vulgaire qui voit dans la religion chrétienne la tendance à renoncer au monde! C'est la domination du monde qu'elle enferme : de là sa douceur, sa force et son pouvoir conci-

(1) Les relations de Gœthe avec Mme de Stein étaient alors mal connues.

liateur. La grandeur de la doctrine du Christ, c'est qu'elle enseigne mieux que toute autre à dompter la vie. Oui, tous les autres, et Socrate lui-même portent nos regards vers un au-delà ; le christianisme place *ici-bas* la lutte et la victoire ; c'est pourquoi je vois en lui la plus haute philosophie de la vie. — Le Christ est allé au désert afin d'y achever de se vaincre, puis il en sortit armé d'une force gigantesque pour marcher à l'assaut de la terre. De là son pontificat suprême, sa force pure que nul emprunt n'épuisera jamais et qui doit suffire à l'humanité tant que durera ce globe. La douceur dans *la puissance de dompter le monde*, voilà le christianisme ! »

Certes, un esprit original autant que ferme et, s'il se fût épanoui à loisir, plus remarquable en toutes choses que celui de son mari. — A ce dernier, l'on doit rendre cette justice qu'il comprit la supériorité de sa compagne. Le soin qu'il prenait de noter sur ses carnets les plus fortuites saillies de Charlotte nous prouve l'estime qu'il faisait de son esprit. Par une instinctive et subtile délicatesse d'âme, afin de paralyser à ses côtés l'éveil d'une possible et tacite jalousie d'auteur, Charlotte n'essaya jamais de

traduire sa propre pensée par des vers, mais elle en écrivit sous le nom de son époux, témoignant ainsi qu'elle aurait pu prétendre pour sa part au laurier du poète. Stieglitz raconte en effet dans ses mémoires qu'après avoir longuement préparé par la méditation un des morceaux qui figurent dans les *Tableaux de l'Orient*, la tragédie de *Sélim II*, il écrivit en une seule nuit le troisième acte de ce drame, emporté soudain par un élan d'inspiration féconde. Toutefois la scène capitale, une conversation entre le médecin du sérail et la sultane Validé, l'arrêta cette fois et fut laissée provisoirement en blanc : « Celle-ci, poursuit-il (1) ne mûrit qu'au printemps suivant, et voici dans quelles circonstances. M'étant mis plusieurs jours de suite au travail de grand matin, j'écrivis quelques projets pour cette scène, mais aucun ne me satisfit et je les rejetai l'un après l'autre. Je finis par désespérer de réussir jamais ce morceau tant que la sonnerie de neuf heures m'appellerait inexorablement à mon travail de bibliothèque, qui me devenait si particulièrement haïssable en de telles circonstances. »

Par bonheur Charlotte avait recueilli avec soin toutes les feuilles jetées de côté par son mari, et

(1) SB. 122.

de plus, elle était fort au courant de ses intentions, car leurs entretiens portaient le plus souvent sur les travaux du poète. — Un jour qu'emporté par un nouvel élan créateur et plus que jamais assuré du succès imminent de ses efforts, Stieglitz avait dû néanmoins s'arrêter court à l'heure de son service, il se précipita dehors avec un juron pour se rendre à la bibliothèque. A peine était-il sorti que sa femme s'assit à sa table, se mit à l'œuvre et acheva la scène commencée ; puis, lorsqu'il revint triste et fatigué au logis, elle lui montra du doigt son pupitre avec un sourire rayonnant de joie. « Là, ajoute-t-il, je trouvai l'enfant qu'elle venait de me donner et que j'ai toujours traité depuis lors comme un véritable Benjamin. Le poème intitulé : *Maïsuma* dans le premier volume des *Tableaux de l'Orient* est aussi de Charlotte seule ; chose singulière, c'est de celui-là que la critique, qui en ignorait naturellement l'origine, a dit que seul, dans cette série de morceaux, il exprimait les sentiments d'une jeune fille allemande plutôt que ceux d'une enfant de l'Orient.

Voilà donc un épanouissement intellectuel aussi complet qu'on pouvait le souhaiter dans une si jeune femme (Charlotte est morte à vingt-huit ans). Mundt, qui en avait été singulière-

ment frappé, rapporte dans son *Denkmal* (1) qu'il poussa son amie à écrire pour le public, dans l'intérêt de son équilibre moral. Il estimait, en effet, non sans clairvoyance, que tel était le vœu secret de ce tempérament intellectuel si vibrant et, peut-être, le remède aux inégalités de sa santé physique. Cédant à ce conseil amical, elle projeta de raconter les mystiques années de son enfance et, certes, ces souvenirs eussent été pour nous un précieux document psychologique. Par malheur la crise suprême de la santé de son mari et de sa propre existence morale éclata peu après, en sorte qu'elle dut annoncer à Mundt l'avortement de son dessein, ses mémoires de jeunesse ayant été véritablement étouffés dans leur germe (2) par les soucis écrasants qu'elle venait de connaître.

### 3. — *Charlotte et le féminisme*

Nous l'avons dit, les écrivains de la *Jeune Allemagne* (dont Mundt était l'un des plus en vue) cherchèrent après la mort de Charlotte — de cette « sainte » et de cette « Madone (3) » — à la

(1) D. 193-194.

(2) D. 279.

(3) C'est le titre du roman de Mundt inspiré par le souvenir de Charlotte.



faire médiatrice entre eux et l'opinion publique, peu complaisante à leurs audaces. Avec Rachel Varnhagen et Bettina d'Arnim, deux mystiques à l'exaltation contagieuse, elle dut former une sorte de trinité féminine sous le patronage de laquelle les représentants de la troisième génération romantique en Allemagne tentèrent de placer l'« émancipation de la femme », la « réhabilitation de la chair » et autres échos du saint-simonisme ou des romans révoltés de George Sand. Ces revendications passaient en effet le Rhin vers cette époque, et les hégéliens de gauche s'employaient à les traduire dans le jargon de leur maître pour les accommoder à la mode du jour. C'était le temps où Gutzow rééditait avec une préface incendiaire les lettres si hardies déjà de Schleiermacher sur le roman de *Lucinde* (1) et préparait en outre son propre roman de *Wally* qui causa grand scandale lors de sa publication : enfin c'était aussi l'heure des premières incartades de Henri Heine.

Jusqu'à quel point cependant Charlotte avait-elle autorisé par ses paroles une glorification posthume qui la faisait porte-étendard de l'émancipation féminine, c'est ce qu'il nous faut examiner rapidement en cet endroit. — Il est cer-

(1) Par F. Schlegel.

tain qu'elle a montré parfois quelque impatience devant les séculaires incapacités de son sexe et qu'on peut lire, par exemple, dans le *Denkmal*, cette boutade échappée à sa plume après une querelle avec un malappris (1) : « Un duel eût été la solution la plus prompte, et vraiment j'ai compris alors, en un instant, toute la portée de cette institution, car je l'ai à la fois vécue et savourée intérieurement. Quel dommage qu'on en fasse si souvent abus ! Il y a là une suprême ressource. — Nous autres pauvres femmes, créatures impuissantes et sans armes, nous ne pouvons rien, fût-ce pour défendre nos droits les plus sacrés : il nous faut mourir d'une blessure infligée à notre dignité sans connaître d'autre revanche que les larmes stériles dont se mouille alors notre propre joue ! » — Elle écrira bien encore après être allée prendre le café dans une nombreuse réunion féminine (2) : « Il faudrait vraiment émanciper une bonne fois les femmes allemandes : il faudrait leur montrer ce qu'elles sont. Qu'une douleur apparaisse dans leur existence, elles se révèlent si fortes, si dignes d'estime : et pourtant, dans la vie ordinaire, on les voit le plus souvent si insignifiantes, attachées aux plus plates préoccupations. Je l'ai éprouvé

(1) D. 78.

(2) D. 81.

hier une fois encore, avec un chagrin et une honte sans pareils ! »

Enfin, comme une autre Madame Roland, elle professe à l'occasion des sentiments républicains (1) : elle engage son mari, l'hégélien orthodoxe, à réveiller ses facultés créatrices par une adhésion plus hardie aux idées nouvelles (2) dont elle est pour sa part une adepte : « Les hommes d'aujourd'hui, écrit-elle (3), ont des cœurs sans limites ; c'est là ce qui me paraît exquis dans le temps présent, car je vois dans cette disposition une promesse d'activité féconde. Rallie-toi donc au temps nouveau, et nous marcherons alors du même pas dans la vie. Les orages politiques ne sont que passagères douleurs d'enfantement : les naissances imminentes vont les terminer tout à l'heure... Sur toutes choses, garde-toi de te réfugier dédaigneusement dans un passé dont nul ne te donnera demain une obole. » — On voit que le vent de l'époque a soufflé sur ce front harmonieux et juvénile.

Ces traits, fort clairsemés dans les papiers de Charlotte, autorisaient-ils cependant Mundt à faire de son amie une adepte anticipée du féminisme, un apôtre de l'émancipation universelle,

(1) D. 223.

(2) D. 300.

(3) D. 251-552.

à écrire qu'elle eût désiré d'être un homme (1), ou tout au moins de dépasser la présente mission sociale de la femme afin de saisir d'une main ferme le gouvernail de sa propre destinée? — Stieglitz a protesté par la suite dans ses mémoires contre une interprétation des sentiments de Charlotte qu'il juge tout au moins exagérée : « C'est, dit-il (2), une erreur fort répandue maintenant et trop souvent développée avec complaisance que ces prétendues sympathies de Charlotte pour certaines tendances du temps présent qui, *après avoir atteint en France leur apogée vertigineuse*, ont connu chez nous les succès que l'on sait et grisé tant de cerveaux d'une ivresse passagère ou durable : je veux dire les émancipations en général et en particulier l'émancipation de la femme. » Puis, déplorant, chez les publicistes de la *Jeune Allemagne*, l'habitude d'associer sans cesse le nom de Charlotte à ceux de Rachel Varnhagen et de Bettina d'Arnim, il ajoute (3) : « Qu'y a-t-il de commun cependant entre Charlotte, la simple et modeste Hambourgeoise dont un souffle chaleureux du Sud semblait seulement avoir effleuré l'âme septentrionale, dont la grâce unie au caractère faisait

(1) D. 66.

(2) SB. 179.

(3) SB. 187.

toute la séduction : qu'y a-t-il de commun, dis-je, entre cette figure noble mais réservée et ces femmes éminentes qui se plaisaient dans l'éclat des salons aristocratiques, dans les sphères les plus vastes de l'existence sociale ? »

Le récent et excellent historien de la *Jeune Allemagne*, Proelss, a réveillé cette légende vieille de plus d'un demi-siècle puisqu'il représente Charlotte comme ayant vécu dans le salon de Rachel et connu personnellement Bettina (1).

Dans ses mémoires Stieglitz a pourtant rectifié dès longtemps cette erreur. De Bettina, il écrit en effet (2) : « Charlotte ne l'a pas connue et n'a jamais lu une ligne d'elle, la *Correspondance de Goethe avec une enfant* n'ayant paru qu'après sa mort tragique. » Il est vrai qu'elle recevait et appréciait Achim d'Arnim, l'original époux de Bettina, le conteur romantique à l'imagination débridée (3). Henri, d'autre part, connaissait Bettina et lui faisait visite, puisque nous lisons dans une lettre de Charlotte à l'oncle russe de son mari (4) : « On peut attendre un livre exceptionnellement intéressant de la célèbre Bettina (Mme d'Arnim, sœur de Savigny) : c'est

(1) *Das junge Deutschland*, p. 493.

(2) SB. 187.

(3) Les papiers inédits de Varnhagen renferment plusieurs lettres de Stieglitz à Armin.

(4) D. 172 et 173.

sa correspondance avec Gœthe. Lorsque Henri alla récemment la voir, elle lui lut ces lettres pendant des heures et avoua très naïvement qu'à l'heure de leur rédaction, elle était, avec ses vingt ans, éperdument amoureuse de Gœthe, presque sexagénaire. Henri assure qu'aucune femme n'aura fait imprimer jusqu'ici un livre de cette originalité. L'auteur compense, dit-il, par la supériorité de son sens poétique ce que Rachel offre à l'esprit de plus philosophique : elle ose davantage pour la fusion de l'âme avec la nature, mais ne connaît pas en revanche cette profondeur, née de la souffrance, grâce à laquelle Rachel atteint parfois jusqu'à la perspicacité d'une voyante. D'après l'impression d'Henri, elle rappellerait plutôt Psyché voletant çà et là et présentant sur ses ailes diaprées le jeu inépuisable des couleurs, tandis que Rachel évoque Cassandre, enfoncée dans la pénible exploration de sa propre pensée ! » — A cette communication de seconde main se réduisirent pourtant les rapports intellectuels entre Charlotte Stieglitz et Bettina d'Arnim.

#### 4. — *La correspondance de Rachel Varnhagen.*

Tout au contraire, l'influence de Rachel sur sa pensée fut profonde, quoique tardive : mais



il n'est pas non plus exact d'avancer qu'elle ait vécu dans l'intimité de cette femme éminente, car son mari nous assure qu'elle la connut à peine : « Avant mon mariage, écrit-il (1), j'avais rencontré Rachel dans quelques salons, et j'avais prêté une oreille attentive à sa conversation si spirituelle; il n'était guère possible en effet de se soustraire à son charme. Mais, ayant délaissé par la suite les salons où je la voyais afin de nous créer un cercle propre, doué de personnalité et d'indépendance, je demeurai longtemps sans me retrouver en sa présence. Une fois seulement, au cours de nos promenades, nous rencontrâmes Mme de Varnhagen, qui me fit les plus aimables reproches sur l'*avarice* avec laquelle j'enfermai mon précieux trésor, et, là-dessus, nous invita cordialement à la visiter au plus tôt. Nous le promîmes, mais ce projet n'eut pas de suite en dépit de notre bonne volonté, car Rachel mourut peu après. Quelques mois plus tard, lorsque fut publiée par les soins de son mari sa correspondance, si remplie de grâce, nous regrettâmes sincèrement de n'avoir pas cultivé, tandis qu'il en était temps encore, une relation si peu banale — car il nous eût été facile de le faire — et nous cherchâmes à re-

(1) SB. 189.



trouver, dans les posthumes rayons de son esprit, ce que nous avons perdu à nous tenir éloignés de ce vivant foyer intellectuel. »

Rachel Levin, qui épousa sur le tard un homme d'esprit et de talent, Varnhagen d'Ense, avait tenu durant plus de trente années une grande place dans la société berlinoise, et même dans la vie intellectuelle de l'Allemagne. Elle s'éteignit en 1833, à l'approche du printemps, et, avant la fin de cette même année, son mari dédiait aux amis de sa mémoire sous le titre de *Rachel* (1), un livre du souvenir, un certain nombre de ses lettres qui eurent le plus grand retentissement. L'introduction que le pieux éditeur avait placée en tête de l'ouvrage donnait un curieux récit de ses premières relations dans le monde avec la femme originale et supérieure qui, plus âgée que lui de quinze ans, devait pourtant lui accorder sa main après lui avoir imposé un assez long stage amoureux et lui donner encore dix-sept années de bonheur sans nuage.

Rachel est une des plus séduisantes figures de la deuxième génération romantique ; toutefois, des troubles aspirations de son époque, elle

(1) *Rachel, ein Buch des Andenkens*, Berlin, 1833. Ce livre a servi jusqu'à un certain point de modèle à Mundt pour rédiger dix-huit mois plus tard le monument du souvenir qu'il voulait élever à son amie : *Charlotte Stieglitz, ein Denkmal*.

sut se dégager à temps, pour atteindre, sous l'inspiration de Gœthe et de Schiller, au port de l'équilibre intellectuel. Or les romantiques guéris deviennent facilement les saints de notre âge, ceux dont la vie se propose d'elle-même en exemple à qui souffre autour d'eux d'un mal dont ils ont triomphé pour leur part, — et nous allons voir que telle fut la destinée posthume de Mme Vernhagen. — Sa jeunesse avait été traversée par une passion brûlante dont l'objet était un bel Espagnol — passion qui, par plus d'un trait, rappelle celle de Julie de Lespinasse, la première des amoureuses romantiques, pour le charmant marquis de Mora. — Si Mlle de Lespinasse était sans parents légitimes, Rachel Levin était d'extraction israélite et le poids de cette origine lui sembla quelquefois si lourd à porter dans la société de son temps (1), qu'elle aussi parlait à l'occasion de sa « fausse naissance ». — Toutes deux, exaltées par un amour contrarié, connurent donc d'abord les mêmes sentiments de révolte contre l'organisation sociale ennemie et surent les exprimer en traits de flamme. Varnhagen raconte en effet, avec quelque naïveté, qu'il put prendre connaissance avant son mariage des lettres et du journal de

(1) *Buch des Andenkens*, I, 435. Voir aussi I, 43, les singulières expansions de son agonie.

sa future femme, durant cette période agitée de son existence. Il assure que la puissance et l'émotion de ces pages surpassaient tout ce qui a été publié par Rousseau et par Gœthe en fait de confidences amoureuses, et que seules les lettres de Jean-Jacques à Mme d'Houdetot peuvent donner une idée des feux qui brûlaient la jeune Berlinoise. Par malheur, ces reliques d'un passé orageux furent, dit-il, égarées par elle en 1813, dans la confusion de la mêlée européenne et n'ont jamais été retrouvées depuis lors.

Rachel, qui ne vécut que par les nerfs, possédait la plus complète expérience personnelle des dispositions du tempérament romantique, et si, en jugeant les autres d'après cette expérience, elle put se tromper quelquefois à ses dépens, elle connut aussi, dans ses diagnostics et dans les consultations morales qu'on vint lui demander de bonne heure, les plus extraordinaires réussites; elle devint le plus réputé des médecins de l'âme : elle passa même pour une sorte de sybille douée du don prophétique. C'est ainsi qu'on la vit annoncer parfois (mais non pas aux parents sans nul doute) le trépas prématuré de certains enfants qui présentaient toutes les apparences de la vigueur. Son secret consistait dans une science parfaite de la santé romantique, de ses faiblesses et de ses ressources.

Sa cure morale la plus éclatante fut celle d'Alexandre de La Marwitz, un jeune homme hautement doué qui se sentait, lorsqu'elle le connut, fort déprimé par le mal du siècle. Il disait en termes pathétiques les souffrances de son âme flétrie avant le temps, les spectres qui le hantaient nuit et jour, et l'abattement tragique qui s'emparait trop souvent de son esprit (1). Rachel, qui avait conçu pour lui une chaleureuse et maternelle affection, lui adressait des lettres assez subtiles, mystérieuses et capricieuses, comme le sont presque toutes les productions de sa plume, mais qui agissaient pourtant sur le malade à la façon d'un véritable dictame, puisqu'il la remercia de ces rébus du sentiment en paroles lyriques : « Je relis vos lettres trois ou quatre fois de suite, écrit-il (2) : quelques passages plus souvent encore ; puis je les mets de côté avec la satisfaction d'un avaro qui verrait son trésor augmenté de milliers d'écus. Après quoi, je me recueille, et je marche des heures par ma chambre en laissant le contenu de ces

(1) *Buch des Andenkens*, I, 508 et suiv. Il est frappant qu'Erwin Rohde, l'ami de Nietzsche et lui-même un fort intéressant exemplaire de la quatrième génération romantique, se soit pris de sympathie à l'égard de La Marwitz quand il lut les lettres de Rachel (Voir *CURSUS*, E. Rohde, Leipzig, 1902, p. 66).

(2) *Buch des Andenkens*, I, 551.

pages chanter dans ma mémoire! » — Rachel lui livre d'ailleurs le secret de sa clairvoyance lorsqu'elle lui écrit : « Je découvre sans peine la disposition et le rythme de votre âme. *La mienne me l'enseigne.* »

Gutzkow (sans doute inspiré par une pensée de Charlotte Stieglitz, comme nous allons le voir) fait dire assez spirituellement à sa Wally (1) qu'il ne faut pas lire trop longtemps les lettres de Rachel sans reprendre haleine parce que cette lecture fatigue le cerveau. Non pas que leur auteur traite des sujets ardu, mais elle se plaît à compliquer pour ses correspondants l'intelligence exacte de sa pensée par excès de subtilité sentimentale. Elle prend en effet toutes choses par leur envers et creuse comme une taupe dans le domaine des idées, n'indiquant çà et là le résultat de son exploration souterraine que par de petites taupinières saillantes au dehors et visibles au spectateur : ces points de repère n'enseignent rien de bien positif et semblent destinés seulement à suggérer qu'il y avait par dessous une pensée dont on ne peut saisir la signification d'ensemble. En sorte qu'on profite assez peu en définitive de ses écrits dont on pensait, à première vue, extraire facilement des trésors.

(1) GUTZKOW, *Œuvres* (éd. de 1852), XIII, 123.

5. — *L'influence de Rachel sur Charlotte.*

Tel fut à peu près le sentiment de Charlotte lorsqu'elle parcourut pour la première fois le *Livre du souvenir*. Cependant, placée par le destin aux côtés d'une sorte de La Marwitz, plutôt moins doué que l'ami de Rachel du côté du caractère, elle devait bientôt prêter une oreille attentive aux enseignements de cette âme malgré tout supérieure et dont l'influence morale rayonnait encore, au lendemain de son décès, sur la société de son temps. Une lettre de Charlotte à Stieglitz — qui est datée du 19 décembre 1833 — la montre provisoirement rebelle à une influence qu'elle va bientôt subir sans réserves : « A présent, écrit-elle (1), je sais ce qui me trouble si souvent chez Rachel. Les grandes vérités doivent avoir leur existence propre, se présenter librement et sans voile; mais si je dois, pour atteindre ces vérités fécondes, tâtonner d'abord dans les ténèbres qui enveloppent la personnalité de l'auteur, me faire jour à travers des notations obscures et confuses, cela me trouble, en vérité. Là où Rachel se

(1) D. 85 et SB. 190.



montre à visage découvert, elle m'intéresse sans réserve; mais dès qu'elle se prend à fouiller une idée à sa mode souterraine et chaotique, elle y porte la confusion et m'égare à sa suite. On dirait que ses jugements ne puissent se détacher entièrement d'elle-même. C'est d'ailleurs ce qui les rend si intéressants : toutefois, il demeure en elle quelques traits qui ne sont pas entièrement intelligibles, et, tandis qu'une page fait ma conquête, une autre page en revanche se prend à me choquer de nouveau. » Il est probable que Gutzkow a pris dans ces lignes ingénieuses et subtiles l'idée de la boutade que nous venons de citer.

Pourtant, dès le 7 janvier de l'année 1834 dont le terme lui devait être si fatal, Charlotte donnait à Mundt une tout autre appréciation : « J'ai fait, lui écrivait-elle (1), de grands progrès dans mon union étroite avec Rachel et, s'il est d'ordinaire, en amitié, des flux et reflux qu'on ne saurait nier, la mienne à son égard est pour le moment dans tout son plein. — J'assistais, ces jours derniers, à un thé chez des amis : une dame, assise près de moi sur un sofa, ressemblait à Rachel et je fus saisie de cette idée : Si ce pouvait être elle-même en

(1) D. 265 et SB. 192.



réalité et que je l'eusse connue comme je la connais à présent! Vraiment, je lui aurais sauté au cou, ou du moins, je ne l'aurais plus quittée des yeux, et, ce faisant, taché sans doute de thé ma belle robe de soie russe : alors elle se serait moquée de moi par-dessus le marché. — Mais, dans l'au-delà, les âmes ne font certes que sourire et peut-être a-t-elle souri en effet si elle a pu voir jusqu'à quel point m'a préoccupé son souvenir. Beaucoup de fillettes n'aiment pas les poupées neuves et plus d'une mère n'a pas encore d'affection pour son enfant le jour de sa naissance : je crois que je sentirais ainsi. Ce que je suis *obligée* d'aimer, je ne puis l'aimer. Qu'importe! N'y a-t-il pas assez de gens pour aimer la nouveauté uniquement parce qu'elle est neuve? Quant à moi, mon attachement pour un livre qu'on m'a beaucoup vanté par avance mûrit fort lentement et presque à mon corps défendant. Cet attachement veut, dans une sorte de lutte contre l'opinion toute faite, examiner, explorer, conquérir par lui-même et nommer enfin à bon droit un tel ouvrage sa propriété personnelle — j'ajouterais même volontiers : en oubliant alors qu'il appartient à tous! — Si, en dépit de leur portée évidente, ces lettres n'agirent pas sans délai sur mon esprit de façon bienfaisante, c'est qu'elles posent trop souvent de graves

questions sans y répondre, qu'elles défoncent le terrain sans le remettre en ordre après recherche faite : en sorte que je fus émue d'une façon confuse, sans être aussitôt apaisée. Parce qu'en effet je souffre souvent moi-même d'un trop-plein d'interrogations inquiètes, les réponses précises sont ce qui me fait le plus de bien. Vous comprenez ce que je veux dire. Soit donc que, résignée maintenant à ce défaut, je lise avec plus de calme, soit que mon humeur ait actuellement plus de ressemblance avec la sienne, soit enfin qu'elle-même s'apaise en ses dernières années, je me sens réconciliée avec elle de la façon la plus éclatante et je suis attachée à cette femme pour la vie! — Nous serions donc d'accord là-dessus désormais : nous le serions difficilement, je crois, sur une autre chose. »

Une jolie page de critique impressionniste, n'est-il pas vrai? La pénétration s'y allie fort agréablement à la sincérité et au parfait naturel. Les papiers inédits de Varnhagen renferment d'ailleurs une lettre inédite de Stieglitz, datée du 27 août 1834 (1), lettre qui achèvera de nous renseigner sur les sentiments de sa femme à l'égard de la séduisante Rachel. C'est

(1) Bibliothèque royale de Berlin.

un remerciement après avoir reçu le troisième volume des lettres de Mme Varnhagen. « Votre précieux envoi, dit le mari de Charlotte, est une des plus grandes joies, une des distractions les plus agréables qui puissent me reconforter dans ma convalescence, après une grave atteinte de la maladie. Mais je ne dois pas vous exprimer ma seule gratitude, car celle de ma femme s'y associe avec une pareille sincérité. — Depuis qu'elle a étudié de près cette personnalité unique, elle s'est prise, ainsi que moi, à considérer l'inestimable Rachel comme une amie intime et qui le restera pour notre vie entière. Nous gardons tous deux le souvenir très vif de l'incroyable impression que produisit l'an dernier à Pétersbourg cette véritable missionnaire de l'Esprit, aussitôt que ses lettres y furent parvenues : depuis lors, l'estime et l'affection n'ont fait que croître à son égard. Nous jugeons par là des jouissances qui nous sont réservées lorsque nous commencerons d'exploiter ce nouveau trésor. »

Faut-il toutefois attribuer au *Livre du souvenir* quelque part de responsabilité dans la décision tragique à laquelle s'arrêta Charlotte Stieglitz dans les derniers jours de l'année 1834? On ne s'est pas fait faute de l'insinuer au lendemain du drame. En effet, les lecteurs de Rachel

avaient bien vite remarqué l'indulgence qu'elle affiche à plusieurs reprises pour le suicide (1) — résolution extrême dont, sans nul doute, la pensée la hanta plus d'une fois elle-même, au cours de son existence passionnée. — Il est très frappant que, dans la première de toutes les lettres publiées par Varnhagen, on voie la jeune Rachel Levin, âgée de seize ans, écrire à son frère pour le supplier de ne pas ajouter aux soucis de sa famille par sa conduite légère; ayant alors dépeint les tristesses de sa propre vie, elle conclut d'un ton ferme : « Si notre mère venait à mourir aujourd'hui, le plus raisonnable pour nous aussi serait assurément de la suivre dans la mort, et, quant à moi tout au moins, c'est le remède que je choisirais » (2).

Pourtant, la profession de foi la plus caractéristique de Rachel Varnhagen à cet égard se rencontre dans une lettre adressée par elle à La Marwitz le lendemain du jour où se tua le poète Henri de Kleist, un des familiers de son salon (3) : « Quand la vie est éteinte, écrit-elle, il n'y a pas à épiloguer davantage. De la part de Kleist,

(1) Charlotte écrit au baron Stieglitz le 20 décembre 1833 : « Des âmes étroites prennent occasion de la lettre où elle justifie le suicide (lettre que nous citons plus loin) pour se déchaîner en une dévote colère. » (D. 165).

(2) *Buch des Andenhens*, I, 52.

(3) *Ibid.*, I, 576-577.

cette action ne m'a pas étonnée; il s'était examiné sévèrement, il était sincère et souffrait grandement. Nous n'avons jamais parlé ensemble de mort ou de suicide, mais vous savez ce que je pense sur ce dernier point, — exactement comme vous. — Je n'aime pas que les hommes, ces infortunés, souffrent jusqu'à la lie. Par toutes les voies, on peut se rapprocher de ce qui est vraiment Grand et Infini, dès qu'on a su le concevoir. Nous ne comprenons entièrement personne au surplus, et il faut espérer dans la bonté de Dieu. Eh quoi! cette bonté, qu'on nous dit sans bornes, atteindrait son terme après un coup de pistolet? Des accidents de toute nature auraient le droit de m'anéantir : cela serait permis à une misérable fièvre, à une bûche, à une tuile, à une maladresse et non pas à moi-même! Je devrais supporter de languir sur un lit de malade ou d'infirmes, et, si tout allait au mieux, de devenir, vers quatre-vingts ans, un heureux *imbécile* (sic) après m'être détérioré lentement dès ma trentième année de la plus écœurante manière?

Je me réjouis que mon noble ami — car je l'appelle mon ami amèrement et avec larmes — n'ait pas supporté un sort indigne de lui. Nul de ceux qui le blâment ne lui eût offert seulement dix écus, ne lui aurait voué ses soins,

n'aurait eu quelque ménagement pour lui, s'il avait continué de passer, brisé, devant leurs yeux. Ils n'auraient pas, pour cela, cessé de calculer sans trêve en vue de décider s'il avait bien droit encore ou s'il ne devait plus aspirer désormais à la tasse de café qu'ils offrent! — Je ne sais rien de sa mort, sinon qu'il a tué une femme et s'est tué lui-même ensuite. Cela est et cela reste un acte de courage. Et qui donc n'abandonnerait cette fatigante et incorrigible vie s'il ne craignait davantage encore les sombres possibilités de l'au-delà? Pour ce qui est de nous détacher du désir, le cours de ce monde suffit bien à le faire! Ceci dit pour ceux qui n'ont plus de joies à espérer ici-bas. Que chacun cherche en sa pensée s'ils sont rares ou plutôt fréquents! »

Arguments plus spécieux que solides et dans lesquels le point de vue social est entièrement laissé de côté, à la mode romantique! Mais qui pourrait dire si ces accents bien féminins dans leur capricieuse allure et dans leur logique sentimentale résonnèrent ou non aux oreilles de Charlotte durant les jours sombres de décembre 1834 et durant la fatale nuit? Nous pensons, quant à nous, qu'elle n'avait pas besoin de cet amer viatique pour entreprendre son voyage. Son esprit, si remarquablement épanoui

au souffle ardent de la souffrance, devait suffire à la poursuite de sophismes spécieux lorsqu'elle se prit à délibérer sur un acte dont la suggestion lui venait, à coup sûr, des assises obscures de son tempérament originel.



## CHAPITRE III

### UN COEUR DE FEMME

---

#### I. — LA FAILLITE DE L'AMOUR

Ce titre ne doit nullement faire entendre que Stieglitz ait jamais perdu l'amour fidèle et secourable de Charlotte, — bien qu'il ait mis cet amour à une rude épreuve, car il fut de tout temps très fatigant pour son entourage, et il devenait vraiment intolérable, ainsi qu'il l'avait lui-même prévu, durant ses périodes de découragement maladif. — Nous prétendons indiquer par le mot de « faillite » que non seulement il n'a pas su tirer de l'amour la force qu'il rêvait jadis d'y puiser pour tendre d'un vol plus léger vers l'empyrée du mysticisme esthétique, mais encore qu'il a bientôt cessé d'y trouver un réconfort contre ses périodiques inquiétudes (1). En

(1) SB. 169 et suiv.

se plaçant à ce point de vue il est permis d'affirmer sans scrupules que l'amour fit une entière faillite à l'égard de ce poète sans génie et de cet ambitieux sans caractère.

Dieu sait pourtant qu'il l'avait rêvé et annoncé éternel, cet amour dont, après six ans de mariage, l'influence bienfaisante devait être si totalement épuisée pour lui. L'éternité de l'amour est une des préoccupations ordinaires de sa correspondance avec sa fiancée, un thème favori sur lequel sa plume alerte brode chaque jour des développements de casuistique sentimentale : « Parmi tous les scepticismes et tous les doutes, écrit-il, nul ne me paraît plus coupable que celui dont l'objet est l'éternité de l'amour ! Je me sens frissonner jusqu'aux moelles et j'entends comme un cri soudain au fond de mon cœur lorsque je fais hautement ma profession de foi sur ce point, tout brûlant d'un feu intérieur, et que je reçois alors cette réponse : « Nous reparlerons de ceci dans dix ans ! — Oh ! c'est là un blasphème, un sacrilège à mes yeux ; mais n'avons-nous pas le droit de murmurer en ce cas : Seigneur, pardonnez-les, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Ces lignes sont datées du 27 juillet 1827. En

(1) Br. II, 192. Voir aussi Br. II, 306 et 343.

1837, l'amoureux qui les signe sera veuf depuis deux ans et demi, et, comme nous le verrons, distrait, dissipé même par le cours de la vie et fidèle en paroles tout au plus à son ancien amour !

1. — *Une épouse maternelle.*

Si l'amour de Stieglitz perdit bientôt toute vertu de réconfort à son égard, il faut néanmoins reconnaître que ce sentiment avait d'abord été chez lui chaleureux et sincère, jusque dans le mariage. Charlotte nous en fournirait au besoin des témoignages non équivoques par ses lettres et par sa conversation (dont nous dirons qu'Henri prit bientôt l'habitude de noter chaque jour sur ses carnets les traits les plus heureux). Ainsi la correspondance des époux lors de leur première séparation est encore des plus tendres. Charlotte est allée seule rendre visite à ses parents de Leipzig et elle écrit à son mari (1) : « Après les avoir tous revus, après m'être réjouie avec eux, alors me vint soudain la conscience de notre séparation. Aussitôt, j'aurais voulu pouvoir me hâter à ta rencontre, te remercier de m'avoir accordé pour

(1) D. 125.

une fois ces bonnes heures et en même temps te prier de ne plus me laisser partir avant bien, bien longtemps désormais ! »

En effet, les époux ne se quittent à nouveau que deux ans plus tard, en 1832. Charlotte, dont la santé est dès lors atteinte, va seule prendre les bains de mer, et le ton de ses lettres est peut-être encore plus affectueux qu'en 1830 : « Voici donc, écrit-elle (1), que j'ai à te remercier une fois de plus pour les joies renouvelées de la correspondance — joies dont tu m'as toujours si largement comblée en tous lieux, mon Henri ! — Notre séparation d'aujourd'hui, qui, grâce à Dieu, ne se comptera que par jours, tire un charme vraiment exquis de ces conversations écrites, jadis prolongées durant des années, à présent devenues si rares entre nous ! » Puis c'est une peinture aimable de sa vie, de ses lectures, de son souvenir fidèle, une causerie tendre dont l'accent trahit le plus entier abandon du cœur.

Une troisième et dernière fois Charlotte eut l'occasion d'adresser à son mari quelques lettres qui nous renseignent, sans erreur possible, sur la cordialité de leurs relations conjugales. Au printemps de 1833, ils entreprirent un voyage

(1) D. 127.

en Russie pour visiter leurs parents de Pétersbourg, et Stieglitz, laissant Charlotte en arrière aux soins de son oncle, poussa une pointe jusqu'à Moscou, Nijni et Kasan. Le *Denkmal* de Mundt nous a conservé quelques lettres de la jeune femme durant cette nouvelle séparation : « Je lis beaucoup, écrit-elle, dans le carnet de notes que tu m'as laissé et j'y prends grand plaisir. J'en ferai des extraits pour l'oncle Louis, car j'ai en lui une confiance sans borne et ce m'est une joie qu'il apprenne à te mieux connaître. — Mais j'y trouve aussi les preuves d'un espionnage dont je n'avais même pas le soupçon. Ça et là, je vois des passages devant lesquels on lit : Charlotte disait récemment..., puis viennent des paroles de moi dont je ne garde nul souvenir. Au-dessous d'une autre ligne, tu écris : Remarque de Charlotte ! Attends un peu, indiscret, curieux, gobe-mouche ! Tu as donc encore dans le sang tes vieilles habitudes de philologue et de collectionneur de notes, quand je te croyais dès longtemps débarassé de cette défroque poudreuse ! Je me garderai bien désormais de dire bonnement tout ce qui me passe par la tête, maintenant que je sais à mes côtés une telle surveillance. Mon poète

(1) D. 133-134.

serait-il devenu policier? — Mais non, que mon poète me traite toujours comme sienne, en détail ou en totalité, à sa guise et à son gré : qu'il use de sa femme comme il lui plaira! Si seulement il parvient à tirer d'elle avantage et utilité, gaieté et progrès, nul n'en sera plus heureux que l'heureuse épouse de ce poète! »

Ces lignes nous apprennent qu'Henri, de plus en plus frappé vers cette époque par l'épanouissement intellectuel de sa compagne, avait commencé de noter les pensées ingénieuses ou brillantes qu'elle exprimait devant lui, sans y prêter grande attention pour sa part. Mundt a publié un grand nombre de ces notes, précieux documents pour pénétrer dans l'intimité du ménage. Un autre extrait de la même correspondance nous montrera mieux encore Charlotte devenue la tête et l'autorité dans la maison : « Je me réjouis de voir que tu te reposes cette fois *en gaieté*, ce qui t'arrive rarement, coursier trop ardent, trop indompté, trop fougueux. Un peu plus de mors, un peu de caveçon s'il le faut! Vraiment, Henri, crois-en ton fidèle compagnon de lutte, cela ne pourrait te faire de mal. Un frein plus sévère durant ta première éducation t'aurait été fort salutaire, car tu y aurais gagné pour le reste de tes jours en équilibre et en sang-froid, en mesure et en tact. Il faut à pré-

sent que l'expérience supplée aux lacunes d'une adolescence trop tôt écartée du foyer paternel. Sur ce point, la vie et l'amour ont déjà réparé plus d'une brèche, et complété, et redressé çà et là; ce progrès se marquera toujours davantage, mon bon et fidèle camarade. Oh! te savoir heureux, heureux et satisfait dans l'effort et dans la joie de vivre, voilà mon bonheur, ma paix, la nourriture spirituelle qui m'est nécessaire pour prospérer de mon côté! »

La lettre continue sur le ton le plus badin, le plus spirituel et celles qui la suivent ne sont pas moins séduisantes dans leur affection clairvoyante et ferme : on dirait une mère penchée tendrement sur un nourrisson nerveux et parfois quinteux à l'excès. Car Charlotte en était venue à traiter son époux comme il le méritait, c'est-à-dire en enfant : enfant gâté et trop souvent incommode à sa gouvernante, mais aimé malgré tout pour sa faiblesse, pour la naïve et désarmante expansion de son égoïsme foncier! « A l'égard de la vie, lui dit-elle un jour (1), tu te conduis trop souvent en enfant rétif et mal élevé. » Et Stieglitz reproduit lui-même dans ses mémoires (2) un mot caractéristique de leur servante berlinoise : comme il lui arrivait, dit-il,

(1) D. 100.

(2) SB. 146.



d'appeler à plusieurs reprises, avec une insistance plaintive, sa femme qui se trouvait à ce moment retenue par quelque occupation dans la pièce voisine, la malicieuse fille du peuple alla prévenir en ces termes la maîtresse du logis : « Frau Doctorin, vos six enfants vous réclament ! »

A ce grand enfant adoptif, Charlotte finit même par sacrifier jusqu'à l'instinct de la maternité tel que l'a fait le vœu de la Nature, car elle écrit dès 1832 au baron Stieglitz en lui demandant le concours de sa bourse pour libérer Henri de ses derniers devoirs professionnels (ses fonctions de bibliothécaire) (1) : « Je vais jusqu'à être reconnaissante au ciel de ce qu'il ne nous donne pas d'enfants, parce que, dans cette privation d'un bonheur désiré si ardemment par tant d'autres femmes, je vois pour Henri la possibilité d'acquérir par vous, dès à présent, une entière indépendance intellectuelle. » C'est-à-dire que, dispensé de pourvoir à l'éducation et à l'avenir d'un ou plusieurs enfants, Stieglitz peut, avec moins de scrupules, se mettre entièrement à la charge de ceux des siens qu'a favorisés la fortune.

Au surplus, ses mémoires renferment une profession de foi très nette à ce propos ; après

(1) D. 152.

avoir rappelé que son mariage resta stérile, il ajoute (1) : « Certes, nous aimions tous deux les enfants de bon cœur : nous jouions gaiement avec ceux d'autrui et savions nous y attacher comme s'ils eussent été nôtres; pourtant, au cours de notre vie conjugale, nous n'avons jamais éprouvé une seule impression pénible ni prononcé un mot de regret en songeant aux enfants qui ne nous venaient pas. Rien d'étonnant à cela au surplus puisque, dans mes heures d'inspiration favorable, nous avons assez des rejets à soigner et à élever, tout remplis de joie et d'allégresse — (il s'agit naturellement ici des œuvres poétiques de l'époux). — Tandis que, pendant les heures sombres et douloureuses dont nous avons dû supporter le poids, nous trouvions une besogne suffisante dans notre effort pour dominer le chagrin le plus sensible qui pût nous atteindre! (à savoir : l'incapacité momentanée d'aligner des vers!) »

Nous venons de montrer Charlotte renonçant en effet de bon cœur aux joies de la maternité si la tranquillité morale de son mari devait être par là mieux assurée. Il semble qu'elle lui sacrifia davantage encore : la correspondance de son fiancé nous a précédemment appris que

(1) SB. 178.

L'amour des sens ne tint jamais grande place dans la vie de ces enthousiastes qui se sont si ardemment aimés par le cerveau. Dans les notes rédigées par lui après son veuvage (1), Stieglitz avoue que le mysticisme esthétique — cette fleur dangereuse du tempérament romantique — avait fini par menacer en lui, comme en celle qui subissait trop docilement ses suggestions exaltées, les sources mêmes de la vie : « Je me rappelle sans cesse, écrit-il, et de la façon la plus vivante, combien notre dépendance des organes du corps nous devenait parfois à tous deux insupportable et combien volontiers nous en eussions secoué le joug (2)! Cette impatience s'exaspérait parfois jusqu'à son paroxysme : les relations les plus fugitives avec nos semblables nous devenaient alors odieuses parce que nous eussions voulu nous donner tout entiers à la solitude et à la liberté intellectuelle. Plus d'une fois, je me sentis pour ma part très voisin de la folie en de pareils instants, très disposé même à mettre fin d'un seul coup, par un soudain effort, à cette vie devenue trop

(1) Er. 58.

(2) Quelques critiques, entre autres Kuehne et Cherbuliez, ont été pourtant trop loin en refusant à Stieglitz toute virilité. Il a protesté lui-même contre une pareille insinuation (D. 178), bien qu'il avoue des tendances vers l'ascétisme, comme nous l'indiquons ici. (Voir aussi : Er. 37.)

étroite à mon gré : je rêvais alors de m'évader avec Charlotte vers la liberté que je pressentais dans l'au-delà ! Mais *elle* exerça toujours sur moi assez d'influence pour me rappeler au sang-froid. Un jour elle me dit : L'un de nous devra pourtant devenir enfin la proie de ces terribles puissances ! Mais en ce cas, *l'autre sera sauvé !* Il faut que ce soit toi le libéré, ô ami de mon âme ! » — Nous voici tout près des sentiments de l'Alceste antique dont le nom vint d'ailleurs se placer lui-même sur les lèvres des contemporains après le dénouement du drame moral dont nous exposons les péripéties émouvantes.

## 2. — *Le rôle de Mundt.*

Ayant de la sorte établi la persistance et déterminé la nature exacte de l'amour que Charlotte conserva jusqu'à la fin pour son mari, il nous faut écarter ou tout au moins réduire à de justes proportions une interprétation romanesque de sa mort qui semble avoir laissé quelque impression dans l'esprit des rares et sommaires historiens de ce drame. On a insinué que Charlotte, aimée de Théodore Mundt, un des familiers de son salon, ne serait pas restée sans répondre, en dépit d'elle-même, aux sentiments

généreux d'un homme de cœur. Cette faiblesse, que sa vertu lui ordonnait de combattre, aurait alors contribué à la pousser vers le trépas.

Telle est l'explication que suggérait déjà Gustave Kuehne, un des premiers commentateurs de la biographie de Charlotte par Mundt : il y a beaucoup à lire entre les lignes de ce livre, disait Kuehne (1), et nous allons voir dans un instant qu'il avait de bonnes raisons pour le penser, Mundt lui ayant fait sur ce point quelques demi-confidences. Certains journaux précisèrent dès lors cette vague indication et mirent plus directement en cause la fidélité, au moins intellectuelle, de Charlotte ! L'accusation fut enfin renouvelée lorsque Curtze publia, vers 1860, quelques écrits de Stieglitz et ramena un instant l'attention publique sur le drame de 1834 ; il nous apprend en effet, avec indignation (dans son avant-propos aux *Souvenirs de Charlotte*) (2), que deux critiques, appréciant sa précédente publication (les lettres de Stieglitz fiancé), ont hasardé cette assertion malveillante : un ami, de haute valeur littéraire, ne serait pas resté assez indifférent à Charlotte et aurait pris le pas sur son mari dans ses affections ; lorsqu'elle s'en aperçut, son

(1) *Weibl. und Maennl. Charaktere* (Leipzig, 1838), I, 125.

(2) *Erinner*, V.

sentiment du devoir ne lui permit pas de survivre à cette infidélité involontaire. C'est Mundt, encore vivant à cette époque, qui est ici désigné à mots couverts et ce sont ses relations avec Charlotte qu'il nous faut donc examiner à présent.

Nous avons prononcé déjà maintes fois le nom de Théodore Mundt, cet intime commensal du ménage Stieglitz qui, après avoir été le biographe ému de Charlotte, devint l'un des écrivains en vue de la *Jeune Allemagne*. Formé dans le salon de Rachel, protégé de Varnhagen, il avait débuté dans la carrière des lettres par une étude sociale : *L'unité de l'Allemagne dans son évolution politique et théorique* ainsi que par des romans : *Le Duo*, *Madelon ou les Romantiques à Paris*, *le Basilic*, qui, tous, trahissent l'influence du romantisme français de 1830 (1). Durant les derniers mois de la vie de Charlotte, il conçut et commença de composer son roman le plus lu, *Madone*, qui lui fut inspiré par sa passion platonique pour l'épouse de Stieglitz,

(1) Dans le dernier de ces récits truculents, on voit un mari sans scrupules vendre à un prince les faveurs de sa femme. Le père de ce vilain personnage enlève alors son petit-fils, l'enfant de la mère coupable, devient directeur d'une ménagerie et reparait au dénouement pour lancer ses bêtes fauves contre le grand seigneur libertin qui se trouve à ce moment attablé dans une orgie avec l'objet de sa passion criminelle. (Sur la carrière de Mundt, voir Proelss, p. 504 et suiv.).



bien que son héroïne — une « sainte » suivant le rite de George Sand — débute en se donnant à son soupirant et ne ressemble que de bien loin à l'impeccable et timide Charlotte.

Nous avons dit que la passion de Mundt n'était pas restée inconnue de ses contemporains parce qu'il avait ouvert lui-même la porte aux suppositions malveillantes. En dépit de ses efforts méritoires pour faire preuve de tact et garder la mesure nécessaire, l'accent passionné du biographe de Charlotte se marque dans certains chapitres de son œuvre biographique. En outre, les pages finales du *Denkmal* sont presque uniquement remplies par les lettres que la jeune femme adressait à l'auteur durant les derniers mois de sa vie et cette particularité laisse supposer que Mundt avait à ce moment conquis, dans l'intimité morale de son héroïne, la place jadis occupée par Stieglitz. Il confirme d'ailleurs une pareille impression chez ses lecteurs lorsqu'il décrit en termes émus quelques épisodes significatifs de ses relations avec son amie : celui-ci, par exemple, qui fut fort remarqué (1) : « Le printemps de 1834, écrit-il, a été radieux et tiède. Les fleurs naissantes, le ciel bleu, le soleil d'or, la promenade libre et joyeuse

(1) D. 193-195.



dans l'air plus jeune du renouveau n'avaient jamais exercé une si heureuse influence sur l'humeur de Charlotte. Henri Stieglitz était dès ce moment très malade : mais, après tant d'autres crises semblables et passagères, sa femme considérait ce malaise comme peu dangereux, d'origine purement physique et nulle inquiétude sérieuse n'effleurait encore sa pensée à ce sujet. »

Après avoir dit combien la jeune femme jouissait à ce moment de la vie, de ses relations cordiales avec des amis dignes d'elle, et des excursions dans la banlieue berlinoise que favorisait le beau temps, Mundt poursuit en ces termes : « Souvent nous allions nous promener tous trois de compagnie et nous passions parfois dans les champs des journées entières. Il arrivait alors que Stieglitz s'absorbât tout à fait en lui-même et se prit à marcher à l'écart, quitte à se rapprocher bientôt pour se mêler à la conversation avec une exaltation fébrile. Il était miné, profondément fatigué : parfois, il s'endormait au soleil, quand nous nous arrêtions un instant pour nous reposer. Mais Charlotte souriait alors et laissait tomber sur lui un doux regard en assurant que sa santé se remettrait bientôt... Un jour, à Tegel, nous nous assimes près du beau grand lac sombre, sur le gazon, et Stieglitz

s'endormit bientôt profondément... Nous parlâmes, Charlotte et moi, avec beaucoup d'animation, abordant les sujets les plus élevés : elle me raconta sa vie passée, traça des plans pour l'avenir... Soudain, le soleil éclaira le lac : on pouvait voir, sous le clair miroir de l'onde, les brillants coquillages qui reflétaient, en les estompant vaguement, les rayons radieux. Le ciel semblait un dôme d'hyacinthe étendu sur le monde : les gramens se balançaient pensifs dans la brise et nous sentions derrière nous le calme de la forêt fraîche et silencieuse dont les pins aux sombres silhouettes s'éclairaient à demi. Ce fut le dernier jour heureux de Charlotte. »

Le ton de cette idylle est symptomatique et n'a pu passer inaperçu des lecteurs du *Denkmal*. Il est vraisemblable que Mundt livra ce jour-là un assaut redoutable sinon à la vertu de Charlotte (nous allons voir qu'il s'en défend), tout au moins à sa fidélité intellectuelle au vœu de son mariage. Dans une lettre qu'elle lui adressa le 9 septembre suivant elle fait allusion, sans reproche, à cette belle matinée de printemps : « Pourrai-je jamais, dit-elle (1), redevenir aussi joyeuse que je l'étais alors ? Je ne le sais :

(1) D. 279.

mon astre planait au plus haut de l'éther, mais j'ai bientôt glissé vers les régions plus basses, de je ne sais combien de toises en vérité! » En général, ses lettres à Mundt ont l'accent de la camaraderie affectueuse et sont remplies par ces plaisantes allusions aux incidents de la veille ou de la journée qui donnent tant de charme à la correspondance d'intimité. Nous empruntons à un billet inédit tiré des papiers de Varnhagen (1) et daté du 24 février 1834, cette boutade qui est bien dans la manière aimablement paradoxale et décidée de Charlotte : « Ne renoncez pas surtout à maudire franchement vos ennuis. Malheur à l'homme en qui s'apaise la réaction contre les désagréments de la vie. A mon avis, chacun les empoigne et les rabroue de façon différente et les met en déroute à sa mode. Pour moi, j'ai souvent goûté par plaisir dans notre jardin ces larmes acides que le cep de vigne suinte au printemps, ce même cep qui, vers l'automne, portera cependant les fruits les plus doux! »

Mais le ton de la jeune femme est bien changé vers la fin de l'année 1834, alors que son fatal projet commence à hanter sa pensée. Ses lettres à Mundt trahissent dès ce moment l'anxiété

(1) Bibliothèque royale de Berlin.

de se sentir observée par le regard inquiet et clairvoyant de cet ami passionné, au lieu qu'elle se sait à l'abri du côté de Stieglitz, dont les yeux ont dès longtemps cessé d'être attentifs et perspicaces à ce qui n'est pas lui-même. La plus frappante de ces lettres, pleines de réticences et d'agitations, est celle du 15 décembre 1834. Elle est assez difficile à comprendre parce que Mundt n'a publié aucune de ses propres lettres à Charlotte en ce temps, et pour cause. Nous en traduirons néanmoins un passage qui a joué par la suite un certain rôle dans la vie morale de Stieglitz.

« Encore un mot, écrit Charlotte (1) : même dans mes heures malades, même lorsqu'en moi s'exaspère la vie nerveuse et que la douceur du sentiment me fuit, ne croyez pas que je ne reconnaisse en moi ni au-dessus de moi aucun Dieu. Il y a quelques jours, j'ai écrit dans mon carnet à peu près ce qui suit : « C'est une  
« très grande abondance d'amour suprasensible  
« qui, de temps à autre, voudrait en moi briser  
« des liens trop pesants. Je n'ai jamais su et je ne  
« sais pas encore où trouver l'emploi de mon  
« amour : le monde n'en a cure : *nul homme ne*  
« *sait l'apprécier* dans la mesure surabondante où

(1) D. 284-286.

« je pourrais le donner. De là mon aspiration  
 « croissante à verser le trop-plein de cet amour  
 « en Dieu, dans l'infini sans limites. Je suis  
 « fatiguée parfois de contenir sans cesse mon  
 « élan le plus sacré : il faut à chaque instant  
 « que l'intelligence commande, que la prudence  
 « conseille et l'amour n'a jamais le droit d'être  
 « l'amour ! L'homme doit déposer sa couronne  
 « et se faire mendiant, sonner le glas de son  
 « bien suprême et traîner après lui les écono-  
 « mies issues d'une sage éducation de soi-même,  
 « après qu'il s'est façonné à n'en dépenser qu'à  
 « bon escient quelques deniers ! C'est que  
 « chacun comprend l'argent comptant ! Il tinte  
 « et résonne en toutes mains ! Quiconque donne  
 « autre chose de soi est un sot ! »

Ces lignes sont inspirées par une disposition malsaine de tension nerveuse et de romantisme moral que la situation désespérée de la jeune femme rend fort excusable assurément. Parfois, à travers son humour forcé, on sent percer la crainte d'avoir été trop loin jadis avec son correspondant et d'avoir éveillé dans ce cœur épris un décevant espoir. Une lettre écrite l'avant-veille de la précédente est signée par elle : *Vos deux Stieglitz*, et a certainement passé sous les yeux d'Henri, si l'on en juge par son contenu ; on ne saurait indiquer plus clairement à un sou-

pirant qu'il fait désormais fausse route. Si donc Charlotte s'abandonna pour une heure à un sentiment insidieux et mal défini à ses propres yeux, elle s'était, sur la fin, reprise et sa volonté avait triomphé de son entrainement. A quel prix? On le pressent par l'exaltation des lignes que nous venons de faire lire. En ce sens, mais en ce sens seulement, la passion avouée de Mundt a pu jouer un rôle dans sa décision suprême.

Nous venons de montrer Stieglitz signant avec Charlotte une lettre de cette dernière à son amoureux. C'est qu'il n'ignorait nullement la nature du sentiment de son ami à l'égard de sa femme. Il écrit, en effet, peu de jours après son veuvage et longtemps avant la rédaction du *Denkmal*, ces lignes significatives (1) : « Si je voulais me comparer à Fiesque, Schott (2) serait à certains points de vue mon Calcagno, tandis que Mundt semblerait mon Scipion Burgognino. Mais Charlotte est infiniment plus que Léonore! » Cette comparaison, tirée du drame de Schiller sur *la Conjuration de Fiesque*, est pour nous fort instructive. En effet, dans ce morceau célèbre, Calcagno et Burgognino sont deux Génois de marque, conjurés avec le comte de Fiesque contre la tyrannie des Doria, et qui

(1) Er. 10.

(2) Voir, quelques lignes plus loin, qui était ce personnage.



tous les deux aiment Léonore, l'épouse de Fiesque : mais pour l'un, Burgognino, ce sentiment ne se donna cours que dans le passé, alors que la jeune femme était libre encore : une fois son espoir évanoui par le mariage de Léonore avec un ami, il s'est fiancé à une autre. Calcagno, au contraire, aime encore présentement et d'un amour coupable l'épouse du chef de son parti, bien que celle-ci écarte sa passion avec dédain et colère.

Ainsi, Stieglitz savait sa femme aimée à la fois par deux familiers de sa maison. Schott, dont il n'est jamais question dans le *Denkmal* de Mundt, nous est présenté dans les mémoires de Henri (1) comme un jeune orientaliste, fort versé dans la connaissance des idiomes du Levant. Il donna d'abord des leçons d'arabe à Stieglitz, en vue des *Tableaux de l'Orient*, puis de leçons de français à Charlotte, à la veille de son voyage en Russie. Il paraît que son caractère, naturellement timide et fermé, s'était ouvert et épanoui sous l'influence de ses relations avec les Stieglitz, auxquels il en exprimait souvent sa reconnaissance. Nous ne savons pas autre chose sur ce « Calcagno » du jeune ménage, qui d'ailleurs, comme son prototype ita-

(1) SB. 124-126.



lien, semble n'avoir tenu qu'une place secondaire dans la pensée de Charlotte.

Quant à Mundt, Henri le savait également amoureux de sa femme, mais il n'a jamais admis un instant que celle-ci pût songer à payer cette passion de retour. Attitude classique du mari en pareille occasion, songera-t-on peut-être avec un sourire ! Mais on sourirait trop vite puisque la confiance de Stieglitz fut après tout justifiée, autant que nous pouvons en juger. Il donne toutefois de cette confiance une explication excessive et ridicule dans son naïf égoïsme : il suppose, en effet, que Charlotte appréciait la présence de Mundt à titre de distraction, de remède pour les humeurs noires de son époux et n'encourageait les visites du jeune homme que dans cette pensée seulement : « Vers les derniers temps de sa vie, écrit-il (1), Charlotte était convaincue que Mundt me sauvait de moi-même et me délivrait pour un moment des soucis dont j'étais devenu la proie, en un mot qu'il m'aiderait à franchir l'abîme ouvert à ce moment au-devant de mes pas. Elle l'a dit nettement à sa mère durant notre voyage de Paderborn à Delmold. »

S'il n'a jamais admis que Charlotte l'ait oublié pour un autre, Henri a dû se demander si elle

(1) Er. 52.

l'avait aimé jusqu'au bout lui-même. Il put lire en effet dans le *Denkmal*, peu de mois après son deuil, cette phrase tirée des carnets de sa femme et recopiée par elle à l'intention de Mundt : « *Nul homme ne sait apprécier mon amour dans la mesure surabondante où je pourrais le donner!* » — Mot cruel en effet (bien que mérité), pour celui qui s'était cru jusqu'au bout l'idole de cette victime volontaire. Le 13 avril 1836, l'abandonné y songe un matin au réveil et il écrit (1) : « Je considère enfin plus librement une parole de celle qui me fut enlevée, parole qui m'a depuis longtemps torturé d'une affreuse douleur. Ce sont les mots reproduits dans le *Denkmal* de Mundt : Une trop grande abondance d'amour suprasensible, etc... » — Décidé à se rassurer désormais à tout prix sur ce reproche détourné, il accuse tout simplement les « démons », dont il se croyait persécuté, comme nous allons le dire, d'avoir également provoqué chez Charlotte un accès de découragement passager et il poursuit : « Une telle réflexion ne pouvait provenir en elle que d'une exaltation malade dont l'état critique de sa propre santé fut la cause. Oui, les démons nous avaient tous deux environnés de nuit, nous si

(1) Er. 117.

bien fondus l'un dans l'autre, naïvement, cordialement, tant que notre force demeura dans sa fleur. Combien souvent, dans le passé, elle avait trouvé des termes admirables pour exprimer cette union! » — Et cela est assez près de la vérité, sans être nullement une excuse pour l'auteur de cette interprétation.

Quelques années plus tard, il le reconnaîtra dans ses mémoires en disant (1) : « Qu'elle ait pu prononcer ces mots, les prononcer à mes côtés, c'est là en effet le plus effrayant témoignage contre moi. Je m'étais perdu pour moi-même et, par là, je l'avais perdue. Tel fut le secret de sa douleur! » Rien de plus vrai, et ces mots marquent bien en effet, d'un trait fugitif, mais décisif, cette faillite de son amour, dont nous avons dit que Stieglitz dut supporter les conséquences tragiques par sa faute — si toutefois il est permis de prononcer ici ce dernier mot, et de le considérer comme entièrement responsable dans les circonstances anormales qu'il traversait à ce moment.

### 3. — *Charlotte n'a pas failli.*

L'attitude de Mundt, dans les derniers mois de la vie de Charlotte, a été notablement éclair-

(1) SB. 225.

cie en 1890 par la publication posthume des papiers de son ami Gustave Kuehne (1). Plusieurs lettres de sa main, adressées à ce confident de sa jeunesse, sont venues jeter un jour nouveau sur ses relations avec la jeune femme. Voici d'abord l'annonce de la catastrophe, dans un billet daté du 30 décembre 1834 :

« Hier, cher ami, comme je me séparais de toi, quelqu'un vint m'appeler auprès de Stieglitz. Charlotte Stieglitz n'est plus ! Je l'ai trouvée morte et je suis tombé sans pensée à genoux devant le lit où elle repose ! Je perds tant en la perdant que je ne trouve pas de mots pour le dire. En elle, j'ai possédé plus que tu ne peux l'imaginer ; mes relations avec elle, les plus belles, les plus hautes, les plus dignes de toutes me maintenaient fort et joyeux. A présent toute une région fleurie de mon passé est à jamais dévastée. C'était l'âme la plus admirable qui ait jamais passé ici-bas ! Beaucoup l'ont connue ; peu autant que moi. Je l'ai aimée. Je reçois comme souvenir d'elle un buste qui reproduit ses sublimes et nobles traits. Je suis anéanti ; excuse-moi pour les jours et pour les soirées prochains. Le pauvre Stieglitz est effroyablement malheureux. Je ne l'ai quitté ni jour ni nuit. Plains ton ami ! »

(1) *G. Kuehne, sein Lebensbild und Briefwechsel*. Leipzig, 1890, p. 11 et suiv.

Ce cri d'angoisse est véritablement touchant dans sa sincérité ; il donne l'impression que ce sont en effet des relations hautes et dignes qui ont été ici tranchées par la mort. — Par malheur Mundt détruisit l'impression de cette première confiance, lorsqu'il aborda de nouveau le même sujet vis-à-vis de Kuehne au bout de quelques mois. Il mettait alors la dernière main à la rédaction du *Denkmal* et les luttes qu'il devait soutenir à cette occasion contre lui-même aussi bien que contre Stieglitz (ainsi que nous le verrons) se reflètent dans les obscurités du billet suivant :

« Je me déchire le cœur à chaque instant et devant chaque syllabe en écrivant mon dernier chapitre sur la mort de Charlotte. La difficulté d'accomplir sur ce point ma tâche est infinie, d'autant qu'il me faut nécessairement manquer de sincérité. En effet, je n'ai jamais pu, dans le secret de ma pensée, me rallier à cette conception d'une *mort par sacrifice* (*Opfer-tod*) que le malheureux Stieglitz, abandonné des dieux, a déjà fait accepter de l'opinion. Et cela m'était plus difficile qu'à tout autre ! Je ne puis ni ne dois décrire mes relations avec elle, qui pourtant *n'ont joué qu'un rôle trop important jusque dans sa mort !* »

Insinuation imprudente, indélicate et inexacte

que Mundt regrettera bientôt comme nous l'allons voir, car il va l'atténuer, la retirer de sa propre main. En effet Kuchne s'étant résolu un peu plus tard à publier un article critique sur le *Denkmal* de Mundt et la fin de Charlotte, il eut naturellement recours, afin d'expliquer cette énigme psychologique, aux demi-confidences de son ami. Le résultat fut une étude qui est sévère à Stieglitz, à peine indulgente à sa femme, et fait assez clairement allusion aux causes ignorées de la catastrophe, c'est-à-dire au rôle supposé de Mundt. — Ce dernier, après avoir attendu avec impatience (1) l'appréciation publique de son ami sur un sujet qui le touchait de si près, se sentit froissé dans ses sentiments les plus intimes par une telle interprétation des événements. De la lettre que nous allons reproduire, on peut inférer qu'il lui écrivit une première fois sur un ton de reproche fort acerbe et que Kuehne, comme il était naturel, tenta de se justifier en invoquant les aveux antérieurs de son correspondant. A cet argument, Mundt riposta par les lignes suivantes; elles sont si instructives dans leur désordre passionné, que nous croyons devoir les reproduire presque sans lacune, malgré les subtilités hégéliennes qui en

(1) Voir la p. 24 de l'ouvrage sur Kuehne que nous utilisons ici.



obscurcissent le sens aux yeux d'un lecteur français :

« Nos confidentiels échanges de vues sur Charlotte Stieglitz ne doivent pas se clore par un malentendu, plus encore pour elle que pour nous, car les morts ne sont pas, à mon avis, si bien séparés des vivants qu'ils n'aient encore à défendre ici-bas leur cause dont l'exacte intelligence et la discussion loyale continue de les préoccuper. — C'est pourquoi je t'en donne avant tout ma parole d'honneur, et je te le jure par ses mânes : ce genre de relations avec elle que tu as en vue et que tu penses avoir indiqué par allusion dans ton essai n'a jamais pu être désiré de moi. Je n'y ai pas même songé!...

« Tu estimes, mon ami, que ton essai — dont j'ai d'ailleurs suffisamment approuvé les mérites réels — me déplait parce que j'aurais voulu te voir mettre plus en relief les motifs *secrets* qui expliquent ce trépas. — Comment as-tu pu supposer de moi une telle pensée? Je ne l'ai jamais exprimée. Ma confiance sans bornes à ton égard m'a entraîné à m'expliquer vis-à-vis de toi sur une part de ma vie qui reste fermée et cachée pour tout autre. Mais je vois qu'en dépit de maintes conversations, déjà poussées trop loin peut-être, tu n'as pas pénétré dans le sanctuaire intime de mon âme et que tu feuilletes, sans



savoir les déchiffrer, ces pages où s'inscrivent mes plus secrètes pensées.

« Je ne connais *aucun* motif plus mystérieux à la mort de Charlotte ; je n'ose en connaître aucun. Elle est morte de son mari, de son cœur et du monde. Afin de justifier ton interprétation, tu me fais cette objection dans ta lettre : « Mais « toi-même, tu n'as pas montré clairement au « public dans quelle direction, tout opposée à « celle où s'est engagée l'opinion, il faudrait « chercher en réalité le mobile le plus secret de « son acte ? » — Ainsi, à ton avis, il me fallait comparaître devant le tribunal de l'opinion pour y présenter mes preuves ! De quoi ? de ce que *Moi*, je l'ai aimée ? Il me suffit de renvoyer à mon livre sur ce point, en repoussant cependant, avec toute l'indignation de mon âme, une interprétation *impure* de nos relations, telle que le *Journal de l'Église évangélique*, par exemple, les a présentées !

« Mais outre cette dénégation, ta lettre semble réclamer de mon cœur déchiré l'affirmation contraire : à savoir que *je ne l'ai pas aimée* ! Tu me dis en propres termes, et je copie ce passage avec la même rougeur de honte qui m'est montée au front en le lisant. « Cet événement « tragique n'a pas sa motivation réelle si l'on « admet que cette femme, assoiffée d'amour, a

« pourtant quitté la vie sans amour. Si elle n'a  
« aimé qu'en silence et en secret, il n'eût pas  
« fallu du moins que son amour *demeurât sans*  
« *réciprocité*. Et ton amour pour elle est donc  
« resté silencieux et secret, sans communica-  
« tion des âmes? Telles deux étoiles se con-  
« templant, timides et muettes à travers les  
« sombres espaces du firmament, etc. » Eh! qui  
te dit que mon attitude envers elle ait eu ce ca-  
ractère emprunté, cette nuance « clair de lune? »  
Qui donc t'a renseigné là-dessus de si exacte  
façon? Son âme bienheureuse sourira de là-haut  
à me voir contraint de m'expliquer sur ce point.  
Mais avec toi, j'ai été assez loin en cette affaire  
et j'ai d'ailleurs trop d'estime à ton égard pour  
te repousser avec un hautain *Apage!* Je répète  
donc qu'elle fut à mes yeux une Sainte et que  
je n'ai jamais conçu à son sujet une pensée  
impure : mais, quant à la hardiesse de ce que  
j'ai pu lui *dire et lui avouer* de mes sentiments,  
il n'y eut jamais relations plus grandioses et  
plus intimement spirituelles!...

« Je viens de compter toutes les reliques qui  
me demeurent de ce passé sans égal : j'ai trouvé,  
dans les papiers de Charlotte, une liasse de  
mes lettres qu'elle mit sous enveloppe cachetée  
peu de temps avant sa mort. Je te donne une  
preuve de mon amitié en joignant à ce mot

quelques-unes d'entre elles. Je te prie de me les renvoyer au plus tôt, sous double enveloppe, bien cachetée. Tu y connaîtras le ton sur lequel je me permettrais de lui parler et tu y trouveras le plus profond abandon, uni à la plus parfaite pureté de l'intention. Tu as déjà lu les lettres qu'elle m'adressa et que j'ai publiées, en partie, dans le *Denkmal*, mais sans avoir osé les combiner avec les miennes. Si je l'avais fait, tu aurais remarqué, au moins dans les dernières, mainte ligne de ma plume qui contredit ta conception d'une attitude timide et silencieuse de ma part, attitude qui aurait laissé nos deux âmes sans effusion réciproque!

« Je joins aussi quelques-uns de mes billets à Henri Stieglitz pour t'éclairer sur l'*entière sincérité de la situation* sous tous les rapports!...

« Ce m'est une douleur éternelle que nous, ses amis, n'ayons pu désaltérer, par les joies de la vie, la soif du trépas que ressentait cette femme avide d'amour, comme tu le dis justement et exactement. Le destin ne l'a pas permis : mais du moins n'avons-nous pas été timides, muets et embarrassés dans notre rare inclination à son égard. Au contraire, notre langue a mainte fois proclamé quel trésor infini nous était, à elle seule, sa présence ici-bas parmi nous (1) :

(1) Tous ces « nous » semblent faire allusion à Schott, et peut-être à d'autres adorateurs muets de la jeune femme.

assurance qu'elle accepta, joyeuse et reconnaissante, tant qu'elle ne fut pas à son tour égarée. Au total, des relations dictées par la sympathie la plus épurée et telle que l'espèce humaine en demeure véritablement honorée ! La tradition la plus exacte de cette belle existence a été transmise à mon cœur fidèle qui l'a ressuscitée sous sa forme première, telle qu'il faut la concevoir en réalité, en sorte qu'elle a dressé de sa main, on peut le dire, son propre *monument*. Rien n'est fantaisie dans mon livre : en lui élevant ce mausolée du souvenir, je n'ai eu d'autre mérite que celui de braver la souffrance morale dont ce travail devait être pour moi la source.

« Dieu merci ! cette lettre est à son terme ! Il est singulier que j'aie été amené à l'écrire. Tu y verras que le cœur d'un homme si intimement lié avec toi depuis des années peut cacher une infinité de choses dont tu n'as jamais rien aperçu. Quant à moi, et cette décision est absolument définitive, il ne me reste plus qu'à me taire. »

Il nous faut renoncer à comprendre parfaitement l'état d'âme que révèle cette épître, car l'amour allemand a des nuances difficilement intelligibles aux esprits latins : qu'on se rappelle seulement les relations de Goethe avec les époux Kestner au lendemain de la publication

de *Werther*, source inépuisable d'étonnements pour un lecteur français. On discerne que Mundt s'est cru aimé en secret de Charlotte; mais, quoi qu'il en soit, dans ces pages loyales dont l'accent produit la conviction et qui n'ont d'autre but que d'éclairer un ami par respect pour la vérité, il atténue, en l'expliquant, l'insinuation renfermée dans son précédent billet : « Mes relations avec elle n'ont joué qu'un rôle trop important jusque dans sa mort! » Il en écarte du moins ce qu'elle pouvait présenter de blessant pour une chère mémoire. Toutefois, Kuehne, critique impartial des événements, les avait interprétés sans parti pris et pouvait assurément se prétendre fourvoyé par une incomplète et fallacieuse confiance.

Des commentaires un peu tardifs de Mundt, on a le droit de conclure, contre son avis, que l'amour platonique dont il faisait profession vis-à-vis de Charlotte n'eut pas grande influence sur la décision de la jeune femme. La tragédie du 29 décembre 1834 fut bien un sacrifice expiatoire en faveur de Stieglitz, si ce fut aussi, pour une part, une défaillance du courage en présence des difficultés de la vie. Mais nous devons interpréter maintenant de notre mieux le sens et la portée de ce sacrifice, et, à cet effet, après avoir réduit à ses exactes proportions le

rôle de Mundt, examiner les causes lointaines et immédiates de la catastrophe.

## II. — LA TRAGÉDIE DU 29 DÉCEMBRE 1834

### 1. — *Pressentiments.*

Les pressentiments sont le plus souvent l'écho, dans les régions obscures de notre âme et dans notre personnalité subconsciente, d'une inquiétude raisonnable en son principe, mais que nos facultés conscientes refusent par lâcheté de s'avouer à elles-mêmes et tiennent de leur mieux à la porte de leur domaine, celui de la perception claire et distincte. En un mot, les pressentiments nous ramènent par une voie indirecte à des préoccupations dont nous avons à dessein détourné notre attention; par leur voix, l'instinct de la conservation continue de parler malgré nous au plus profond de notre être et lorsque sa parole arrive à l'improviste jusqu'au seuil de notre conscience, nous la prenons volontiers pour un avertissement de l'au-delà! C'est pourquoi les pressentiments sont maintes fois confirmés par un événement qui était dans l'ordre des choses probables puisque



son appréhension secrète avait précisément suscité à l'avance ces frissons avant-coureurs de la réalité! Bien plus, leur sourde influence peut contribuer à préparer, à hâter le malheur vaguement redouté, parce qu'ils paralysent les réactions défensives de la volonté au moment décisif et poussent vers le danger, dans une sorte de fascination irrésistible, celui qui était devenu préalablement leur proie!

Les pressentiments ont joué un grand rôle à l'époque romantique, comme toutes les manifestations du subconscient émancipé par la névrose. Rachel Varnhagen attachait la plus grande importance à ses rêves, qu'elle raconte volontiers avec grand détail dans sa correspondance (1). On sait que Goëthe subit ou exerça à plusieurs reprises des influences occultes au temps de sa romantique jeunesse. A Francfort, il lui arrivait, dit-il, d'appeler près de lui une personne absente par la seule ardeur de son désir. Lorsqu'il alla retrouver Frédérique Brion après l'avoir une première fois quittée, son amie avait connu mystérieusement qu'il reviendrait cette nuit-là même et elle l'attendait en veillant. Enfin, le jour où il abandonna définitivement cette aimable fille, il rencontra sur la

(1) *Buch des Andenkens*. Voyez par exemple, I, 469, ou II, 51.



route qui l'éloignait d'elle son propre « double » s'en retournant à cheval vers Sesenheim et vêtu d'un habit gris à parements d'or tel que l'étudiant n'en possédait aucun d'aussi luxueux dans sa garde-robe. Or ce nouveau pressentiment se réalisa quelques années plus tard lorsque l' amoureux volage visita Sesenheim en 1779 avec son ami, le duc de Weimar : il s'aperçut en effet qu'il portait précisément l'habit jadis entrevu dans son hallucination.

La correspondance de Stieglitz étudiant (1), ses notes intimes et ses mémoires mentionnent plus d'une fois des songes ou des hallucinations prophétiques. Nous examinerons de plus près celles de ces révélations qui ont annoncé — et peut-être préparé pour leur part — la fin tragique de sa femme. Ainsi, dans une de ses premières lettres à sa fiancée, il lui apprend qu'il a rêvé d'un monstre qui s'avavançait vers lui menaçant : Charlotte lui apparut à ce moment, parée d'une mansuétude souveraine, et la présence de la jeune fille suffit à chasser l'image effrayante (2) : allégorie prophétique de la lutte qui devait se livrer un jour entre la compagne du poète et les fantômes nés de son imagination malade.

(1) Voyez Br. I, 23-24, 43, 97, 163, et II, 267.

(2) Br. I, 15.

Un peu plus tard, l'étudiant rêva à trois reprises de l'aimable reine Louise de Prusse dont il a plus d'une fois admiré le mausolée à Charlottenburg. Elle lui apparaît naturellement telle qu'il la vit sur son tombeau de marbre : conduisant par la main Charlotte vêtue de blanc, elle s'adresse au jeune homme en ces termes (1) : « Jusque dans l'autre monde, je suis demeurée souveraine entre toutes les femmes, et j'y veux emmener au plus tôt, pour en faire ma compagne, la plus belle, la meilleure de toutes ». — Menace qui plonge Stieglitz dans une agitation excessive, comme s'il prévoyait les rigueurs de la destinée à son égard !

C'est parfois tout éveillé qu'il connaît ces appréhensions fatidiques, ainsi qu'il le raconte dans ses notes au lendemain de son veuvage (2). Il se plaisait, dit-il, à comparer la démarche si légère de Charlotte à celle des déesses homériques ou encore à celle des sylphes de la légende. Or, assistant un soir avec sa femme au charmant ballet de la *Sylphide*, il crut soudain retrouver quelque chose de cette allure presque surhumaine dans la danse aérienne de la Taglioni : il se complut d'abord à ce rapprochement flatteur mais regretta bientôt sa présomp-

(1) Br. II, 351.

(2) Er. 20.

tion : « Il me semble, écrit-il, que je sens encore le frisson mortel dont je fus parcouru tout entier lorsque, vers la fin du spectacle, la Sylphide s'affaisse sans vie au moment même où son amoureux, un galant Écossais, est parvenu, sur le conseil de spectres nocturnes, à saisir et à presser entre ses bras la silhouette légère de la fée. Sous cette étreinte grossière, ses ailes diaprées se détachent de ses épaules ; elle tombe inanimée sur le sol, car elle ne peut supporter un terrestre contact ! Lottchen eut beaucoup à faire pour me rassurer après cette représentation. Longtemps encore j'osai à peine la toucher et je restai pénétré à son égard d'une timidité vraiment sacrée ! »

Peu de temps avant d'emménager dans l'appartement où Charlotte devait mettre fin à ses jours, Henri subit encore l'angoisse d'un rêve effrayant (1). Cette fois, il a cru voir des traces de sang sur le seuil de leur demeure nouvelle : pénétrant alors avec précipitation à l'intérieur, il a trouvé dans la chambre conjugale sa femme expirante. Ce cauchemar suffit pour réveiller les fantômes qui l'obsédaient en ce temps : il se prend à songer avec angoisse que des démons malveillants pourraient bien s'être tapis par

(1) SB. 136.

avance dans ce logis funeste afin de l'y attendre et de l'y frapper à coup sûr dans son ange tutélaire ; il annonce aussitôt la résolution de résilier son bail et de louer à tout prix un autre abri. Mais Charlotte, moins esclave de superstitions mesquines, n'encourageait chez son mari que les pressentiments heureux et souriants. Elle parvint cette fois encore à calmer ses appréhensions et à éviter à la bourse du ménage une prodigalité nouvelle.

Enfin le plus impressionnant de tous les présages funestes que Stieglitz consigne avec tant de soin dans ses mémoires s'offrit à lui au cours d'un voyage aux eaux de Kissingen, vers l'automne de 1834 (1). Ce fut un incident de route dont les époux connurent en commun la secousse et qui les surprit durant une heure d'angoisse, alors que tous deux devaient être plus que jamais accessibles aux superstitieuses terreurs. — Henri subissait alors le plus rude assaut de sa maladie mentale ; son affaissement physique et intellectuel était extrême. Tandis que la chaise de poste qui emportait les deux voyageurs traversait une forêt sauvage, une bohémienne s'approcha de la portière pour demander l'aumône. On lui jette quelque argent et

(1) SB. 210.

elle prie instamment qu'on arrête les chevaux, car elle veut, pour s'acquitter, dire aux jeunes gens leur bonne ou mauvaise aventure. On cède à ses instances ; elle s'empare de la main de Stieglitz, en examine les lignes avec attention et secoue la tête d'un air pensif en murmurant : « Lignes sombres, lignes sanglantes ! Tristes, tristes lignes ! » Charlotte, qui comptait sur une distraction pour son mari et voit venir au contraire une émotion pénible, lui conseille de retirer sa main au plus vite et riposte avec impatience : « Ah ! ne parlez donc pas à celui-là de lignes sombres et blanchissez-lui plutôt les points obscurs : il se dessine les choses bien assez noires à lui seul ! » — « Blanchir ! glapit aussitôt la sorcière froissée dans sa vanité divinatoire, blanchir ! mais ces lignes sombres de la main nul fleuve et nulle mer ne pourrait les éclaircir en les lavant ! Lignes sombres, obscures, sanglantes ! Et quant à toi, ma belle enfant, je vois dans ton regard un ange attardé qui va bientôt remonter vers la lumière céleste ! » Le visage défait de Charlotte à cette heure d'épreuve suffit sans doute à expliquer la perspicacité de la tzigane. Mais Stieglitz retomba anéanti sur les coussins de la voiture, et comme il repassait seul, deux ans plus tard, par la même route de poste, il fit

rechercher, sans succès, la femme qui avait lu si clairement pour lui dans l'avenir! (1)

## 2. — *La Némésis.*

Il nous reste à examiner le plus caractéristique et le plus tenace des pressentiments de Stieglitz, celui qui a joué un rôle décisif dans la tragédie de sa destinée. — Permettons-nous toutefois une remarque préalable : dans les folies mystiques, qui ne sont que l'exagération du mysticisme normal, c'est-à-dire capable de se concilier avec la vie en société, on constate que les malades débutent d'ordinaire par des idées de tristesse ou de persécution. Bientôt, ils supposent qu'une puissance inconnue et supérieure s'attaque à leur personnalité pour la tyranniser, la désagréger, et ils systématisent alors de leur mieux dans cette voie hypothétique les phénomènes nerveux inaccoutumés dont ils sont le théâtre. Si leur personnalité est originairement faible, sans défense et sans réaction, cette lutte inégale contre la maladie se termine par la dissolution totale du moi, par les illusions de la *possession* et par le chaos de l'in-

(1) SB. 276.



telligence. — Si, au contraire, l'individu psychique est capable de résistance et de réaction contre son mal, il en vient, soit à composer avec son ennemi imaginaire, à signer un *pacte* qui lui assure momentanément le repos et même la puissance, soit à se façonner sans délai des défenseurs efficaces, — divinités protectrices avec lesquelles il finira par s'identifier quelquefois, en tombant alors dans le délire de la théomanie. — Après avoir ainsi, pour éclairer le normal, brièvement évoqué l'anormal, suivant une méthode féconde dont il faut user à l'occasion sans en abuser toutefois, nous allons retrouver, légèrement atténués, ces phénomènes essentiels de tout mysticisme dans le cas du mystique romantique dont nous avons entrepris d'interpréter, pour notre instruction, la triste aventure.

Lorsque la santé de Charlotte, compromise par l'existence épuisante qu'elle menait aux côtés d'un génie méconnu, venait à faiblir de façon trop évidente, lorsque le dépérissement de toute sa personne frappait les regards de son mari, si perdus qu'ils fussent d'ordinaire dans leur rêve anxieux de gloire, lorsqu'en un mot Stieglitz entrevoyait la possibilité de perdre sa femme, il se croyait aussitôt poursuivi par une divinité *vengeresse* tout à la fois dans son épouse



et dans sa muse, dans son amour et dans ses destinées littéraires. — Hallucination inattendue! D'où pouvait en effet provenir, au sein d'une vie que nous avons montrée vertueuse, honorable, courageuse même pendant quelque temps et digne en définitive de la sympathie de chacun, ces appréhensions de *vengeance*, ces angoisses tout au plus convenables à un Oreste justement poursuivi par les Erynnies? Elles se font jour à plusieurs reprises pourtant sous la plume d'Henri et il les donne expressément, dans ses mémoires, pour la cause déterminante de sa crise mentale la plus aiguë, dont la conséquence fut la mort de Charlotte? — Afin de nous éclairer sur ce point, écoutons et interprétons de notre mieux ces confidences intermittentes à ce sujet,

Lorsqu'il décrit, dans son autobiographie, l'installation défectueuse qui assombrit les premières semaines de sa vie conjugale à Berlin, Stieglitz ajoute (1) : « Il en résulta que de *sombres* idées dont j'avais écarté depuis longtemps la préoccupation douloureuse reparurent à cette heure en mon esprit. En pareil cas, je me croyais menacé par une *Némésis vengeresse*, qui, me voyant parvenu au comble de mes

(1) SB. 107.

vœux, réclamait inexorablement ses droits... Le plus petit malaise de ma chère femme brisait mon courage naturel, me jetait sous le joug de cette sombre obsession, me mettait hors de moi, me plongeait dans le désespoir et nourrissait en mon âme des rêveries torturantes dont nul pouvoir du monde n'était en mesure de me distraire. Dans cet état, *comment songer à produire* avec quelque souffle créateur? Et la crainte de voir *ma veine poétique à jamais tarie* réagissait aussitôt, pour les décupler, sur les affres qui étaient la source première de mon impuissance littéraire! » — Certes, il y aurait quelque chose de touchant dans ces tendres inquiétudes pour la santé d'une femme aimée si elles n'apparaissaient bien foncièrement égoïstes en dernier ressort, si elles ne s'associaient fort désagréablement, comme on le voit, à la vanité poétique : en un mot si, dans ce cas, Charlotte n'était une fois de plus conçue comme une Muse inspiratrice, déléguée par le Dieu protecteur du génie, bien plutôt encore que comme une compagne chérie.

Les mémoires de Stieglitz signalent, au début de 1831, la réapparition de la *Némésis*, un instant écartée par une installation confortable et riante, comme nous l'avons raconté déjà : « Une toux contractée par Charlotte à la suite d'un

refroidissement, écrit son mari (1), m'apporta des inquiétudes qui rendirent la parole à ces pressentiments et à ces appréhensions difficilement vaincus dont j'étais toujours à nouveau la proie en semblables circonstances! » — Enfin, en 1834, la santé de Stieglitz elle-même subit une assez grave atteinte et aussitôt la Némésis fit entendre une voix plus menaçante que jamais : « Parfois, écrit-il dans ses mémoires en parlant de lui-même à la troisième personne (2), parfois le malade en vient à trembler plus encore pour sa bien-aimée que pour lui-même. La pensée qu'elle pourrait lui être arrachée par des démons aux aguets lui apporte, devant la plus légère indisposition de la jeune femme, une angoisse affreuse qui exaspère sa propre souffrance! L'idée de perdre Charlotte lui est encore plus insupportable que la paralysie de ses facultés intellectuelles. C'est alors que, saisi d'une appréhension insensée, il s'emporte parfois à des exclamations de ce genre : Non! nul n'est en droit de te ravir à ton époux! Et qui donc aurait quelque chose à prétendre sur ta personne, puisqu'elle ne fait qu'un avec la mienne! — En de si tristes conjonctures, certains *fantômes insatisfaits* dans le passé profitent

(1) SB. 119.

(2) SB. 200.

de la faiblesse morale du présent pour reprendre sur lui leur ancien et néfaste empire. Depuis qu'il est possesseur de son incomparable trésor, l'appréhension d'une Némésis a toujours exercé sur son imagination la plus déplorable influence aussitôt que son cerveau se fatigue. Elle se reprend à le dominer en cet instant, plus tenace et plus absolue que jamais ! »

Voilà donc bien nettement avoué, à plusieurs reprises, l'effroi d'une divinité qui — tels les Olympiens dans les chants homériques — vient combattre au-dessus de la tête de Stieglitz le Dieu allié de l'inspiration féconde et menace à ses côtés sa Muse, l'être délégué du ciel auquel il juge attaché, avec le bonheur de son foyer domestique, l'espoir de son ambition littéraire ! Mais de quel droit, comme il le dit lui-même, cette divinité vengeresse vient-elle réclamer de lui une *expiation* non encore accomplie ? Quel forfait passé donne prise à une Némésis sur les biens spirituels si péniblement conquis par l'écrivain ? C'est ce que l'on peut discerner par une étude attentive de ses confidences autobiographiques (1).

Quelques mois après son deuil, Stieglitz écrit dans son journal intime : « La source apaisée

(1) Er. 92-93.

du Léthé ne coule décidément que pour ceux dont le sang s'est à jamais arrêté dans leurs veines ! Et cependant, le plus parfait amour, la plus profonde douleur ne peuvent-ils donc expier le plus grand des malheurs ? A présent que les démons, vengeurs opiniâtres d'une faute où tu fus entraîné malgré toi, ont été enfin dépassés en cruauté par le suprême sacrifice que la vie t'imposa, ne s'éloigneront-ils pas sans retour, s'ils te voient supporter, à titre d'expiation volontaire, cette vie jadis céleste, aujourd'hui infernale ? Tandis que je songeais et méditais de la sorte, il me sembla que les traits de mon voisin se contractaient et qu'à son front une blessure profonde se dessinait sous mon regard éperdu ! Je sentis le sang s'arrêter dans mon cœur frissonnant et ma poitrine eut une contraction convulsive ! . . . . A ce moment, une main tutélaire, comme celle d'un ange consolateur, sembla se poser sur ce cœur violemment agité : ma poitrine se souleva plus calme et plus libre tandis qu'une claire et douce voix prononçait ces paroles : « La faute est toujours vengée plus durement qu'ailleurs en une noble nature et l'homme vulgaire en porte moins péniblement le poids ! Les héros seuls peuvent être un instant accablés : eux seuls en revanche, savent emporter la victoire ! » Cette hallucination tragique

qui vient le hanter une fois encore, en dépit du sacrifice de Charlotte et se termine par un cri d'orgueil ou de défi, semble indiquer qu'il y avait du sang dans les souvenirs du visionnaire.

Averti par un semblable indice, on prêterait plus d'attention à un passage des mémoires dont l'importance échappe au premier coup d'œil, car rien n'en vient souligner l'importance. Après avoir raconté le premier semestre d'études qu'il passa à Leipzig durant l'été de 1822 et qui précéda sa rencontre avec Charlotte, Stieglitz mentionne un voyage d'automne qu'il fit à Dresde et décrit avec complaisance les plaisirs artistiques dont cette ville lui fournit le régal. C'est le thème de la lettre inédite à Jean-Paul que nous avons reproduite au début de ce récit (1). Après quoi, il ajoute, mais de façon plutôt incidente : « Des touristes, venus de toutes parts, se trouvaient réunis à Dresde en cette saison ; le soir, la ville montrait une grande animation : on buvait largement et on ne mesurait pas soigneusement ses paroles. A ce moment se place un *duel* malheureux (2) par ses conséquences et une

(1) SB. 50.

(2) A deux reprises, le duel reparait dans les mémoires de Stieglitz comme une institution à laquelle se rattachent pour lui d'angoissants souvenirs. Tout d'abord dans une certaine affaire assez obscure avec un jeune Irlandais auquel il avait donné des leçons d'allemand avant son mariage (SB. 91, 112



*ombre fâcheuse* qui, bien des années plus tard, dans une période décisive de ma vie, n'a pas été sans peser gravement sur mon âme et sans hâter la péripétie capitale de mon existence! » C'est tout, mais c'en est assez. Il paraît bien en effet, d'après ces lignes volontairement écourtées, que Stieglitz blessa grièvement ou tua en combat singulier un adversaire qu'il avait provoqué lui-même à la légère, car il était facilement offensant dans ses paroles; c'est un aveu qu'il a fait plus d'une fois à sa fiancée. Peut-être cet incident tragique eut-il en outre des conséquences graves pour la famille de la victime : nous sommes réduits aux conjectures sur tous les détails de cet événement, dont nous ne connaissons guère que les durables conséquences morales.

Le poids de ce souvenir tragique fut, en outre, alourdi pour Stieglitz par le silence absolu qu'il crut devoir garder sur ce sujet vis-

et suiv. D. 141) et qui mena contre lui une campagne de calomnies dont il fut fort affecté. Cet étranger, dit-il, avait affecté de confondre un duel loyalement offert avec une tentative préméditée de meurtre. Une seconde fois, il songe au duel lorsque Gustave Kuehne publie une étude sur Charlotte, où le mari de la morte est assez mal traité (Voir Gustave KUEHNE, *Weibl. und Maennl. Charaktere*, 1833, 1, 115 et suiv., et SB. 146). Mais il se rend maître de sa colère et plus tard se réconcilie si parfaitement avec ce publiciste qu'il en fait un ami intime.



à-vis de sa femme. Il ne put jamais se résoudre à décharger son cœur en l'ouvrant sans réserves à la compagne de sa vie. Quand il fit la connaissance de Charlotte, aux derniers jours de l'année 1822, l'événement fatal, qui remontait alors à quelques semaines, était sans doute à sa conscience un trop cuisant remords pour qu'il trouvât la force de risquer un aveu difficile. Bien plus, sa passion naissante étant vraisemblablement devenue un antidote au poison laissé dans son âme par cette grave secousse morale, il n'osa mêler le venin au remède. Il affichait pourtant aux yeux de sa fiancée cette fière devise : Entre nous, la vérité! (1) et il lui avoua dès lors la plupart de ses véniels péchés de jeunesse. Sa correspondance le montre même satisfait d'avoir sur ce point allégé son cœur, fût-ce au prix de quelques larmes répandues par la jeune fille (2). Mais il n'avait nullement touché à l'aventure de Dresde dans ses confidences incomplètes : il n'avait pas, comme il s'en vantait, confessé la vérité *sans réserves et sans limites* (3), car il a dû écrire plus tard à propos de ses folles obsessions : « Cette angoisse agissait d'autant plus pour troubler mon équi-

(1) Br. I, 129.

(2) Br. I, 103.

(3) Br. I, 136.

libre mental qu'accoutumé à faire de Charlotte la confidente de mes plus fugitives impressions, je lui cachais avec soin dans ce cas la cause réelle de mon profond malaise (1) ! »

Il avait compté toutefois sans la perspicacité de sa compagne. Cette femme, au coup d'œil sûr, put étudier pendant douze années le caractère d'un homme dont les sentiments n'étaient pas, au surplus, bien difficiles à pénétrer : aussi suppléa-t-elle bientôt à son insincérité sur ce sujet. Elle s'en fit même une excuse pour se montrer insincère à son tour lorsqu'elle eut arrêté sa décision suprême et commença de préparer la tragédie nouvelle et plus sombre encore qu'elle allait jeter dans l'existence de Stieglitz. Le *Denkmal* de Mundt nous conserve en effet une parole révélatrice qui tomba des lèvres de la jeune femme peu de jours avant sa mort et fut recueillie par son mari : « Je sais, lui dit-elle (2), que tu as, depuis toujours, un secret vis-à-vis de moi et que ce secret concerne le passé. J'en

(1) SB. 104. Ajoutons que Stieglitz cacha de même à Charlotte un accident mortel survenu sous ses yeux à un de ses amis qui l'accompagnait dans un voyage à Ruegen. Cette fois cependant, il n'était pour rien dans le malheur survenu, sauf peut-être par son impuissance à sauver l'infortuné, qui se noya à sa vue pendant un bain de mer (Voir SB. 69, Br. I, 247 et suiv.). On dirait que la mort, frappant près de lui, l'effraya assez pour qu'il en écarte à tout prix l'image importune.

(2) D. 300.

ai un également vis-à-vis de toi : celui-là concerne l'avenir. *A cet égard aussi nous sommes donc quittes !* Mon secret te sera révélé à son heure : j'ai depuis longtemps pressenti le tien ! Et maintenant, viens : sortons. »

### 3. — *Le dénouement.*

Dans la fatigue de son essor impuissant vers un inaccessible empyrée, sous les menaces de la divinité ennemie dont il s'était forgé le menaçant fantôme, la santé intellectuelle de Stieglitz oscilla, durant les six années de son mariage, entre l'équilibre instable et la dépression bien caractérisée. Nous avons dit qu'un changement de domicile, au début de 1829, exerça une action favorable sur son état mental et que l'hiver suivant, celui de 1830, fut particulièrement heureux. Stieglitz travaillait alors à une tragédie ottomane, *Sultan Sélim*, qui prit place au troisième volume des *Tableaux de l'Orient*, et il disait volontiers, par manière de plaisanterie, qu'il sentait reposer sur lui la « bénédiction d'Allah ! » — périphrase musulmane pour désigner le dieu de l'inspiration poétique. — Cette expression devint dès lors, dans le vocabulaire familial du ménage, un synonyme de production joyeuse, de disposition souriante, et par suite d'existence

facile et sans heurt : l' « hiver de Sultan Sélim » demeura, pour la même raison, un souvenir heureux pour les époux.

Par malheur, au printemps de 1832, ils se virent chassés de leur paradis terrestre, c'est-à-dire de cet appartement confortable et gai où le poète avait retrouvé l'inspiration des bons jours. Stieglitz raconte (1) qu'il reçut congé de son propriétaire pour un acte de charité héroïque, pour avoir introduit sous son toit, afin de le reconforter, un cholérique que sa femme et lui trouvèrent évanoui devant leur porte. A cette heure de panique universelle, chacun fuyait devant la contagion possible du fléau et l'humanité semblait avoir perdu tous ses droits dans quelques âmes pusillanimes. Les maîtres du logis, outrés de ce qu'ils nommaient une imprudence impardonnable, dénoncèrent aussitôt le bail de leurs locataires. Charlotte rend quelque part à son mari cette justice qu'elle l'a toujours vu fort énergique pour sa part devant l'épidémie régnante : il était fataliste en effet et tenait sans doute à la gloire poétique plus encore qu'à la vie : il supportait donc plus volontiers d'être menacé dans son existence que dans ses ambitions esthétiques.

(1) SB. 135-136.

A la suite de cette expulsion, les époux louèrent un logement sur le quai de la Sprée : leurs fenêtres avaient vue sur l'atelier de réparation de la batellerie fluviale et ce fut là que Charlotte mit fin à ses jours deux ans plus tard. — Henri subit une nouvelle crise de dépression pendant l'été de 1832, mais il se remit assez vite cette fois et l'année 1833 fut égayée pour le ménage par un intéressant voyage en Russie, entrepris sous les auspices de l'oncle richissime, en sorte que cette période s'écoula sans nuage et que l'hiver de 1834 fut encore tout ensoleillé par les souvenirs aimables de la précédente saison.

En revanche, vers le mois de juillet de cette même année 1834, la santé de Stieglitz subit un assaut plus redoutable que ceux dont il avait jusque-là triomphé tant bien que mal. Sans motif appréciable, sinon parce que la gloire ne venait pas et avait chaque jour moins de raison pour rayonner sur ce front anxieux, les idées du poète prirent encore une fois les plus sombres couleurs. Quand on fait reposer l'édifice de la félicité sur un seul espoir et que cet espoir vient à être trompé, le cas est grave. Stieglitz, ayant sacrifié toutes choses à son génie supposé, la déroute de son génie menaçait d'entraîner celle de son existence, puisqu'il ne s'était ménagé

aucune ligne de retraite en cas d'échec. Ses appréhensions, trop justifiées, quant à l'avenir de ses productions poétiques, le plongèrent dans un déplorable état mental dont il décrit les symptômes en ces termes : « On aurait dit que de sombres démons avaient établi sur moi leur empire et livré mon tempérament, d'ordinaire si *robuste*, pêchant même par *excès de force*, aux jeux et aux caprices de ses tendances élémentaires. » — Il faut noter ici que l'adjectif *élémentaire*, et, très souvent aussi celui de *titanique* (1), remis à la mode par Jean-Paul Richter, servent d'ordinaire à Stieglitz pour caractériser le réveil et la dictature des impulsions subconscientes en son sein, ainsi que les mystiques suggestions de son individualisme romantique.

Il faut remarquer également que notre poète attribua toujours ses crises nerveuses, ses dépressions périodiques de tempérament « circulaire » (comme dirait la science moderne) à la surabondance d'un sang généreux dont les vapeurs ca-

(1) La plus ancienne doctrine mystique de la Grèce, celle des conventicules orphiques, enseignait la mythe de Dionysos Zagreus, déchiré par les Titans et dévoré par eux après ce massacre. Pour un tel forfait, les Titans furent foudroyés par Zeus et de leur cendre naquit l'humanité présente. De là deux principes antagonistes en notre sein, le divin et le *titanique*. Une morale sagace conseille d'écarter de nous l'influence de ce dernier, qui est le mauvais.



piteuses s'élevaient vers son cerveau pour en obscurcir la clarté. « Moi, si souvent *ivre de mon propre sang*, » écrira-t-il à l'occasion, par une métaphore caractéristique (1); et, dans une de ses lettres inédites (2) au traducteur Régis, il interprète son mal en ces termes : « Je suis étonné de constater à quel point la puissance originelle de mon sang, en dépit de cette expansion des veines et de ces affections nerveuses qui en ont été la conséquence, a néanmoins conservé en moi toute ma vigueur d'antan. Je m'en rends parfaitement compte lors de mes jours! » C'est d'ailleurs une illusion fréquente, une réaction défensive chez les dégénérés supérieurs du romantisme que d'expliquer leurs faiblesses par la force, leur maladie par la vie surabondante. N'y aurait-il pas, disait Nietzsche, luttant contre la paralysie générale, des « névrosés de la santé! »

« En vain, poursuit cependant Stieglitz dans ses mémoires, en vain Charlotte tentait-elle, cette fois encore, d'écarter par ses chants les noires appréhensions de son époux, comme elle avait eu déjà si souvent à le faire; en vain s'efforçait-elle par tous les moyens de le rendre à la

(1) Er. 119. Voir aussi Br. II, 291, SB. 328 et Er. 66.

(2) Datée du 15 juin 1836 (Papiers de Hegel). Sur Régis, voir plus loin.



conscience de son bonheur, jadis si joyeusement reconnu par lui, et de le soutenir en lui offrant la perspective de jours meilleurs... A cette heure commence ma faute, ma collaboration indéniable à la terrible catastrophe qui se préparait pour l'infortunée... Combien il m'eût été facile alors de rasséréner son âme si naturellement ouverte à l'espérance et à la foi, si vive et si volontiers oublieuse de sa propre souffrance ! Mais celui-là seul qui pouvait intervenir pour la sauver avait lui-même perdu toute conscience de son bonheur présent, ou du moins n'avait plus l'esprit assez clair pour en mesurer l'étendue ! »

Il ajoute qu'il projetait à ce moment soit de finir sa vie en ermite au sein de quelque forêt, soit de se retirer dans un cloître, soit enfin de *sortir armé en vue d'un combat décisif* (1) (sans doute contre l'opinion trop longtemps indifférente à ses exploits lyriques). — Après des heures d'exaltation violente, au cours desquelles il maudissait hautement les puissances de l'au-delà, parce qu'il les jugeait conjurées pour opprimer son génie, il avait des périodes d'atonie profonde qui inquiétaient peut-être davantage encore sa vaillante compagne. Par réminis-

(1) SB. 171.

cence de ses études philologiques, il nomme à l'occasion *Atrium mortis* (1), le vestibule de la mort, cette exaspération de son mal constitutionnel et l'on peut concevoir quelle atmosphère délétère étouffait Charlotte, inclinée sur cet atrium! — Les médecins ordonnèrent au malade les eaux de Kissingen, mais la cure resta sans action appréciable.

Après cette tentative infructueuse, la jeune femme revint à Berlin vers la fin de l'automne 1834 en compagnie de son mari. Sa santé physique s'affaissait sous le poids de ses fatigues et de ses soucis : elle perdit définitivement courage. — Alors ces tentations meurtrières, qu'elle avait plus d'une fois connues et surmontées dans sa jeunesse, se présentèrent de nouveau à sa pensée et, comme elle l'écrivait à Mundt en termes tragiques (2), « les vieux démons terrassés se relevèrent pour lui suggérer par leur regard de feu la conquête du plus profond des repos! » — L'auteur du *Denkmal* a retracé avec le soin le plus minutieux les dernières journées de cette jeune vie empoisonnée dans sa source. Il a montré Charlotte cherchant à visiter des musées d'anatomie afin de choisir plus sûrement la place où elle devait

(1) D. 100 et Er. 67.

(2) D. 283.

frapper sa poitrine. Il a peint en traits dignes du poète de *Pelléas* cet intérieur de désespérés où les objets matériels eux-mêmes semblaient se mettre à l'unisson des âmes, car les meubles y avaient des gémissements sinistres et la tablette supérieure du bureau de Charlotte éclata violemment un soir, en jetant une sorte de cri strident à travers l'espace (1).

Le 29 décembre, la jeune femme insista pour que Henri se rendit sans elle à une soirée musicale dont elle espérait, disait-elle, une heureuse influence sur ses dispositions intellectuelles. Elle-même prétexta quelque fatigue pour demeurer au logis. Restée seule, elle s'assit devant une table et écrivit d'une main ferme, mais non sans les mouiller de ses larmes, ces lignes émouvantes à l'adresse de son mari (2) (il faut en remarquer tous les termes pour comprendre leur action ultérieure sur la pensée du survivant) :

*« Tu ne pouvais devenir plus malheureux, très-aimé, mais au contraire, tu peux être plus heureux au sein d'un malheur véritable. Dans le fait d'être malheureux réside souvent une bénédiction merveilleuse : elle descendra assurément sur toi ! Nous avons souffert tous deux d'une même souffrance.*

(1) D. 295.

(2) D. 310.

*Tu sais combien j'ai souffert en moi-même; que jamais ne tombe sur toi nul reproche, car tu m'as beaucoup aimée! Cela va aller mieux pour toi, beaucoup mieux et dès à présent! Pourquoi? Je le sens et ne trouve pas de mots pour le dire. — Nous nous reverrons un jour, plus libres, plus indépendants! Mais toi, tu achèveras d'abord de goûter la vie dans tout ce qu'elle peut offrir et il faut que tu prennes encore vaillamment tes ébats à travers le monde!*

*« Salue tous ceux que j'aimais et qui me le rendaient. Au revoir, dans l'éternité tout entière!*

*« Ta CHARLOTTE.*

*« Ne te montre pas faible; sois calme, et fort, et grand! »*

Charlotte s'enferma ensuite dans sa chambre, et, s'étant étendue sur son lit en toilette de nuit, elle se plongea dans la région du cœur, avec un surprenant courage, le poignard qu'elle avait jadis acheté pour son fiancé lors de leur séparation première.

Le spectacle de la mort violente qui frappe un être jeune et doué des dieux ne doit pas arrêter longtemps les regards, car la convulsion suprême défigure. A l'exemple de Socrate, les grands anciens, disciples du Portique, se voi-

laient la face avant le geste sans remède et composaient d'un doigt ferme les plis de leur manteau. Nous respecterons la pudeur à son dernier soupir et c'est en examinant une dernière fois, dans ses mobiles vraisemblables, l'acte désespéré de Charlotte que nous ferons soupçonner les sentiments — certes exceptionnels autant que poignants — qui durent précéder sa fin et hanter sa brève agonie.

4. — *Pour le génie ou pour le bonheur?*

De la mort de Charlotte, il faut accuser avant tout ses prédispositions natives et son hérédité subconsciente. Un projet destructeur qui hanta de si bonne heure et à plusieurs reprises son imagination inquiète devait avoir en son tempérament de profondes racines. Certes, une existence heureuse eût vraisemblablement réduit au silence les démons « aux yeux de feu » que ses dernières lettres évoquent : ils n'en restaient pas moins assoupis dans quelques replis de son âme, prêts à la tourmenter de nouveau aussitôt que la force morale commencerait de faiblir en elle avec le déclin des forces physiques. — Or, sa santé déclina en effet, peu de temps après son mariage, sous l'influence d'une

vie sentimentale trop intense ; le mal dont elle souffrait parut résider tantôt dans l'estomac, tantôt dans les bronches (1) : au vrai, il était sans doute d'essence nerveuse en son origine et l'esprit pénétrant de Charlotte s'en est assurément rendu compte.

« Nous avons souffert tous deux d'une *même souffrance* », dit en effet son testament, et son mari médita souvent cette phrase après sa mort en s'interrogeant longuement sur le sens précis d'une affirmation qui nous paraît l'étonner plus que de raison. A plusieurs reprises, il l'interprète comme une allusion aux tendances trop spiritualistes et trop ascétiques de leur existence commune, tendances au sujet desquelles nous avons déjà recueilli ses aveux. Nous pensons pour notre part que Charlotte s'était tout simplement reconnu des dispositions névropathiques analogues à celles dont son époux lui donnait le spectacle : rien de plus contagieux parfois, sur des tempéraments prédisposés, que les désordres de cette nature ! Ses lettres de Leipzig affirment déjà à son fiancé la similitude de leur complexion physique et morale (2) ; de tout temps, elle a connu, elle aussi, des heures noires qu'elle priait Henri de lui pardonner,

(1) D. 131.

(2) D. 35-36.



assurant que la cause en était purement organique (1). Ne lui adressa-t-elle pas un jour ces paroles caractéristiques, conservées par le *Denkmal* : « Tu as écrit des mots terriblement vrais dans ton carnet de voyage : l'on dirait que tu aies lu souvent dans mon âme... Oui, nous sommes *accordés à l'unisson d'une manière effrayante!* (2) »

Nous concéderons donc à Charlotte aussi bien qu'à son mari le bénéfice d'une responsabilité atténuée, comme on dit en langage juridique. Au surplus, lorsque la décision fatale, déjà conçue par elle de façon instinctive et subconsciente en quelque sorte, frappa à la porte de sa volonté claire, le riche esprit de la jeune femme n'eut pas grand effort à fournir pour justifier par des raisons spécieuses, au tribunal de ses facultés supérieures, une résolution si extrême et si contraire au vœu de la nature. Elle se forgea sans délai des motifs plus ou moins sophistiques pour quitter prématurément la vie.

Le principal de ses motifs fut-il toutefois, comme son mari réussit à le faire croire, le désir d'éveiller ou de réveiller, par une forte secousse morale, le génie de Stieglitz passagè-

(1) D. 129.

(2) D. 299.



rement offusqué par la maladie? Charlotte a-t-elle voulu *d'un fer qui se rouillait tremper un acier nouveau* (1), suivant l'ingénieuse métaphore du lutteur malheureux qu'elle abandonnait à son destin? Pour nous en éclairer davantage, cherchons quelle fut l'évolution de son jugement sur les capacités littéraires de son époux. Certes, elle débuta, docile aux suggestions de l'aimé, par l'espoir exalté et par l'ambition du laurier pour le nom qui allait devenir le sien. Mais nous avons dit que, fiancée, elle avait dû concevoir déjà, par intermittence, quelques doutes quant aux destinées glorieuses de son poète. Elle lui conseillait dès lors le travail qui se suffit à lui-même dans la conscience du devoir accompli : elle se résignait à chercher avec lui le bonheur par le culte désintéressé de l'idéal. Toutefois Stieglitz la ramenait encore sans peine, en ce temps, au diapason de ses espérances grandioses.

Après son mariage, elle continua de subir à demi l'influence des convictions vaniteuses de son époux. N'avait-elle pas trop de penchant et trop d'intérêt à les partager malgré tout? Durant ses longues fiançailles, elle s'était à loisir assimilé le vocabulaire triomphant de ce

(1) Lettre de Stieglitz à sa sœur, le 16 janvier 1835 (Er. 5).

mystique du génie, de cet « impérialiste » esthétique, emporté par son rêve de conquête : vocabulaire que les lettres venues de Berlin lui inculquaient périodiquement en leçons persuasives. C'est donc celui-là qu'elle continuera d'employer pour le reste de ses jours, et vis-à-vis des étrangers, afin d'appuyer l'effort de son mari vers la célébrité, et surtout vis-à-vis de ce dernier pour le soutenir et le réconforter contre lui-même. Par là, elle a pu donner l'illusion d'un sentiment de vanité et d'ambition personnelle qui fut de bonne heure étranger à son âme.

Au surplus, en présence du médiocre succès des productions de Stieglitz, elle n'eut pas à modifier grandement ce vocabulaire pour garder le ton convenable à l'égard de son mari. Henri continua tout simplement de passer, dans l'opinion de sa femme comme dans la sienne propre, pour un homme de génie en *expectative*, en voie de développement. Ne persistera-t-il pas à se juger de la sorte après son veuvage et jusqu'à son dernier jour, étant ainsi demeuré, sa vie durant l'élève de bonne volonté qui travaille son style et qui prend patience lorsqu'il reçoit la note « passable », en rêvant aux couronnes de l'an prochain. Sans doute, chez Stieglitz, cette résignation contrainte et forcée sera interrompue

par des sursauts d'orgueil révolté, par des amertumes et des découragements tragiques : « Je ne veux plus, clame-t-il pendant sa maladie de 1834 (1), je ne veux plus rester la lyre sans résonnance. Je veux être le chorège qui donne le ton à l'univers et sait assembler l'humanité tout entière en un chœur, afin qu'elle reprenne à l'unisson ses chants graves ou joyeux ! » Mais de pareilles impatiences sont chez lui peu durables et laissent de nouveau place à l'espoir résigné dans les triomphes du lendemain.

Telle fut aussi l'attitude de Charlotte vis-à-vis du monde, et, en particulier, vis-à-vis de l'oncle Louis Stieglitz, la poule aux œufs d'or, l'homme d'esprit et de cœur dont la générosité fut en tout temps le salut de son incapable neveu. Auprès de ce dispensateur des ressources du ménage, la jeune femme reprend à son compte et à l'insu de son mari le plaidoyer que ce dernier prononça si souvent devant elle : elle démontre de son mieux que le poète par vocation doit vivre aux frais d'autrui (Vigny disait vers le même temps, dans *Chatterton*, aux frais de la société) afin de mûrir d'abord en paix son talent divin et de le consacrer ensuite au bonheur de l'humanité ! Vers la fin de l'année 1832,

(1) D. 196.

elle écrivit à ce protecteur lointain deux lettres (1) exquises par le ton et par le sentiment qui les anime, lui demandant de subvenir entièrement aux besoins de leur ménage, afin que son mari pût abandonner les dernières occupations qu'il eût conservées, ses fonctions à la Bibliothèque royale de Berlin. Elle avait affaire à un cœur d'une réelle générosité et sa demande (qu'elle retira cette fois au bout de quelques semaines, devant une amélioration dans l'état de son mari) lui fut accordée un peu plus tard, aussitôt qu'elle jugea nécessaire d'y revenir : trop tard malheureusement pour la sauver du désespoir par la perspective de jours meilleurs, mais assez tôt pour assurer par son intercession l'avenir d'Henri qui dut à l'affection inspirée par Charlotte à ses parents russes de pouvoir vivre après elle en dilettante, sans souci du pain quotidien. En effet, l'oncle de Pétersbourg n'oublia jamais ni ses relations avec sa nièce, qu'il avait appréciée à sa valeur, ni le drame qu'il avait vu se préparer pour elle : et ce souvenir devait le décider à satisfaire au dernier vœu de la jeune femme, en pensionnant désormais son neveu. Le plus souvent, lorsque Charlotte s'efforce de réconforter son mari par

(1) D. 146 et suiv.

quelques bonnes paroles, elle en reste au souhait pour l'avenir (1). L'opinion que les années lui ont apportée sur la vocation de Stieglitz, c'est que l'illusion du génie poétique est pour lui la condition même de l'équilibre mental et même de la vie — qu'il doive au surplus conquérir ou non la gloire et le profit sur cette voie : « Oh! soupire-t-elle en un jour d'effusion (2), te savoir heureux, heureux et apaisé dans ton *effort* et dans ta pensée intime, cela est mon bonheur, ma paix, la nourriture de mon âme, le seul aliment capable de me soutenir et de me fortifier! »

### 5. — *Un exorcisme sanglant.*

Assurer le bonheur de son mari, et, pour obtenir ce résultat, préparer son succès autant

(1) Quelques phrases ambitieuses sont pourtant tombées de ses lèvres et ont été recueillies dans le *Denkmal* : mais ces paroles furent notées par Stieglitz lui-même, il ne faut pas l'oublier, et Mundt trouva donc surtout, dans les carnets de son ami, ce qui lui avait été dit à dessein pour le réconforter, et ce qu'il avait retenu comme particulièrement flatteur à sa manie poétique. Pour avoir négligé cette remarque, certains critiques, tels que Treitschke (*Deutsche Geschichte*, IV, 435) et Saint-René Taillandier, ont jugé que Charlotte, s'associant pleinement à la vanité poétique de son époux, était morte par dépit de son insuccès, ce qui a diminué leur sympathie pour son malheur.

(2) D. 135.

qu'il était possible parce que le succès formait une des conditions de ce bonheur, telle fut l'aspiration constante du cœur de Charlotte! Ce devait donc être en ce sens — suivant les lois de l'esprit humain — qu'il irait un jour se forger des sophismes meurtriers lorsqu'elle sentit le poids de l'existence devenu trop lourd à ses épaules affaiblies par la souffrance! Se sacrifier au bonheur de l'être aimé, tel avait été son premier rêve, la sombre poésie de son adolescence trop pensive! Mundt nous a conservé ces lignes, véritablement prophétiques, qu'elle écrivit pendant cette période d'intimité fraternelle avec Stieglitz qui précéda l'aveu de leur amour réciproque (1) : « Ne rien vouloir, ne rien savoir, ne rien désirer que l'amour! S'oublier dans le bonheur de l'être aimé sans espérer ni souhaiter de retour, — ce sentiment nous fait pareils aux anges et nous donne un avant-goût du bonheur céleste.... Si je pouvais faire un jour quelque chose de bien grand, de bien difficile en sa faveur, sans qu'il sût d'où cela lui est venu! Si je pouvais, sans qu'il en connût rien, détourner de sa tête chérie vers la mienne un triste événement, un grand malheur : puis ensuite, humble et silencieuse en mon obscurité, lever les yeux

(1) D. 8.



vers lui et me réchauffer à son joyeux sourire ! Alors, me semble-t-il, je serais tranquille et heureuse pour le reste de ma vie !... » On le voit, même à l'aurore de sa vie sentimentale, ce n'est nullement de gloire partagée mais seulement d'amour sans réserve que Charlotte se plaît à rêver : il ne faut jamais l'oublier, si l'on veut juger sans prévention sa conduite !

Nous savons déjà qu'Henri voyait en Charlotte son bon ange, le délégué tout-puissant du Dieu de l'Inspiration près de lui, mais que, d'autre part, il croyait la vie et la santé de sa femme sans cesse menacées par une divinité malveillante à son propre bonheur et à sa propre gloire, par une *Némésis* vengeresse. Or Charlotte, ayant constaté l'impuissance de son amour, de ses efforts et de ses sacrifices pour rétablir la santé morale de son époux, en vint peu à peu à se donner une conviction toute contraire. Elle pensa que sa santé compromise apportait à Stieglitz des inquiétudes et peut-être des remords inavoués qui étaient devenus l'obstacle principal à son équilibre intellectuel et à la sécurité de son avenir. Elle se jugea plutôt l'alliée involontaire de la *Némésis* que son adversaire efficace, et elle estima qu'on désarmerait cette divinité cruelle en lui livrant sans délai sa victime expiatoire, — ce qui la



laisserait désormais sans prises sur l'esprit égaré d'un malade. — Certes, elle n'ignorait pas qu'en quittant son mari pour toujours elle lui porterait un coup fort rude, mais elle présentait aussi que cet ébranlement serait passager. Enfin, elle voulait croire à l'efficacité d'une grande douleur réelle pour guérir certaines souffrances dénuées de causes précises et elle combinait cet espoir avec le précédent pour s'encourager à l'emploi des remèdes extrêmes.

Une première expérience lui avait suggéré une conviction si hasardeuse (1). Au printemps de 1833, alors qu'Henri souffrait d'une de ces prétendues « crises de *sang* » qui lui étaient ordinaires, il marchait un jour dans la campagne aux côtés de sa femme, perdu dans de sombres rêveries, à peine conscient du monde extérieur. Alors Charlotte eut l'idée singulière de se dérober sans bruit et de le laisser seul : après quelques minutes seulement, il se rendit compte de cette disparition furtive et fut alors saisi, dit-il, d'un véritable effroi à la pensée qu'un jour il pourrait se voir ainsi abandonné définitivement de sa compagne. Il se hâta de rentrer au logis, fit fête à son amie retrouvée et, de cette heure, cessa pour quelque temps

(1) SB. 146 et D. 44.

de s'abandonner à la mélancolie sans sujet : « Vois-tu, lui dit peu après Charlotte, en souriant cette fois, je t'ai guéri par la peur : ainsi le médecin sagace ordonne à l'occasion d'amers breuvages ; ainsi le ciel frappe ce qui lui est précieux de salutaires douleurs. J'ai eu une inspiration céleste, et elle a réussi ! »

Dangereuse méthode dont les résultats sont sans durée ; mais, de ce moment, on voit reparaître mainte fois sous la plume de Charlotte des allusions au bienfait de la douleur. Tantôt elle rappelle à Henri le bien-être qu'il goûtait au lendemain de sa pénible aventure avec l'Irlandais Dunn (1) ; tantôt, constatant qu'il s'est montré fort courageux devant la récente épidémie cholérique, tandis que son sang-froid l'abandonne trop souvent en présence d'appréhensions sans cause, elle ajoute (2) : « Je t'ai observé plus d'une fois à cet égard, et j'en suis venue à la conviction que, pour te faire du bien, il faut te donner du fil à retordre, te préparer des douleurs vraiment sensibles. Rien ne t'est plus salutaire ; rien ne te fait plus progresser en toi-même ! »

La nature de la souffrance qui pourrait être salutaire à Henri se précise peu à peu dans l'es-

(1) Voir plus haut la note de la page 167.

2) D. 82.

prit de Charlotte aux abois durant les dernières semaines de 1834. Le malade n'appelait-il pas la foudre sur sa tête, dans l'égarément de son esprit (1)? C'est donc bien une catastrophe qu'il lui faudrait cette fois pour reprendre son équilibre; et Charlotte revient aux hantises de sa jeunesse avec une implacable fermeté. Elle s'efforce, dès lors, de préparer son mari à cette décisive secousse et ses paroles trahissent la résolution extrême à laquelle elle s'est arrêtée : « J'ai, lui dit-elle un jour vers cette époque (2), une idée à te soumettre; j'ai à te poser un problème dont la solution te serait fort avantageuse. Médite à l'occasion sur ce thème : *J'avais un camarade !* Imagine que ce bon camarade (tu n'en saurais vraiment trouver de meilleur) soit désormais perdu pour toi ici-bas et rattache-toi cependant à son souvenir. Cette nécessité d'évoquer en soi l'ami perdu, d'en faire sa préoccupation quotidienne et de se le conserver présent de la sorte, voilà une résolution qui, je le crois, contribuerait à apaiser maint orage en ton cœur ! » Et cet autre propos, un peu antérieur, trahit la hantise de la même idée fixe (3) : Il faut que je sois de nouveau tout

(1) SB. 171.

(2) D. 241.

(3) D. 208.

pour toi, énergiquement, victorieusement ! C'est pourquoi j'attends avec nostalgie ta renaissance intellectuelle. Elle va venir assurément, elle va venir ! Si seulement je pouvais la hâter, comme j'en ai le désir, fût-ce au prix d'une opération césarienne ! (*Kaiserschnitt.*) Oui, mais si cette opération venait à manquer ! »

Ainsi, elle hésite encore et s'interroge sur les conséquences de sa tentative désespérée. Elle s'encourage néanmoins par des comparaisons guerrières : « Le devoir de la vie, dit-elle (1), est celui du combattant sur le champ de bataille. Le moment viendra où l'un de nous doit tomber. Mon bon et cher camarade, quand la première balle devrait me frapper, il faut que tu reprennes aussitôt ta place dans le rang avec double force et double courage ! » Et encore (2) : « L'un de nous doit être la victime de redoutables puissances, mais alors l'autre sera sauvé. Il faut que ce soit toi le libéré, ô ami de mon âme ! » Et l'on reconnaît cette fois qu'elle lit à livre ouvert dans l'esprit de son mari torturé par l'appréhension d'une divine vengeresse !

Le 18 décembre 1834, dix jours avant le dénouement de cette tragique aventure conjugale, Henri, peut-être suggestionné par les insi-

(1) D. 241.

(2) Er. 59.

nuations que nous venons de reproduire, eut un rêve significatif. Il lui sembla (1) que sa femme tombait dans le fleuve sur lequel avaient vue les fenêtres de leur appartement. Aussitôt, il s'élançait vers la rive de la Sprée avec des pleurs et des appels désespérés, étendant les bras pour arracher aux flots une victime adorée — réminiscence peut-être de cet accident mortel de Ruggen dont nous avons dit qu'il avait enseveli le secret dans son cœur. — Cette fois aussi, il se contentait de gémir sans oser porter secours à la naufragée qui achevait de se noyer sous ses yeux. Le rêve se poursuivait cependant et le rêveur se voyait continuant sa vie après la catastrophe : il surmontait un premier accès de désespoir et sentait bientôt le calme renaître en son cœur. Les étranges avertissements tombés des lèvres de la bien-aimée se précisaient alors aux yeux de son mari et prenait un sens mieux défini. En effet, privé par le destin de son plus cher trésor, il se retrouvait enfin capable de maîtriser ses nerfs et de gouverner sa volonté. Le courage lui revenait avec la résolution de demander à la vie ce qu'elle pouvait encore lui apporter de douceurs. Dans la solitude qui s'était faite à son foyer, il se sentait un homme nou-

(1) D. 289.

veau, sans espoir assurément, mais aussi sans angoisse et sans crainte, n'ayant plus à compter que sur lui-même, fidèle à Dieu et à son amour ! Ces sentiments témoignent d'un si monstrueux égoïsme qu'on voudrait n'avoir pas à y reconnaître ce que le rêve exprime, trop souvent, c'est-à-dire la voix des désirs instinctifs et subconscients du dormeur, — désirs contenus tant bien que mal à l'état de veille par les scrupules et les prudences acquises de nos facultés supérieures, mais abandonnés sans contrôle à leur essor durant le sommeil. Nous devons nous résigner pourtant à une interprétation si peu flatteuse des dispositions secrètes de Stieglitz, car il entrevit cette nuit-là ce qui devait être bientôt, dans la réalité, l'histoire de ses véritables sentiments.

Nul n'est responsable de ses rêves puisque le moi supérieur, celui qui est en partie notre création propre reste engourdi durant leurs capricieux ébats : mais Henri se chargea d'une lourde faute à son réveil — si tant est, nous l'avons dit déjà, qu'on doive le tenir pour responsable à ce moment de ses actes. — En effet la journée du lendemain s'étant écoulée plus calme pour lui, sous l'influence de la conclusion apaisante qui avait terminé si singulièrement son cauchemar, Charlotte, toute heureuse de ce progrès inattendu et pensant entrevoir l'aurore



de la guérison espérée, interrogea son mari avec empressement sur les causes du répit dont il éprouvait si visiblement le bénéfice. Alors, avec une inconsciente mais incroyable cruauté, le malade expliqua l'origine de sa tranquillité et avoua pour quel motif il en était favorisé ! On peut affirmer qu'à l'heure de cette confidence odieuse, il porta de sa main le coup mortel à sa femme et acheva de la confirmer dans sa résolution désespérée (1) ! « Ah ! c'est ainsi, répondit-elle en effet, avec un pensif sourire. C'est donc là ce qui peut te profiter. Allons, c'est bien ! Oui, oui, de la douleur profonde, de la résignation définitive, procède la force véritable et soutenue, le calme supérieur de l'esprit, sans lequel rien de grand ne se fait. Tiens-toi donc ferme à ta résolution de cette nuit, et le repos te sera enfin accordé (2) ! »

Telle fut, pour Charlotte, la goutte d'eau qui fit déborder le vase d'amertume, lentement rempli dans son cœur. Le soulagement goûté par son malade ayant été en effet de courte durée, la jeune femme se résolut à faire du songe bienfaisant une réalité plus sûrement effi-

(1) G. KUEHNE se montre déjà fort choqué de l'impardonnable légèreté de Stieglitz en cette circonstance (*Maennl. Charakter*, I, 150).

(2) D. 290.



cace, parce que cet incident la confirmait enfin dans une conviction affreuse qui s'était peu à peu imposée à sa pensée par l'étude quotidienne du compagnon de son existence. Cette conviction, elle l'a exprimée certain jour, dans une parole terrible et écrasante pour ce mari dont elle pénétrait si clairement les veules dispositions morales, sans renoncer, dans son indulgente expérience de la pauvre nature humaine, à l'excuser, et même à l'aimer, pour son incurable faiblesse : « Tu portes dans la vie, lui dit-elle un jour (1), une si inquiète disposition d'esprit que l'indépendance entière, le défaut de tout souci me semble un besoin impérieux de ton caractère. Si tu n'avais pas trouvé dans le mariage une compagne qui te fût si parfaitement assortie, *il te faudrait rejeter après tous les autres ce dernier emploi* (Amt) ! » — Oui, après la philologie, le collège et la bibliothèque, cet incapable de l'effort social devait encore sacrifier à son « Moloch » les devoirs, si légers pour lui, du mariage ! — Terme déplorable, bien que profondément logique à qui sait prévoir, d'un amour trop subordonné au mysticisme esthétique !

Sophismes, avons-nous dit des arguments

(1) D. 233.

que se forgea Charlotte afin de justifier devant sa raison claire l'élan de ses désirs instinctifs vers la mort libératrice ! Et cette qualification de sophisme serait encore mieux justifiée si, par son trépas, elle avait prétendu donner à Stieglitz le génie poétique dont il demeurerait privé, car son sacrifice est resté sur ce point sans effet. Mais est-il bien permis de nommer sophisme un raisonnement qui conduit au résultat désiré et prévu par la raison qui l'a construit ? Charlotte avait quelque chose de cette divination (d'ailleurs purement expérimentale en sa source) qui illustra Rachel Varnhagen par le diagnostic des maladies romantiques. Si donc, comme nous le pensons pour notre part, elle a désiré avant tout rendre à Henri le calme et le bonheur compatibles avec son caractère impatient de la plus légère contrainte, il faut bien le dire, — après avoir soupiré profondément à notre tour sur la faible nature humaine, — elle a réussi dans son entreprise !

Stieglitz n'a-t-il pas écrit dans son journal, presque au lendemain de son veuvage (1) : « Maintenant que je ne tremble plus pour sa chère existence, maintenant que chaque jour a cessé de m'apporter un nouveau souci pour

(1) Er. 9.

l'équilibre de sa santé, elle m'appartient *pour la première fois* tout entière, impossible à perdre désormais ! Elle est mon trésor assuré qui me satisfait sans réserve et m'enrichit sans illusions ; elle est *mon orgueil, ma joie, ma paix, ma félicité suprême* ! Depuis que, incorporée en *moi*, elle est devenue le meilleur de *moi-même*, les jours et les années passées avec elle ou loin d'elle vivent pour la première fois dans une gloire immaculée, dans la plus pure dévotion, en *moi*, avec *moi*, trésor sacré d'un temple dont je suis devenu le grand prêtre ! »

Un exorcisme, avons-nous dit de cette tragédie sans seconde. Certes, l'esprit de l'homme écarte lentement par l'expérience accrue les illusions ancestrales : c'est pourquoi le mysticisme romantique a fait de véritables *possédés*, comme le culte de Siva ou celui de Dionysos. Nous l'avons dit, Stieglitz appelle parfois « Moloch » la divinité fallacieuse de laquelle il implora sans trêve le génie et le succès, ainsi qu'il baptise Némésis la puissance qui lui ferme le chemin de la gloire. Or Moloch voulait des sacrifices humains aussi bien que Némésis, car on connaît le rôle du sang, et surtout du sang le plus noble, dans les vieux rites de la magie. Celui qui coula le 29 décembre 1834 n'a pas été du moins répandu tout à fait en vain. D'une âme

torturée par le souvenir d'un passé tragique et par le remords inavoué d'un présent peut-être plus tragique encore, l'exorcisme sanglant de Charlotte a chassé pour jamais le mauvais esprit!

## CHAPITRE IV

### TOUCHÉ DE LA Foudre

Qu'on se représente maintenant la situation mentale de Stieglitz au lendemain du deuil inopiné qui le frappe : qu'on l'imagine recevant un pareil choc en pleine crise cérébrale, la plus grave qu'il eût traversée de sa vie ! — Tourmenté par sa « Némésis », il avait certes prévu, redouté, attendu presque la mort de sa compagne, mais une mort naturelle, préparée par la maladie, et tout autre enfin que ce trépas lamentable, déchirant, compromettant même dont il ne paraît pas que le pressentiment ait jamais effleuré sa pensée. — Nous avons donc bien devant nous, comme il le dira désormais de lui-même, un home frappé de la foudre, et sans doute anéanti sous cette rude atteinte, *attonitus*? (1)

Mais avant d'apprécier sa conduite en cette

(1) Er. 124.

circonstance, avant d'examiner le cours ultérieur de sa vie, il est utile de connaître les dispositions premières de l'opinion à son égard. En effet un hystéro-romantique de son espèce, un candidat perpétuel à l'attention des hommes devait trouver dans ces dispositions du public l'élément principal de ses réflexions et la règle de son attitude — attitude qui présente aux observations du psychologue un des spectacles les plus angoissants tout ensemble et les plus captivants qui se puissent offrir à son regard. Certes, si toute destinée, toute délibération mentale même est en quelque façon *unique* ici-bas, puisque les composantes n'en sont jamais identiques en deux individus distincts, la situation de Stieglitz au début de l'année présente cependant à un plus haut degré que toute autre les caractères de l'exceptionnel et de l'inouï!

#### I. — L'OPINION PUBLIQUE AU LENDEMAIN DU DRAME

Le premier interprète autorisé de l'opinion publique, ce fut l'ecclésiastique qui, au jour de l'an 1835, prononça sur la tombe de Charlotte les derniers adieux de la communauté chré-

tienne. Le pasteur Jonas, disciple et admirateur de Schleiermacher, était bien préparé par cette origine à interpréter sainement un acte d'exception dont le mysticisme romantique avait été la cause et, en partie, le mobile. Son allocution (1) nous paraît fort élevée et l'on s'associera sans peine à des conclusions si visiblement dictées par l'esprit évangélique. Il a fallu l'exaltation antireligieuse de Gutzkow pour y voir une « malédiction pharisaïque » lancée sur une tombe entr'ouverte, et Kuehne, plus équitable, a rendu justice au contraire à l'inspiration toute compatissante de l'orateur (2). Voici le début de ce discours (3) :

« S'il s'agissait, ô pieux assistants, de tracer ici une image fidèle de la chère absente, je ne pourrais vous adresser la parole, car je n'ai jamais goûté l'agrément de sa conversation séduisante et jamais je n'eus l'occasion d'apprécier la grâce qui rayonnait, dit-on, de toute sa personne : non, rien ne m'a renseigné directement sur les originalités et les attraits d'une nature si richement douée. Mais mon office est tout autre en cette circonstance et ce n'est pas

(1) Elle a été reproduite par Curtze dans ses appendices aux mémoires de Stieglitz (SB. 482 et suiv.).

(2) *Beitraege*, II, 115

(3) *Maennl. und Weibl. Charakt.*, I, 118 et suiv.



la vie de notre sœur qui nous préoccupe en ce moment. — D'où vient en effet notre émotion? N'est-ce pas de ne pouvoir nous dire en louant Dieu : Seigneur, vous nous l'aviez donnée, Seigneur, *vous* nous l'avez reprise! Oui, sa mort profondément tragique est ce qui nous touche et, certes, il faudrait tout d'abord que les causes en fussent parfaitement expliquées. L'intimité des relations, l'exacte connaissance de son passé seraient requises afin de décider si cette mort fut le résultat de cette vie, ou si elle n'en est pas plutôt la contradiction? » On pressent, dans ces paroles délicates, l'influence d'un conseil avisé : une conversation avec Mundt peut-être?

Le ministre du culte, poursuivant son exhortation, la divise en trois points dont le sommaire suffira pour nous renseigner sur ses conclusions. Premièrement, dit-il, il ne faut pas nous illusionner sur cette mort, c'est-à-dire en faire un objet d'admiration et de louange : secondement, il importe davantage encore de ne pas juger ni condamner en ceci à la légère, car nous formons la communauté morale à laquelle Dieu avait remis le soin de cette âme, et qui donc, parmi nous, pourrait se dire assurément sans participation à son trépas? Troisièmement enfin, il est essentiel que nous ne nous

séparions pas sans nous être réconfortés par des pensées de paix et de consolation : si en effet nous n'avons pas à juger pour notre part, rien n'est plus assuré que le jugement de l'au-delà auquel notre amie ne saurait se soustraire. — Prenons cependant confiance, ajoute en terminant l'homme de Dieu, car celui-là sera son Juge qui est venu parmi nous pour retrouver la brebis perdue et la ramener au bercail, pour ressusciter les morts à la vie éternelle. Qu'elle lui soit donc recommandée en toute foi! — Langage d'autant plus courageux à cette heure qu'on redoutait, semble-t-il (1), une manifestation hostile aux abords de la tombe, en raison de la sépulture chrétienne qui était accordée à Charlotte malgré son acte désespéré.

Les lettres que Stieglitz reçut de ses proches à l'occasion de son malheur ne présentent même pas les réserves qui s'imposaient au représentant de l'autorité religieuse : elles sont belles d'affection simple et de sincère compassion. La sœur de Charlotte écrit à son « cher beau-frère » (2) que la mère de l'infortunée et tous ses parents s'associent pour lui dire : « Prenez courage dans votre affreuse douleur et levons de concert nos regards vers le ciel! » Le pasteur

(1) SB. 238.

(2) SB. 471.

Buhl, qui avait épousé la sœur d'Henri, accourut à Berlin pour l'inviter à se retirer quelque temps sous son toit, s'il désirait quitter le théâtre de son malheur (1). La lettre de l'oncle russe est une exhortation au calme, un encouragement à suivre les derniers conseils de Charlotte pour qui le banquier proclame une fois de plus son affection, son estime et son admiration (2) : il termine par la promesse d'un large appui pécuniaire. Le vieux professeur de Stieglitz au collège de Gotha, Frédéric Jacobs, son ami d'enfance, Henri Romberg (3), se montrent plus chaleureux, plus affectueux qu'on ne peut dire. Enfin, quelques mois plus tard, une visite à Berlin de l'amie préférée de Charlotte, Thérèse Devrient, — visite fort redoutée par Henri au premier abord, — ne lui laissa qu'une bienfaisante impression d'apaisement (4). Ainsi, pendant les premiers temps de son veuvage, nul ne fit sentir au survivant un reproche, tant Charlotte avait su dissimuler ses souffrances aux regards les plus clairvoyants. Stieglitz ne trouva près de lui que des cœurs pitoyables à son infortune.

(1) SB. 242.

(2) SB. 473.

(3) Voir CURTZE : *Kurzer Briefwechsel*. Leipzig, 1863, p. 95-96, et Er. 53.

(4) Er. 60.

En revanche, à l'égard de la victime, l'opinion se montra tout d'abord hésitante, embarrassée, comme on devait s'y attendre. Un peu plus tard seulement, et sous l'influence du *Denkmal* de Mundt, prit naissance cette impulsion sentimentale qui devait faire de Charlotte une « sainte » et une « madone » — surtout aux yeux des romantiques à la française qui formaient le groupe de la *Jeune Allemagne*; tandis que, par une plus juste appréciation des faits, Henri Stieglitz ne trouvera plus guère à cette heure, comme nous le verrons, que mésestime et réprobation autour de lui. Au premier moment, l'ignorance des causes du drame avait été si entière, en dehors du cercle étroit des amis intimes, qu'un journal berlinois proposa cette explication naïve (1) : la solennité de Noël et la vue des parents comblant à cette occasion de friandises et de cadeaux leurs enfants, aurait poussé au désespoir la pauvre femme, privée des joies de la maternité ! Nous avons vu combien ces sentiments étaient loin de ce cœur meurtri par des déceptions plus subtiles.

Telle fut pourtant l'interprétation des bonnes gens ; les habiles et les avertis s'empressèrent

(1) SB. 458.

d'autre part à exploiter ce retentissant fait-divers pour le plus grand profit de leurs visées politiques ou sociales; les uns accusèrent le gouvernement réactionnaire de la Prusse d'avoir opprimé (en Stieglitz!) l'essor du talent et de la pensée libre; les autres accablèrent au contraire la société cultivée de Berlin dont l'intellectualisme malsain et la sophistique morale dangereuse auraient causé la perte de Charlotte. Ces derniers commentateurs voulurent voir dans le trépas de la jeune femme l'effet d'influences corruptrices; ils stigmatisèrent une fois de plus les lettres romantiques de Rachel et ses apologies du suicide; ils en réclamèrent l'interdiction par la censure royale.

Leur porte-parole fut Wolfgang Menzel, que nous avons montré fort dur à la poésie de Stieglitz et qui le fut plus encore à la mémoire de sa femme; il résumait un peu plus tard en ces termes les arguments des esprits conservateurs (1) : « La pauvre Charlotte s'était laissé contaminer par l'idée absurde de l'émancipation de la femme et elle accepta toutes les exagérations véritablement caricaturales que notre époque a mises à la mode sur ce sujet. Ses écrits sont un étonnant monument des aberrations

(1) SB. 458-461.

esthétiques du temps présent. Elle acceptait comme une loi éternelle et divine les doctrines de Goëthe, trop souvent inspirées à ce sybarite par ses appétits de faune. Elle voyait une sagesse profonde dans ces malveillantes récriminations contre le mariage dont certaines vieilles femmes de lettres délaissées ont le monopole ! Elle crut donc que la femme devait être libre, libre des chaînes du mariage, tandis que l'homme resterait libre de son côté. Alors, pour affranchir son mari, elle s'offrit en sacrifice et se plongea un poignard dans le sein. — Quelle triste illusion ! Quelle fausse conception du devoir conjugal et des droits de l'épouse ! Rien ne prouve mieux combien Goëthe est capable de détraquer les esprits et de dépraver les cœurs, combien par lui, sous prétexte de *beauté*, la religion et les mœurs peuvent être profondément sapées !... Charlotte est un parfait Werther féminin... et tels sont les dignes fruits d'un enseignement qui voile d'exaltation poétique les appétits les plus bas, qui conduit à la méconnaissance des devoirs les plus évidents, qui pousse à dédaigner le bonheur vrai pour adorer de vains fantômes et mène sur cette voie ses adeptes à leur perte assurée ! » — Psychologie beaucoup trop sommaire en ce qui concerne Charlotte, comme nous espérons l'avoir



démontré! Les objections de Menzel sont valables certes, contre les tendances de la morale romantique sous les espèces du mysticisme esthétique, — morale dont il contemplait autour de lui le troisième épanouissement en Europe; il est même intéressant de lui voir mettre si nettement en relief dès cette époque le trait romantique dans la morale de Goëthe — en méconnaissant d'ailleurs toutes les atténuations que ce grand homme mûri par la vie avait apporté aux théories werthériennes de sa jeunesse. — Mais c'est Henri Stieglitz qui fut surtout l'adepte imprudent du mysticisme romantique dont Charlotte devint seulement la victime expiatoire et l'hostie tristement immolée.

## II. — MONOLOGUE RÉCONFORTANT

Ces derniers commentaires ne se firent entendre publiquement que plus tard et nous avons dit que les premiers jugements de l'opinion furent indulgents aux époux Stieglitz. Revenons à Henri qui, malgré la sympathie dont ses proches et ses amis lui prodiguent à l'envi les témoignages, traverse, nous l'avons dit, une



épreuve sans seconde au début de l'année 1835. — *De profundis* (1) ! ce premier verset du psaume funèbre par excellence conviendrait pour caractériser la situation morale de cet homme qui se trouve plongé soudain dans un abîme de douleur et, vraisemblablement, de remords ! Du fond de cet abîme s'élève aussitôt chaque jour (pour les lecteurs de son journal intime qui a été publié) (2) sa voix d'homme de lettres, accoutumé à commenter avec lui-même les plus fugitives impressions de son âme. Accents précieux à recueillir ! On se dirait à l'orée d'un des antres fatidiques où l'antiquité allait, sur les obscurs destins de l'homme, interroger les esprits de la terre ; et l'on écoute avec angoisse, l'oreille attentive, le cœur frissonnant d'une horreur sacrée !

### 1. — *La Résurrection de la Muse.*

Certes, de cet abîme monte parfois un bruit de sanglots étouffés (3) : des « glaives de feu (4) »

(1) C'est le titre choisi par les amis d'Oscar Wilde pour les lettres si frappantes qu'il écrivit dans sa prison de Reading. Toutes distinctions faites quant à leurs origines, ces deux situations morales ne sont pas sans analogies.

(2) Voyez : *Erinnerungen an Charlotte*. Marburg, 1863.

(3) Er. 102.

(4) Er. 16.

traversent un cœur torturé et des torrents de larmes (1) coulent sur des joues pâlies par les veilles. Nous entendons murmurer le vœu de suivre sans délai la fugitive (2); nous percevons quelques plaintes sur la cruauté de son abandon soudain (3)!

Toutefois, — et ce n'est pas sans surprise que nous venons à le constater, — toutefois ces accents lamentables ne sont pas ceux qui frappent le plus souvent notre oreille. Nous assistons d'ordinaire à une conversation modérée et mesurée du patient avec lui-même, et, dès le début, nous en recevons l'impression de la détente, du calme ou même de la sérénité. L'ami le plus intime de Stieglitz, Maurice Veit, ne s'étonna-t-il pas de le voir, au premier jour de son deuil, si patient devant les questions indiscreètes, si accueillant aux visiteurs les plus importuns (4)? Stendhal, un autre exemplaire typique du romantisme moral, écrivait trente ans plus tôt dans un autre journal intime, à la suite d'un cuisant chagrin (5) : « Je viens de passer une demi-heure qui a peut-être été une des plus pénibles de ma vie! » Mais il ajoute

(1) ER. 17.

(2) ER. 25.

(3) ER. 40.

(5) GEIGER, *Dichter und Frauen*, 259.

(6) STENDHAL, *Journal de jeunesse*.

aussitôt : « Ma seule distraction était d'observer mon état et c'en était une grande ! » — Le riverain de la Sprée est de cette école : l'analyse curieuse de sa sensation l'aide à en supporter l'amertume.

Bien plus, — osons le dire dès à présent comme nous le pensons, — ce qu'on flaire sous les fleurs de rhétorique dont ce virtuose de la plume enjolive sa récente douleur, c'est un sentiment de soulagement, presque de débarras ! Un gênant témoin de ses rodomontades anciennes et de ses présents échecs s'est éloigné fort à propos de son voisinage et reculé dans un éloignement propice aux adroits subterfuges : sans scrupules on fera parler désormais ce témoin selon les besoins de la cause. En outre, le survivant se voit de nouveau intéressant et singulier, comme à l'heure de ses romanesques fiançailles, — plus encore, à titre de héros d'une exceptionnelle aventure d'amour. — Or pour des tempéraments de son espèce, l'espoir d'attirer et de retenir, à quelque prix que ce soit, l'attention publique, est une satisfaction de vanité ; faute de mieux, leur goût dépravé se contente à ces succès de douteuse origine. Nous allons voir bientôt de tels sentiments se faire jour, à la dérobée, sous la plume proluxe de notre héros.

Il se remémore, peu de jours après son deuil,

la façon dont il en reçut la nouvelle. Le propriétaire de son logis est accouru, pour l'avertir, vers la maison amie où il passait la soirée et s'est servi de la formule usitée en pareil cas : « Ne vous effrayez pas, monsieur le docteur, votre chère femme est très malade (1). » Aussitôt, il s'élança terrifié vers sa demeure : « La vue de son corps sans vie me frappa de la foudre, écrit-il. *Désormais, je n'avais plus rien à perdre!* L'espoir et la *crainte* étaient pareillement morts en mon cœur. Ce coup de tonnerre m'avait labouré et disposé pour accueillir *la semence nouvelle!* » — Voilà donc son esprit tourné sans délai comme sans transition vers l'avenir. Nous allons voir en effet cette semence sanglante germer bientôt dans son cerveau en projets littéraires de toutes sortes, et l'on rencontre aussitôt sous sa plume les confidences qui affirment son *calme* (2) revenu, sa *sérénité* (3) recouvrée; la vie paraît même s'offrir à lui plus attrayante au sein de l'épreuve imméritée (4) : « Oui, ma vie est lourde certes, mais si *intéressante* en revanche avec ses sombres draperies,

(1) Er. 23. Le récit des Mémoires, écrit dix années plus tard, est un peu différent (SB. 232). Celui des *Erinnerungen* doit être le plus exact.

(2) Er. 8.

(3) Er. 18.

(4) Er. 38.

son étendard traversé des projectiles du dernier combat... Quand la mort elle-même se présenterait à moi, comme au bûcheron épuisé de la fable, je la prierais, non pas de m'aider à traîner mon fardeau, mais bien de m'accorder encore quelque délai afin que j'achève de porter *seul* désormais sur le chemin cette charge dont je ne souhaite pas d'abandonner le faix de sitôt. »

Dans ces comparaisons ingénieuses, on voit l'homme de lettres reprendre goût à ses tâches coutumières et, comme il le reconnaîtra plus tard, se complaire « à jouer paisiblement avec sa douleur comme un enfant s'ébat inconscient sur le bord d'un précipice affreux (1) ! » — Il va jusqu'au précieux parfois dans ses métaphores consolatrices. A qui le présent est cruel, écrira-t-il un jour (2), il reste du moins le recours des souvenirs. Le rouet toujours actif de la pensée choisit alors dans le passé un fil ténu, l'humecte d'une larme, le fait passer sous les doigts effilés de la réflexion, tandis que le battement du cœur marque la mesure : alors ce fil du souvenir chante sur le fuseau jusqu'à ce qu'il casse ou que le fileur s'endorme au bruit monotone ! Après avoir lu ces gentillesses déplacées, on s'étonnera moins devant un épisode que Stie-

(1) SB. 241.

(2) Er. 97. Voir aussi, 31, 32, 33.

glitz lui-même mentionne dans ses Mémoires et qui jette un jour singulier sur son état d'esprit au lendemain de son malheur : « Pour le 3 janvier 1835, écrit-il (1), (c'est-à-dire six jours après le drame, deux jours après la cérémonie funèbre) nous avons été invités tous deux d'avance à une réunion où l'on devait représenter une petite comédie. Lorsque le moment fixé pour ce plaisir approcha, je me représentai vivement que ma chère Charlotte, si elle eût été près de moi, se parerait à cette heure afin de sortir à mes côtés, et je fus saisi d'une immense tristesse. Alors se précisa soudain dans mon âme un discours tel que nous aurions pu l'adresser dans cette circonstance à nos amis, en ce moment assemblés sans nous. Je rédigeai sans délai ce discours et je l'envoyai par la poste. Pape et Mundt, qui entrèrent au moment où j'allai cacheter ces vers, se montrèrent émus de leur contenu et ne firent aucune objection à leur envoi. Je mentionne exactement ce fait, parce que, m'a-t-on dit, il fut durement exploité contre moi dans la suite, par certaines gens incapables de comprendre que sur les plus graves douleurs et les plus sombres souvenirs, la fantaisie aime à poser en douce consolatrice ses ailes de libel-

(1) SB. 241.



lule alors que la réflexion ou le raisonnement demeuraient inhabiles à procurer le moindre soulagement ! » Ainsi le versificateur commençait dès lors à jouer avec le souvenir de sa victime pour quêter l'applaudissement de ses auditeurs (1) ! Mundt, dont nous venons de voir invoquer le témoignage à la légère, ne protesta pas ce jour-là mais n'en fit pas moins ses réflexions en silence. N'écrivait-il pas quelques semaines plus tard à Stieglitz (2) : « J'ai remarqué avec effroi que, dès la première semaine après la mort de ta femme, tu pouvais *plaisanter* sur toutes ces circonstances effroyables comme s'il se fût agi d'un fait divers recueilli par toi dans quelque journal et qui ne te touchât que de très loin ! »

Les notes quotidiennes de Stieglitz prennent

(1) Stieglitz raconte aussi dans ses *Mémoires* (SB. 257) qu'il eut la surprise de trouver, peu de mois après son deuil, un poème signé de son nom dans l'*Almanach des Muses*, recueil auquel il avait collaboré souvent. Ces vers, d'inspiration légère et frivole, exprimaient, dit-il, le dessein de passer franchement l'éponge sur les soucis de la veille pour se tourner vers l'avenir avec sérénité ! Il affirme qu'il fut étranger à la rédaction de cet écrit comme à sa publication et qu'il ne put jamais tirer cette affaire au clair. Lorsqu'on songe à ses vers *avoués*, du 3 janvier 1835, on ne serait pourtant pas fort étonné qu'il leur eût donné peu après une suite d'allure encore plus dégagée et qu'il eût bientôt oublié cette nouvelle fantaisie !

(2) GEIGER, *Dichter und Frauen*, p. 251.



d'ailleurs un ton de plus en plus dégagé à mesure que le temps passe. Il ne plaint jamais Charlotte, ne lui fait guère de reproches ; il la *remercie* le plus souvent comme d'un service qui, après tout, était dû par elle à son époux (1) : » O chère et excellente Lottchen, ton cœur d'ange a sans doute des mouvements de pitié lorsque tu vois ton fidèle camarade seul et blessé dans la vie. Mais tu penses alors : *cela ne pouvait être autrement si l'un de nous devait être sauvé !* » — Un peu plus tard, entièrement réconcilié avec son sort, il supposera entre Charlotte et lui ce colloque ingénieux : « Oh ciel ! dit-il en s'adressant au portrait de l'aimée, que n'as-tu connu la joie de contempler une telle paix dans mon cœur, un bien-être aussi durable dans ma pensée ! — (Il prête alors à l'image qu'il a sous les yeux un sourire de béatitude avec ces paroles reconfortantes) : Ne suis-je donc heureuse dans le séjour des âmes, heureuse dans la conscience d'avoir conquis pour toi *ce qui était le but de notre association ici-bas !* »

On ne peut guère aller plus loin dans l'égoïsme béat, n'est-il pas vrai ? En général les effusions du journal intime de Stieglitz au lendemain de son deuil rappellent le ton des lettres qu'il adres-

(1) Er. 67.

sait jadis de Berlin à sa fiancée lointaine. De nouveau, et non sans un évident soulagement, il s'adresse à une inspiratrice quelque peu distante, vers laquelle il aspire assurément, mais sans grande hâte (1), dont il reste patiemment séparé. Elle s'est transportée cette fois un peu plus loin que par le passé, mais le séjour des âmes est un cadre fort convenable au rôle qu'on lui fera jouer de nouveau. En un mot, Charlotte n'est plus une épouse de chair, aux côtés de laquelle il fallait subir les petits tracassés de la vie commune. Elle a repris l'aspect qui l'avait faite longtemps séduisante, celui de *Muse* immatérielle et imprécise, mystiquement présente à la pensée du littérateur dont elle a pour mission d'encourager l'effort vers la gloire. Il revit désormais dans cet idéal et léger servage d'amour qui laissait toute latitude aux fantaisies de son imagination comme aux inégalités de son humeur!

A-t-il jamais vécu autrement d'ailleurs? Il s'efforce à présent de le nier; il voudrait que Charlotte fût toujours restée sa *Muse*, même

(1) Mundt l'accuse dans son *Denkmal* d'avoir d'abord mis assez peu d'empressement à visiter sa fiancée à Leipzig, si voisin cependant de Berlin : et sa correspondance n'est pas sans confirmer ce reproche, surtout pendant les premières années de leur séparation. Au tête-à-tête qui dès lors provoquait entre eux de légers froissements, il préférait les effusions épistolaires avec leurs effets de rhétorique à bon marché.

pendant les courtes années où l'on vit cette Muse mener la vie ménagère aux côtés du poète, qui avait peine à la reconnaître sous cet aspect trop prosaïque. Pour le confirmer dans une interprétation si avantageuse de son lamentable passé conjugal, le sublime testament de la morte sera plus utile encore à Stieglitz que ses propres figures de rhétorique. Certes, cette femme supérieure connaissait bien l'homme de médiocre étoffe auquel elle avait dévoué sa vie, car elle a su trouver à son intention les paroles qui, traversant le cœur, devaient aller droit au cerveau pour reconforter cet intellectuel impénitent! En sorte que deux ou trois soupirs échappés malgré elle à son agonie morale troubleront seuls, par intervalles, le survivant dans sa suffisance infinie d'homme trop aimé, de héros privilégié d'un drame sentimental sans précédent. S'il ne possédait, dit-il (1), le testament de sa femme, il ne pourrait s'imaginer présent sur la terre, car il en fut reconforté dès la première heure (2) et c'est plus tard seulement qu'il y découvrit, sous l'influence du *Denkmal*, quelques muets reproches (3). Il a passé sa vie à commenter ce document, à l'interpréter à

(1) Er. 19.

(2) Er. 39.

(3) Er. 42.

son avantage, à en corriger les réserves voilées. « Les dernières paroles de Charlotte, écrit-il encore (1), faisaient pour elle-même aussi nécessairement partie de son acte suprême que le poignard qui en devint l'instrument. Sans ces paroles, il m'aurait fallu la suivre aussitôt (2) pour me procurer la réponse à mille questions inéclaircies, les plus vitales de toutes à mes yeux ! Elle le savait fort bien, car *elle* du moins me connaissait. L'intelligence claire était le privilège de son esprit. » En fait, le testament ne répondait nullement aux mille questions inquiètes qu'aurait dû se poser une conscience lourdement chargée de souvenirs, mais ce document était de nature à endormir doucement ces questions dans le cœur d'un homme qui ne demandait guère, au surplus, qu'à les écarter sans délai loin de lui !

## 2. — *Nouveaux espoirs de triomphes poétiques.*

Puisque la Muse est ressuscitée de ses propres cendres, après avoir payé de sa vie le tort de

(1) Er. 30.

(2) En réalité, il ne songea pas sérieusement au suicide et l'on put lui mettre entre les mains sans danger, dès le lendemain du drame, l'arme qui avait percé le cœur de Charlotte. (SB. 235-236, et Er. 1).

s'être faite un instant trop terrestre et trop matérielle, puisqu'elle ne risque plus désormais nulle éclipse, elle va de nouveau appuyer utilement l'effort conquérant, l'impérialisme esthétique du poète. Au profit d'un égoïsme maladif, elle restaure l'espérance de la gloire possible, en même temps qu'à un mysticisme avide d'aliments extatiques, elle restitue la conviction d'une alliance céleste et d'un secours venu de l'au-delà!

On conseille à Stieglitz de distraire sa peine à des besognes littéraires sans ampleur : mais cela, dit-il avec dédain, *d'autres le peuvent aussi bien que lui* (1)! Il sait au contraire des monuments plus hardis que *seul* il peut édifier de ses mains et auxquels il se doit de réserver son effort: Il n'a donc nullement cessé de croire à sa vocation glorieuse ni perdu la foi dans son génie : il ne renoncera jamais à cette foi qui est pour lui la source même de sa vie. Aussi se plaît-il à considérer l'acte désespéré de Charlotte comme un témoignage assuré de sa propre maturité poétique, si impatientement attendue de tous deux : « Elle a cru enfin sa tâche accomplie et qu'un seul trait décisif manquait encore à sa tâche éducatrice. Alors elle a couronné cette œuvre par

(1) Er. 12.

un geste sûr, hardi et tranquille. Elle m'a émancipé, m'a reconnu majeur et l'objet de ma vie présente est de donner *raison* à son pressentiment prophétique (1) ! »

On le voit, non seulement la gloire lui est de nouveau accessible, mais elle est désormais prochaine, facile à saisir par des mains frémissantes d'un fébrile empressement ! Les médecins recommandent encore au malade le repos de l'esprit que déjà il se sent réconforté, prêt à reprendre la plume (2). Il s'était résolu par piété conjugale à profiter de ses premières forces pour mettre au net le récit de ses voyages en compagnie de Charlotte, voyage de noces, voyages en Allemagne et en Russie, afin de mieux éclairer le public sur les vertus et les dons de sa compagne. Cette idée lui venait de Charlotte elle-même qui, constatant son impuissance poétique, s'efforçait dans les derniers mois de sa vie de l'orienter vers ce genre littéraire plus facile, auquel se rattachent en effet ses ouvrages les mieux accueillis par la suite. Mais, dès le 3 février 1835, il crayonne sur son carnet ces lignes stupéfiantes (3) : « Il est doux et fortifiant de *pouvoir* désormais et pourtant de vouloir autrement

(1) Er. 17.

(2) Er. 11.

(3) Er. 20.



qu'on ne peut par déférence pour une indication respectée... Pourtant, *si l'Inde m'inonde* comme j'en ai senti l'impression durant la dernière partie de cette nuit, si ses paysages me hantent avec l'intensité d'une vision, alors il n'y a plus à songer, pour le moment du moins, aux récits de voyage dont j'avais projeté la rédaction! » En d'autres termes, le poète commence ici de prévoir que ses futiles évocations orientales vont de nouveau s'imposer despotiquement à sa pensée et déjà il paraît tout décidé à ne pas résister longuement à une tentation si séduisante. Ne s'est-il pas fait un devoir de sa versification fastidieuse? Plus tard, il reviendra au récit de ses voyages conjugaux, mais sans jamais trouver le temps d'achever ces pages où Charlotte devait enfin « recevoir ce qui lui était dû (1)! »

La poésie épique l'a donc reconquis : il se considère comme un champ ensemencé à nouveau, où germe déjà la récolte (2). Il refuse de se rendre en Grèce suivant le conseil de certains amis qui ont pris trop au sérieux sa littérature philhellénique d'adolescence et espèrent quelque distraction pour lui d'un tel pèlerinage (3). Qu'a-

(1) Er. 71.

(2) Er. 44.

(3) Er. 30.



t-il besoin de ces plaisirs vulgaires? Sa distraction, c'est l'espoir réveillé des triomphes futurs. Il a, dit-il, bien assez à faire en Allemagne et doit consacrer tout son temps à sa Muse ressuscitée. De nouveau la versification va guérir les maux de son corps en même temps que ceux de son esprit, car il n'a pas perdu ce privilège, jadis dépeint à sa fiancée avec complaisance et qu'il n'abandonnerait pas, dit-il, pour tous les trésors du monde (1) : en lui, le trop-plein de sang généreux, qui explique à son avis ses vertiges, se cristallise bientôt en images et en rythmes, et cette floraison brillante restitue la liberté à sa pensée, répand la vie par torrents dans son sein! Peu de mois après son deuil, il met au point une tragédie symbolique, esquissée avant son veuvage, *la Fête de Dionysos* : il la présente au public et, à cette occasion, sent renaître en lui les délicieuses angoisses du débutant de lettres! La vie lui devient de nouveau, pour quelques semaines, un gigantesque point d'interrogation (2) devant le succès avidement escompté, — et d'ailleurs une fois de plus escompté en vain.

Au besoin, il effacerait le passé de sa mémoire si ce sacrifice lui semblait favorable à sa production littéraire : « Je songe, écrit-il un

(1) Er 116

(2) Er 120

jour (1), à ce qu'il adviendrait de moi si je m'en allais à la montagne, ne donnant plus signe de vie à mes amis et me plongeant alors dans le travail. Avec les paysans j'irais en pèlerinage, j'irais au confessionnal, j'irais à l'office : je considérerais tout mon passé comme un songe et ma vie présente comme seule véritable. Mais pourrais-je oublier réellement? Et, si tout se taisait en effet dans ma mémoire, qu'est-ce que mon imagination pourrait bien enfanter au sein des Carpathes? »

Le mysticisme conquérant, ressuscité dans son cœur fébrile, lui restitue la certitude d'une alliance surhumaine. Il s'applique les paroles du psaume : « Seigneur, tu es mon bouclier, tu m'as établi en honneur et tu as redressé mon front! » et relève involontairement la tête en répétant cette apostrophe (2). Car il a retrouvé, nous l'avons dit, sa médiatrice. Depuis que Charlotte l'a quitté, la force morale de l'aimée a passé dans son propre cœur et il répète (3) souvent que le sacrifice de sa femme a *doublé* sa force, son ardeur, ses facultés créatrices. — Réconfortante assurance qui lui ouvre à nouveau les plus glorieuses perspectives d'avenir!

(1) Er. 75.

(2) Er. 89.

(3) Er. 7, 27, 37, 58.

## III. — PÉNIBLES DIALOGUES

Laisse à lui-même, Stieglitz aurait donc vraisemblablement justifié bientôt les pronostics favorables du testament de sa femme : il eût retrouvé en peu de temps sa verve prolixe et par là sa tranquillité morale comme sa santé physique. Mais Charlotte avait compté sans Mundt qui, une fois de plus, entre elle et son mari vint se placer en tiers ! Le livre apologétique de cet ami trop zélé allait retarder le rétablissement de Stieglitz en lui rappelant, sans illusion possible, que sa Muse avait été une femme et qu'elle avait souffert, sinon par la faute (car il est excessif peut-être de parler de faute en pareil cas) du moins par le fait du compagnon de sa vie.

1. — *Le livre de Mundt.*

Le travail biographique de Mundt, — ce *Denkmal*, ce monument du souvenir dont nous avons fait mention tant de fois — fut d'abord

envisagé sans répugnance par Stieglitz lorsque son ami vint lui proposer de l'entreprendre à sa place. En effet les commentaires de la presse allemande (1), sur la mort de Charlotte, étaient loin de le satisfaire. Il estima qu'on ferait naître l'indulgence et la compassion dans les cœurs en disant la « vérité » sur le drame. Toutefois cette « vérité », il la voulait telle qu'il l'envisageait, peut-être de bonne foi, pour sa part : avant tout Charlotte devait être présentée comme ayant prouvé par son trépas une confiance imperturbable dans le génie du poète auquel elle avait consacré sa vie. Pour établir cette vérité-là, il aurait fait sagement d'en assumer lui-même la démonstration : avec l'inconscience propre aux tempéraments de son espèce, il eût chassé des souvenirs importuns et conclu à la mort enthousiaste et sereine de la victime : il l'eût montrée, marchant au sacrifice, souriante et couronnée de fleurs ! Mais il commit l'imprudence de laisser la parole à un commentateur qu'il savait épris de Charlotte et ce dernier, avocat naturel de la femme, devint involontairement l'accusateur du mari.

Dès le début de 1835, Mundt avait publié

(1) Et même de la presse européenne, car les journaux anglais et français (en particulier *le Temps*) avaient signalé la tragédie berlinoise à leurs lecteurs.

dans un journal un récit sommaire du drame qui reçut l'entière approbation du survivant et fut jugé par lui « profond, victorieux, persuasif (1)! » Désireux d'agir rapidement sur l'opinion et se trouvant incapable d'entreprendre dès lors un travail qui eût rouvert toutes ses plaies, Stieglitz confia ses notes et ses lettres à un ami dont il connaissait la passion de tête pour sa femme mais qu'il savait dévoué à sa personne et qu'il croyait — chose capitale à ses yeux — admirateur de son talent (2). De leurs relations à ce sujet, voici la version qu'il a donnée dix ans après dans ses Mémoires (3). Il raconte que Mundt, ayant achevé sa tâche, lui apporta son manuscrit. L'ayant alors parcouru, il salua, dit-il, dans ces pages émues, une image fidèle, élevée, sans défaut de sa compagne. En revanche, il jugea ses propres traits quelque peu altérés et défigurés par l'auteur. Il estima que la peinture des heures sombres qui avaient attristé sa vie conjugale ne se trouvait pas suffisamment équilibrée par une description vivante des moments

(1) Er. 35.

(2) Voir dans les Mémoires de Stieglitz (p. 485) une lettre de Mundt qui affirme son enthousiasme pour le talent de son ami et ses espérances d'une renommée « éternelle » en sa faveur.

(3) SB. 250.

heureux de son existence intime : en sorte que Charlotte elle-même restait mal connue du lecteur. Ne s'estimant pas assez impartial toutefois pour prononcer sur une question qui le touchait de si près, il porta le manuscrit à son ami Louis de Voss qui partagea son sentiment. Alors, il retourna l'ouvrage à Mundt avec des observations critiques et quelques demandes de modifications.

En réalité, les choses se passèrent entre eux moins paisiblement : nous le savons par une lettre de Mundt qui est contemporaine des événements et qui éclaire d'un jour inattendu les préliminaires de la publication du *Denkmal* ainsi que le caractère de Stieglitz. Cette lettre, récemment publiée par M. Geiger (1), porte la date du 21 avril 1835 : les termes en sont fort peu mesurés et nous renseigneront clairement sur l'attitude des deux parties en cette affaire :

« Bien que cela me soit extrêmement pénible, écrit l'auteur du *Denkmal*, je ne puis différer plus longtemps l'explication que ma conscience et mon honneur m'imposent vis-à-vis de toi. Sans doute prévois-tu d'avance ce que sera cette explication. Tu n'ignores pas en effet que la façon dont tu as accueilli mon travail sur Char-

(1) *Dichter und Frauen*. Berlin, 1896, p. 250-255.



lotte équivalait à une condamnation totale de ce travail. Tu as bien cherché déjà dans quelques billets à excuser et à retirer tes objections, mais je ne puis me contenter de ces excuses.

« Lorsque dans un sentiment de piété et de dévouement j'entrepris de raconter les faits dont le dénouement fut, au 29 décembre, un si terrible orage sur nos têtes, lorsque surtout je me chargeai d'expliquer à l'opinion, par le passé intellectuel de la défunte, un acte si affreux et si stupéfiant, je savais parfaitement qu'une telle entreprise ne pouvait être accomplie sans t'atteindre de façon très sensible. Mais je comptais trouver en toi l'homme *nouveau* que ce drame avait précisément pour but de faire naître; et, décidé à m'imposer la plus grande réserve, j'avais le droit de compter que tu accepterais de ton côté mon récit comme une expiation de ton passé. Au surplus, je mettais la vérité au-dessus de notre affection réciproque.

« Je te communiquai la première partie de mon œuvre. Tu m'adressas alors plusieurs pages de remarques devant lesquelles je fus saisi d'un sentiment que je ne puis décrire! Ces remarques sont en effet rédigées sur un ton si léger, si frivole, là surtout où il s'agit de tes relations intimes avec l'absente que j'en ai perdu



la vue et l'ouïe ! Songe, mais songe donc que tes paroles atteignaient une morte admirable ! Quant à moi, je n'ai pu que m'en détourner avec un profond malaise.

« Je ne veux pas m'attarder à réfuter ces remarques une à une. Le ton impératif et dictatorial que tu te permets avec moi, tes : « A rayer ! Doit disparaître ! » ne m'empêcheraient pas de t'écouter là où je te croirais dans le vrai. Mais nulle part le droit n'est de ton côté. Devant un acte qui ne t'appartient plus en propre, mais que le monde entier doit juger, les petites considérations égoïstes n'ont plus qu'à se taire. Or, tu voudrais nier jusqu'à des faits ! Quant à moi, je ne me prêterai jamais à jouer devant l'opinion une comédie diplomatique. Si nous voulons faire rendre à la disparue la justice qui lui est due, rien ne doit être caché de sa vie, bien qu'il soit permis d'indiquer certains faits par allusion seulement. Et combien n'ai-je pas sué sang et eau pour mesurer chacun de mes termes ! Je vois malheureusement trop bien que la vanité, non la sincérité te guide en cette affaire : ne sais-je pas de source certaine que tu m'as dissimulé certains passages de tes notes personnelles, par diplomatie mal entendue, par crainte qu'on ne puisse les interpréter contre toi : ce passage par exemple :

« Quand je suis à bout, je me pendrais volontiers à un arbre et quand j'ai soif, j'irais me noyer! »

« En réalité, tu ne veux pas expliquer l'acte de Charlotte par son tempérament, au moins en partie, mais tu entends le faire dériver *uniquement d'un amour idolâtre à ton égard*. Pourtant tout doit être utilisé en vue d'éclairer cette énigme psychologique. Pourquoi d'ailleurs tant redouter la vérité et combien la dignité morale d'un tel acte serait incertaine s'il fallait recourir au mensonge pour le justifier! Charlotte n'a nul besoin d'excuses diplomatiques et cependant la plupart de tes remarques au sujet de mon travail sont issues d'une préoccupation de ce genre.

« Il me faut te rappeler enfin que je n'ai pas travaillé sur ta demande mais que j'ai eu la première idée de l'œuvre pieuse à laquelle je me suis dévoué : c'est pourquoi les décisions impératives appartiennent non pas à toi, mais à moi, seul responsable de l'ouvrage! » — Situation unique! Étrange débat entre deux hommes dont l'un et l'autre estime, au fond du cœur, que Charlotte s'est tuée par amour pour lui et voudrait le donner à entendre! Toutefois Stieglitz est mieux armé à cet effet et Mundt dépasse évidemment les bornes de la délicatesse, car il

oublie la confiance que lui a témoignée le mari de la morte en lui fournissant les documents de son travail. Il n'en a pas moins raison en tant qu'avocat de la jeune femme et il a très clairement caractérisé les mobiles humains, trop humains de Stieglitz en cette affaire. La fin de sa lettre est d'ailleurs plus conciliante : il propose une sorte de traité de paix, une convention amiable qui définit les droits de chacun sur la rédaction du livre.

Devant cette rude algarade, il semble que Stieglitz ait un instant songé à un éclat, à un désaveu public, à un duel peut-être (1). C'est là sans doute cette douleur qu'il mentionne vers cette date dans son journal comme la plus sensible qui l'ait atteinte depuis son deuil (2). Mais il craignit que la mémoire de Charlotte ne vînt à souffrir du bruit fait autour d'un tel différend. Cette pensée le retint, dit-il, sur une pente dangereuse et l'engagea à conserver à Mundt son amitié tout entière. Il se recueillit devant le tombeau de la morte, prit la ferme résolution de se contenir et se rendit ensuite auprès de l'ami de sa femme. Ce dernier, qui le reçut d'ailleurs avec attendrissement, n'eut, ajoute-t-il, aucun soupçon de « la défaite

(1) SB. 251.

(2) Er. 42.

volontaire qui avait préparé sa victoire (1)! »

Il résulte du billet suivant que Mundt se calma de son côté et remania son travail à plusieurs reprises afin de donner à Stieglitz quelques satisfactions : « Voici, très cher et très tendre ami, écrit-il (2), après une refonte trois fois répétée, l'histoire du calvaire de *notre* vie. Je ne puis te dire quelles souffrances m'a causées ce travail, quelles sueurs de sang il a fait couler de mon cœur! Sera-t-il enfin tel qu'il ne te blesse pas de façon trop cruelle? Pour moi, j'en suis malade et je ne saurais vraiment que faire si tu ne le jugeais pas au point cette fois. Une conclusion où seront développés les motifs intellectuels de l'acte tragique (3) me reste encore à rédiger » .

(1) Mundt nous apprend encore dans la lettre dont nous venons de traduire une partie que Stieglitz entendait supprimer en particulier ce billet de Charlotte, daté du 22 février 1822 (Voir plus haut p. 48-49) et qui renferme un cri d'impatience ou même de dépit devant sa faiblesse de caractère. Chose bien plus grave et vraiment inqualifiable celle-là, il avait, paraît-il, attribué à Charlotte et tenté de faire publier par Mundt sous le nom de sa femme un jugement dénigrant sur un écrivain son confrère, jugement qui était en réalité sorti de sa propre plume! Il faut ajouter qu'il revint de lui-même sur cette indécatesse sans excuse. Mundt n'en remarque pas moins avec raison que de semblables pratiques le laissent incertain sur l'authenticité des sources qui ont été mises à sa disposition.

(2) SB. 490.

(3) Cette conclusion, qui ne lui fut pas communiquée avant l'impression du livre, devint par la suite une nouvelle souf-

Stieglitz accepta tant bien que mal cette dernière rédaction du *Denkmal* et, par un passage de son journal qui est daté du 8 mai 1835, il nous explique dans quels sentiments il s'y résolut. Suggestible comme tous les faibles, il s'efforça de faire sienne la conception « expiatoire » que lui proposait Mundt (1) : « Je lis à présent, écrit-il, le manuscrit de Mundt, mot par mot, avec une véritable dévotion, — il n'est pas de mot plus exact! — et avec une tranquillité plus grande dont je dois le bénéfice à cette dernière douleur, la plus profonde que j'aie ressentie depuis celle qui les dépasse toutes! Je ne voudrais pas voir changer une seule ligne là où le reproche m'atteint, car tout cela fait partie de mon expiation! Oui, je souscris même à la sentence de Kuehne (2) qui, tout d'abord, m'avait profondément blessé lorsqu'il affirmait que je devais dire *amen*, en toute confiance, au récit de Mundt. Oui, je dis *amen* en effet, mais dans un sens plus profond et je frappe mon

france pour Stieglitz : elle ne fait guère cependant que confirmer l'impression produite sur le lecteur par les documents qui la précèdent : il est vrai qu'elle précise et dégage cette impression d'ensemble, si peu favorable au mari.

(1) Er. 42.

(2) A la lettre de Mundt citée plus haut était jointe une consultation de Kuehne approuvant son travail en termes fort durs pour Stieglitz.

cœur transverbéré! Une humilité sans bornes me pénétrera chaque jour davantage et je puiserai des forces nouvelles dans une résignation sans réserves! »

Passagère contrition! Le vieil homme ne se laisse pas congédier de la sorte! Dès le lendemain, les objections se présentent de nouveau à l'esprit du malheureux, blessé au vif dans les illusions ambitieuses qui sont à la source même de sa vie intellectuelle. Charlotte, soupire-t-il non sans quelque raison (1), le connaissait mieux et ne l'avait pourtant pas si rudement traité! Sa main féminine savait des gestes d'une douceur exquise pour manier un cœur trop vulnérable, pour l'envelopper moralement de langes protecteurs et le soustraire aux heurts de la vie. En dépit de la bonne volonté de son auteur, le *Denkmal* est devenu tout au contraire un véritable plaidoyer en appel contre la sentence rendue par le testament de la morte. N'avait-elle pas écrit en propres termes : « Que jamais un reproche ne s'élève contre toi! » Et c'est bien plus qu'un reproche, c'est un acte d'accusation à peine dissimulé qui s'élève à cette heure contre le survivant. Celui-ci proclame qu'il accepte devant le monde et devant

(1) Er. 42.



Dieu de porter seul le poids d'un lourd passé sentimental : mais il ne peut s'empêcher de soupirer que l'expiation est dure !

Si la lecture du manuscrit de Mundt avait été une rude secousse pour le fragile rempart de quiétude que Stieglitz avait édifié tant bien que mal autour de lui, à grand renfort de sophismes mystiques, ce lui fut une épreuve bien autrement pénible encore que l'apparition du volume à l'étalage des libraires. Il se sentit comme « anéanti » (1), nous dit-il, lorsqu'il aperçut pour la première fois, parmi les nouveautés de la saison, un volume pourvu de ce titre : *Charlotte Stieglitz, ein Denkmal!* Il se trouvait alors à Breslau, au chevet de son ami Louis de Voss, dangereusement malade : celui-ci, à la veille de sa fin, eut encore la présence d'esprit de le fortifier de son mieux, par anticipation, contre les résultats de cette publication sensationnelle dont il ne prévoyait que trop bien la conséquence : « Le livre de Mundt, écrit Stieglitz à cette date et sous cette influence apaisante (2), le *monument* de Charlotte, qui vient d'arriver ici, frappe partout mes regards comme un sombre catafalque éclairé par le soleil de l'amitié véritable, douloureusement touchant,

(1) SB. 256.

(2) Er. 78.



profondément émouvant, baigné malgré ses ombres d'une bienheureuse clarté! »

Impression passagère cette fois encore! Approbation contrainte, car dès le lendemain l'humeur du voyageur s'assombrit grandement : « Pourquoi, soupire-t-il vers Charlotte (1), m'as-tu donc abandonné? Là où notre indicible amour ne laissait pas à un moucheron la place de se glisser, c'est-à-dire entre toi et moi, le public peut maintenant se prélasser à son aise, entassant malentendus sur malentendus! Ta mémoire divine est livrée aux interprétations les plus contradictoires, car les paroles tombées d'une lèvre humaine sont choses susceptibles de traductions bien diverses : on peut les comprendre de toutes manières... Bien plus, je me fais à moi-même l'impression d'un corps inerte et dépouillé de tous voiles qui serait livré au grossier bon plaisir des curiosités vulgaires. *Iô Gelomai, je suis raillé*, poursuit-il dans une exclamation grecque qui trahit un sentiment de pudeur profondément blessée, moi que tu savais si bien préserver des regards malveillants durant mes heures d'égarement funeste!... Quelle sera la fin de tout ceci? Sois ferme et sois homme, ô toi si durement frappé. Cache au monde la

(1) Er. 79-80.

profondeur de ta blessure. Ne quitte pas volontairement la vie tant qu'une tâche s'y présente encore à remplir... Reste debout, chêne touché de l'éclair, reste droit malgré la nuit, la tempête et le flot qui t'environnent de leurs assauts conjurés! » Encore quelques semaines et il reprend avec plus de calme le cours de son amère méditation (1) : « La publication du *Denkmal* de Mundt fait aussi partie du fardeau qui m'est désormais imposé par la destinée. Je le reconnais de plus en plus, et cette destinée ne sera vaincue que par la fidélité et la constance infrangible ». Fidélité à sa vocation sans nul doute, car sa fidélité au souvenir de Charlotte ne lui fut pas, nous le verrons, très pénible à porter.

Enfin, dix années plus tard, Stieglitz fut mis par le hasard en présence de Gustave Kuehne à Venise et se réconcilia, au point d'en faire un ami intime, avec ce juge sévère de sa tragédie conjugale. Il eut à ce propos l'occasion de revenir vis-à-vis de Mundt sur le contenu du *Denkmal* parce Kuehne, pour excuser son attitude passée, se retrancha sans doute derrière les confidences imprudentes et déplacées qu'il avait reçues de l'auteur. Stieglitz écrivit alors à

(1) Er. 132.

ce dernier (1) : « Je t'ai toujours défendu contre quiconque a voulu te noircir à mes yeux. Certes, je ne puis nier que tu n'aies transposé à faux les beaux accents profonds d'un merveilleux duo d'amour tel que le monde en entendra difficilement un semblable. Mais, conscient des difficultés de ton entreprise et constatant ton impuissance à te délivrer d'une appréciation préconçue, je t'absous au tribunal de ma raison de toute inexactitude *volontaire*. Tu t'étais ancré dans l'esprit une façon de voir et ce fut celle-là qui dut transparaître nécessairement au dehors. Les emprunts que tu fis aux papiers dont je t'avais confié le dépôt furent le noyau, la base et la source de ton récit : mais ces documents, découpés en citations fragmentaires, prirent un aspect et une nuance qui n'étaient pas les leurs ! Je te le pardonne du fond du cœur parce que tu n'as jamais posé une ombre sur le front de Charlotte et que tu n'as compromis que moi seul. Je te l'avais permis après avoir tué ma propre personnalité dans mon âme ! »

C'est ainsi que Stieglitz fit à mauvais jeu bon visage, et cette dernière attitude, bien qu'un peu contrainte et forcée à dire vrai, ne manque pas de dignité. Tel est aussi le sens d'une médi-

(1) SB. 347-348.

tation notée par lui dans son journal dès le 13 avril 1836 (1), sans doute au moment où il reprit avec Mundt des relations plus intimes après une année de froideur (2). Telle fut donc en définitive son opinion sur le livre qui devait, bien plus que ses nombreux travaux littéraires, porter son nom aux générations à venir, — sous une lumière tout autre, il est vrai, que celle dont il eût désiré le voir resplendir!

2. — « *Cain, qu'as-tu fait de ton frère?* »

Il ne se trompait guère au surplus lorsqu'il redoutait pour son avenir l'impression du *Denkmal* de Mundt sur les âmes droites et sur les esprits sains. En dépit des précautions oratoires de l'auteur, Charlotte s'y montre trop bien ce qu'elle fut en réalité, la victime des préoccupations égoïstes de son époux. Aussi, dans l'esprit de ce dernier, le sentiment qu'il sera désormais l'objet d'une universelle et muette réprobation pousse chaque jour des racines plus profondes. Il retrouve à ce moment quelques-unes des impressions de Jean-Jacques, égaré par la manie des persécutions et jugeant l'univers entier con-

(1) Er. 118.

(2) SB. 266.

juré contre sa personne. Toutefois, dans le cas de Stieglitz, ce ne sont pas là des hallucinations sans fondement, mais trop souvent une réalité lamentable. — Dès le mois d'août 1835, il se sent *marqué du signe sombre!* (1); il attend de tout interlocuteur une poignante question et seul le guide montagnard, ignorant des rumeurs du monde, lui est un supportable compagnon (2).

Lorsqu'il s'interroge par avance sur l'emploi de son été, il laisse couler de sa plume cette lamentation symptomatique (3) : « Qu'irais-je faire à Fribourg aujourd'hui? Y retrouver mes anciennes relations de Leipzig dont les regards me diraient sans trêve : Pourquoi donc es-tu seul à présent? Arpenterai-je les promenades de Salzbrunn qui me rappelleront les souvenirs de Kissingen, en sorte que chaque baigneur aura pour moi sur les lèvres ce muet reproche : Pourquoi ne la ramènes-tu pas avec toi, celle qui animait, vivifiait, réjouissait notre âme par son seul aspect? Que demande cette ombre qui te suit? — Oui, tu traînes après toi une ombre inquiète, ô toi qui demeures *marqué au front!* Cette ombre invite l'étranger aux questions

(1) Er. 68.

(2) Er. 113.

(3) Er. 92.

cruelles, assombrit l'existence à toi-même aussi bien qu'à autrui... Allons, marche donc en avant et toujours plus avant ! »

On le voit, c'est désormais en Caïn flétri par la sentence divine, en Ashavérus incapable d'arrêter sa course haletante que Stieglitz va pour quelque temps poursuivre son existence. Au surplus, chez les spectateurs quotidiens de sa vie conjugale, il avait dès longtemps provoqué par son égoïsme des jugements sans indulgence. Il nous apprend lui-même que la veille de sa mort, Charlotte se promenait avec lui dans le Thiergarten lorsqu'ils rencontrèrent un intime ami, Louis de Voss. Or, cet ami lui raconta plus tard qu'il avait été frappé ce jour-là de la beauté de la jeune femme, mais aussi de sa pâleur mortelle. Rentré chez lui, il avertit aussitôt les siens qu'il redoutait pour les Stieglitz une catastrophe prochaine et qu'il se sentait grande envie d'écrire à Henri : « Efforcez-vous de guérir bien vite ou alors *mourez sans retard!* Sinon votre admirable compagne pourrait bien vous précéder dans la mort (1) ! » — Celui qui rapporte cette sentence écrasante ne paraît pas comprendre la totale condamnation qu'elle implique à son égard. Ainsi, l'un de ses plus dévoués amis se

(1) Er. 21.

montrait disposé à le sacrifier sans hésitation au salut de sa femme ! Voilà un sacrifice dont l'idée ne lui est jamais venue, même rétrospectivement, au lendemain de son deuil. Pas une fois il ne se dira : « C'était à moi de partir ! »

Or le résultat du *Denkmal* fut de faire partager le sentiment de Voss à presque tous les lecteurs du livre. Nous en avons une preuve dans la première aventure que rencontra Stieglitz lorsqu'il quitta Berlin à l'automne de 1836 pour se distraire par un voyage. Il se réjouissait, dit-il, de faire, à Muskau, la connaissance personnelle d'un poète de talent, de Léopold Schefer, qui lui avait plus d'une fois témoigné par lettres sa sympathie pour ses productions poétiques. « Singulière et rare présentation que celle-là, écrit-il dans ses Mémoires (1) ! Schefer, à qui je me nomme en entrant, entend mal mon nom, me prend pour un autre, et, dans le courant de la conversation, s'informe bientôt d'Henri Stieglitz. Il était, dit-il, très favorablement disposé jadis à l'égard de ce personnage : mais depuis qu'il l'a vu sacrifier à son égoïsme la meilleure des femmes, et prendre une attitude si peu digne au lendemain de la catastrophe (2), il ne ressent plus à son égard que

(1) SB 271.

(2) En allemand : *Wahmütziger Umschlag*, littéralement :



répugnance et antipathie; si bien qu'il n'aimerait pas à le rencontrer désormais face à face quoiqu'il ait autrefois désiré sincèrement une telle entrevue! Ensuite, continue Stieglitz, Schefer me demanda encore si tout s'était bien passé comme Mundt le raconte et, devant mon silence, s'informa si j'avais jamais habité Berlin? — Alors seulement je pus placer un mot pour lui expliquer sa confusion et son erreur (1). Aussitôt cet homme excellent de m'embrasser avec effusion, de me demander pardon avec larmes et de laisser couler de son cœur un véritable torrent de chaleureuse éloquence! » — Leurs relations furent, de ce moment, fort affectueuses, mais le premier coup avait porté :

sa folle palinodie, allusion peut-être à ses vers choquants qui furent publiés dans l'*Almanach des Muses* de 1836 sous le nom de Stieglitz et dont il désavoue la paternité. Qu'ils fussent ou non de lui, ils reflétaient assez fidèlement sa légèreté et son inconscience qui frappèrent son entourage et choquèrent si fort Mundt en particulier, comme nous l'avons vu.

(1) Dans une longue lettre publiée par GEIGER (*Dichter und Frauen*, 261-265), Stieglitz a raconté cette entrevue singulière à son ami Veit au moment même où elle se produisit : ce récit diffère assez sensiblement de celui des Mémoires, rédigé neuf ans plus tard et que nous avons reproduit comme plus concis. On voit par sa lettre qu'il se complut à maintenir quelque temps Schefer dans son erreur et qu'il goûta une sorte de plaisir malsain à prolonger cette pénible équivoque. Sans doute impulsion d'être faible et par là sournois, qui, trouvant un moyen d'être instruit de ce qu'il ignore, profite sans pudeur et sans dignité de la circonstance.

un trait de lumière s'était insinué dans l'esprit de Stieglitz, si fermé qu'il fût d'ordinaire à toute importune vérité : « En présence de Schefer, poursuit-il, je ne pouvais écarter le souvenir de notre première entrevue et de cet instant cruel où j'avais connu par sa méprise l'aspect sous lequel j'apparaissais à l'opinion publique, jusque dans le sanctuaire le plus intime de mon existence passée ! Cette expérience m'avait laissé une impression ineffaçable qui fut encore fortifiée par la solitude et par les sombres commentaires auxquels je me laissais aller. Il me semblait être un *paria marqué au front du signe de Caïn* !... J'aspirais donc chaque jour davantage vers des régions où je serais entièrement ignoré, où nul visage de connaissance ne pourrait s'offrir à mes yeux. J'étais comme un fauve blessé qui se blottit dans le fourré pour y cacher sa souffrance » .

Plus tard, il se lia intimement à Venise avec le philosophe Maurice Carrière, et ce dernier, à son tour, lui avoua qu'après avoir lu le *Denkmal*, il en avait retenu sur son compte la plus défavorable impression (1) : il avait même résolu de l'éviter avec soin en Italie, où il savait devoir séjourner dans son voisinage. Mais Carrière

(1) SB. 342.

connut à Munich le peintre Cornélius qui avait fréquenté personnellement Stieglitz et lui donna l'assurance que l'époux de Charlotte ressemblait fort peu au portrait en manière noire dont Mundt avait dessiné les traits : et le philosophe ajoutait aimablement que cette opinion lui avait été tout à fait confirmée par son expérience personnelle.

En outre, Stieglitz assure qu'il connut un jour une aventure toute contraire à celle de Muskau (1). Comme il avait rencontré en chemin de fer deux voyageurs, fort au courant des choses littéraires, ces compagnons de route lui parlèrent des livres nouveaux et en particulier du *Denkmal*. Aussitôt, il adopta l'attitude inverse de celle qu'il avait gardée quelque temps vis-à-vis de Schefer; se faisant cette fois son propre accusateur anonyme, il plaida les principaux griefs de ses adversaires à son égard comme s'il exprimait une conviction personnelle. Il eut alors la satisfaction de voir ses deux interlocuteurs prendre avec une ardeur toute juvénile la défense de celui qu'il feignait d'attaquer sans merci ! Y avait-il chez ces jeunes gens un sentiment des responsabilités, un sens psychologique plus averti que celui des lecteurs

(1) SB. 287.

vulgaires, ou tout simplement un levain de romantisme moral et quelque chose de cet intérêt fort malsain dont notre époque prodigue trop souvent le témoignage aux fautes marquées du caractère de l'originalité (1)?

Quoi qu'il en soit, au moment où il goûta ce réconfort, Stieglitz commençait à secouer enfin le cauchemar qui, par la faute de Mundt, — en ceci peu docile aux intentions de Charlotte, — avait pesé plus d'un an sur sa pensée et risqué d'y susciter une Némésis nouvelle, mieux fondée dans ses revendications que l'ancienne. Libre désormais de ses mouvements, il put se soustraire par la fuite à ce fantôme d'ailleurs plus plaintif que menaçant cette fois. Décidé à changer pour toujours d'entourage et de milieu, il allait trouver dans sa légèreté incurable et dans ses tenaces illusions poétiques un remède à ses tragiques souvenirs. Nous verrons que la fin de sa vie ne sera nullement malheureuse, et que, s'il fût fait en partie à l'équilibre moral de son époux, le sacrifice de Charlotte aura porté les fruits qu'elle en avait espérés.

(1) N'a-t-on pas vu récemment le héros d'un vol célèbre en Allemagne, l'homme qu'on a baptisé le *Capitaine de Keppenich*, amasser dans sa prison une petite fortune grâce aux largesses de ses admirateurs, répandus dans toutes les parties du monde!

## IV. — POUR ÉCHAPPER AUX SPECTRES DU PASSÉ

Renonçant en effet à contempler plus longtemps le spectacle pénible d'une âme sans cesse inégale aux événements, portons notre attention sur les incidents extérieurs d'une vie désormais chargée d'un lourd fardeau de souvenirs, mais pleinement délestée en revanche de ces devoirs sociaux qui en avaient été le tourment.

La première et fort étrange distraction dont Stieglitz essaya contre son chagrin lui fut proposée par son commensal, un jeune médecin du nom de Pape qui vint habiter sous son toit après la mort de Charlotte et lui témoigna un dévouement véritable. Pape eut l'idée ingénieuse de lui prescrire, comme diversion à ses sombres pensées, un travail presque mécanique de la mémoire, mais aussi l'inspiration singulière de lui proposer à cet effet une occupation bizarrement choisie. Il entreprit de faire tous les soirs à son hôte un cours d'ostéologie, lui procurant les gravures nécessaires, bientôt même lui apportant un squelette humain tout entier qui

prit place dans leur appartement (1). N'y a-t-il pas quelque dépravation romantique dans cette macabre mise en scène? C'était l'heure byronienne où Barbey d'Aurevilly buvait dans un crâne humain monté en orfèvrerie. Quoi qu'il en soit, Stieglitz assure qu'une fois les premières difficultés surmontées, cette étude l'intéressa vivement et agit sur sa santé de façon bienfaisante : son journal de ce temps offre en effet quelques comparaisons anatomiques et il se persuadera par exemple de la résistance que l'homme peut offrir à la douleur en songeant à celle qui distingue l'os sphéroïde dont on peut, dit-il, briser en éclats le sommet sans l'ébranler dans son articulation (2) !

Dès le printemps de 1836 et sur le conseil de Mundt, dont il s'était alors rapproché après l'avoir boudé quelque temps, il se mêla davantage à la vie mondaine, et fréquenta surtout de jeunes littérateurs qui l'entraînaient à de longues excursions dans la banlieue berlinoise. Là on banquetait, on canotait, on jouait aux quilles et Stieglitz se reprit pour la première fois, dit-il, à rire de bon cœur parmi ces gais compagnons. Il justifiait à ses propres yeux son attitude frivole par une des prescriptions suprêmes de sa

(1) SB. 244.

(2) Er. 44.

femme : *sich herausleben*, disait le testament de la morte, épandre hors de soi les réserves de vie qu'on abrite, goûter l'existence dans tout ce qu'elle offre d'aimable au dilettante insouciant! — La suprême exhortation de la disparue renfermait un autre conseil encore : *sich tuechtig in der Welt herumtummeln*, expression intraduisible en français mais qui a le sens de fatiguer un coursier fougueux pour calmer son exubérance. Facile prescription que le survivant se mit bientôt en devoir d'exécuter consciencieusement. Lorsqu'en effet son oncle Louis Stieglitz, l'admirateur de Charlotte, annonça vers le milieu de 1836 sa prochaine visite à Berlin. Henri en éprouva par avance une si folle appréhension, qu'il médita de se dérober par la fuite, et même par la mort, à cette entrevue redoutée. Il tint bon cependant : il se résolut à vider cette nouvelle coupe de fiel et supporta en effet la rencontre mieux qu'il ne l'avait espéré. — Mais cet effort le laissa si profondément déprimé qu'il quitta aussitôt la capitale prussienne avec l'intention d'y rentrer vers l'automne. — Il n'en devait plus jamais franchir les portes.



*1. — Prague. — L'épisode de Régis.*

Parvenu à Lœbau où Charlotte avait fait d'heureux séjours chez l'une de ses sœurs avant son mariage, Henri n'osa contempler que de loin, à la dérobée et à la pointe du jour, la maison où demeurait encore sa belle-sœur (1). — Une aventure digne de Wilhelm Meister vint heureusement chasser bientôt de son esprit cette pénible impression : ayant rencontré sur son chemin un flûtiste aveugle conduit par un charmant enfant qui l'accompagnait sur la cithare, Stieglitz emprunta l'instrument du vieillard et en tira quelques sons, rêvant à ses joies musicales du temps passé et tout étonné, dit-il, d'avoir conservé à son insu tant de virtuosité sur un instrument depuis longtemps délaissé par lui. « Ah ! si mon père jouait aussi bien que vous, soupira le bel enfant, nous pourrions gagner davantage ! — Viens avec moi, riposte aussitôt le voyageur : je jouerai la flûte et toi la cithare. » — Aussitôt fait que dit : ils allèrent de porte en porte en jouant le ranz des vaches et la recette fut abondante.

Lorsqu'il arriva à Prague, Stieglitz vit achever les préparatifs du couronnement de l'Empe-

(1) SB. 275.

reur qui venait recevoir la couronne de saint Étienne dans la vieille capitale bohême. Il assista au bal de cour dans les salles immenses du Hradschin, contempla de près le vieux Metternich, l'épouvantail des libéraux allemands, et dut admirer ses traits fermes autant que fins, non sans murmurer à voix basse : « Voilà donc l'homme dont la vie se passe à étouffer les généreuses ardeurs qui poussent les peuples opprimés à revendiquer leurs droits ! » — A la veille du sacre, le choléra qui sévissait cruellement dans la ville emporta l'archevêque d'Olmutz, prélat désigné pour couronner le nouveau roi de Bohême. La terreur de l'épidémie, combattue par l'enivrement des fêtes, faisait passer sur la ville comme un vent de folie et la soif de jouir à la veille d'une mort possible prenait les formes les plus exaspérées. On sait que le *Décameron* de Boccace est sorti d'un pareil état d'esprit.

Caressé par ces effluves de volupté insidieuse, Stieglitz sentit se réveiller en lui une ardeur de plaisir qu'il croyait pour jamais éteinte. Il se vit bientôt emporté, dit-il, dans un tourbillon de réjouissances qui ne lui laissa pas le loisir de la réflexion. Si toutefois, par intervalles, il était amené à faire un retour sur lui-même, il se réfugiait instinctivement dans l'excuse chère

aux mystiques de tous les temps. « Mon âme n'a point de part à tout ceci et il faut bien que le corps trouve à la fin ses droits! » Il ne lisait plus, écrivait à peine quelques lettres, allait chaque soir au théâtre et ne regagnait son logis qu'à l'aurore. Des artistes et des comédiens formaient son entourage habituel : il y avait pourtant, parmi ces relations de médiocre aloi, une dame d'un certain âge qui lui montrait une sympathie vraie et blâmait l'existence décousue qu'il s'accoutumait à mener. Elle forma le projet de l'en arracher par un heureux mariage et se mit en campagne pour lui présenter de bons partis. Pour plus d'une raison sans nul doute, Henri ne songeait à rien moins qu'à une seconde union : il se prêta cependant aux vues de sa vieille amie par complaisance et bientôt il se trouva engagé vis-à-vis d'une jeune fille de façon menaçante pour sa liberté, dont il n'était nullement fatigué, bien au contraire ! Il ne vit de remède à cette situation que dans la fuite et, sans avoir pris congé de personne, se trouva un beau matin sur la route de Linz ! — Telles étaient, moins de deux ans après son veuvage, les aventures picaresques du bien-aimé de Charlotte Willhoefft !

Un épisode entièrement inédit, qui se rapporte à cette période de son existence, nous

a été révélé par l'examen des papiers de Hegel. Il est de nature à compléter le portrait moral de notre héros. En 1835, au retour de ce voyage d'automne dont nous avons raconté quelques épisodes, Stieglitz avait fait par hasard à Breslau la connaissance d'un littérateur original, d'un être « à la fois grandiose et baroque », ainsi qu'il le caractérise en deux mots; ce personnage allait tenir une certaine place dans sa vie. — Gottlob Régis, né à Leipzig en 1793, s'était fait connaître par quelques traductions excellentes, — entre autres, en 1832, par celle de notre Rabelais, œuvre fort remarquable, dit-on, qui n'a jamais été surpassée depuis ce temps et qu'on a réimprimée très récemment encore. — Il poursuivait alors cette publication, non sans difficultés avec son éditeur, et avait entrepris de traduire en outre le poème jadis célèbre de Bojardo, *Roland amoureux*, dont le succès fut l'occasion du *Roland furieux* d'Arioste.

Les documents que nous avons retrouvés permettent de pressentir dans ce Régis un assez incohérent personnage, digne fils de l'âge romantique par l'apathie du caractère et l'incapacité de faire face aux difficultés de la vie; Stieglitz contemplait en cet homme de lettres incomplet un autre lui-même. Il le rencontra de plus à une heure critique de sa propre vie, alors que l'apparition

du *Denkmal* aux vitrines des libraires lui imposait un sentiment d'angoisse indicible et d'appréhension trop justifiée. Régis sut comprendre cet état d'esprit et prodiguer au voyageur des consolations efficaces. Aussi l'amitié nouée entre eux, au hasard d'une table de café, grandit-elle rapidement jusqu'à devenir une étroite intimité d'âmes, ainsi qu'en témoignent quelques lettres de Stieglitz qui sont datées des mois suivants.

Par malheur, Régis ne possédait point un oncle de Russie pour jouer à son bénéfice le rôle de la Providence qui donne aux oiseaux leur pâture, et pour lui permettre d'exercer la profession d'écrivain sans lecteurs. En outre, il se montrait exigeant vis-à-vis de la destinée, car il estimait à huit cents thalers au minimum le revenu annuel nécessaire à son entretien : or il paraît que cette prétention était assez grande pour un célibataire habitant d'une petite ville allemande à cette époque. — Dans une de ses lettres Stieglitz le lui fait sentir, se souvenant sans doute que, pour sa part, il s'était mis en ménage avec un traitement de six cents thalers. — Régis refusait donc avec dédain toute place dotée de médiocres honoraires, et possesseur d'un petit capital hérité de sa mère, il avait décidé de le dépenser sans compter, puis de quitter volontai-

rement la vie, si ses aspirations ne se trouvaient pas réalisées.

Stieglitz se rendit compte de cette situation délicate par ses conversations avec son nouvel ami — bien que ce dernier répugnât à aborder ce sujet — et aussi par la lecture d'un journal intime intitulé *Exhalaisons* où le traducteur incompris épanchait les amertumes de son âme orgueilleuse et apathique. Au printemps de 1836, il procura quelque argent à Régis en faisant acheter par son camarade de jeunesse, l'éditeur Veit, un *Almanach shakespearien* rédigé par l'écrivain de Breslau. Mais dès le mois d'août de la même année, au moment de quitter Berlin pour ce voyage capricieux qui devait aboutir aux délices de Prague, il recevait de Silésie des nouvelles qui l'inquiétaient fort, car Régis aux abois laissait entendre qu'il touchait au terme fixé par lui-même à son existence insatisfaite. Stieglitz allait-il donc, dans un nouveau drame du désespoir, perdre son ami après sa femme?

Une seconde lettre de Régis l'attendait à Prague et augmenta ses appréhensions, sans qu'il pût néanmoins prendre sur lui d'interrompre son joyeux séjour en Bohême, ni de changer ses projets de voyage ultérieur pour aller reconforter son ami, comme il le lui avait cependant promis. Il se contenta de le recom-



mander à quelques correspondants influents et de lui adresser, le 25 septembre 1836, une très longue exhortation dont nous traduirons une partie. — Il y a en effet quelque chose de frappant à voir le mari de Charlotte directement aux prises avec cette casuistique du suicide qui s'était fait entendre une première fois si près de son oreille sans que son engourdissement lui permît alors d'en reconnaître les accents à demi-voilés.

« Tes lignes du 29 août arrivèrent ici en même temps que l'Empereur et moi-même... Elles m'ont rempli d'effroi : oui, d'effroi, car je suis l'ennemi juré de l'hypochondrie depuis que l'ange des vengeances célestes, me saisissant aux cheveux, m'a secoué de façon si exemplaire hors de la carcasse l'humeur noire, avec mes autres lubies ou marottes, et m'a marqué au front d'un tout autre signe que celui des créatures pusillanimes, résignées à ramper dans une passivité plaintive...

« Tu as, dis-tu, bon courage pour mourir ? J'estime une pareille fermeté mais dans le cas seulement où elle nous décide à sacrifier pour une grande idée cette vie, après tout riche et significative, en dépit de ses misères ! Indique-moi une noble cause qui réclame le sacrifice de notre vie et, par la justice éternelle, tu ne cou-



reras pas vers les batteries en feu de la grande ou de la petite guerre d'un pas plus allègre que moi, devenu sans balancer ton camarade de trépas. Je m'engage même à te jouer jusqu'au dernier instant une marche guerrière! — Mais d'un homme digne de ce nom, j'exige aussi le courage de vivre. Il doit demeurer à son poste tant qu'il aperçoit un devoir à remplir, il doit faire tête au grand Démon, aussi longtemps que sa divinité particulière ne lui a pas donné le signal de la retraite...

« Tu es d'ailleurs en état de résister, ainsi qu'il est digne de toi, et tu n'as aucune raison pour prendre prématurément congé de la vie. Considère plutôt les choses d'un œil calme comme je vais essayer de te les exposer, sans en dissimuler rien, dans une amicale clarté! Puisque, vieil enfant, tu as fait l'enfantillage de ne pas placer à intérêts ta fortune maternelle afin d'en vivre modérément avec l'appoint de ce que tu pouvais gagner par toi-même; puisque, au contraire, tu as dévoré peu à peu ce capital, en sorte que tu seras bientôt au terme de cette réserve ainsi que de ton gain depuis cette époque, soit! Acceptons la chose sans récriminer, puisque aussi bien nul ne peut défaire ce qui est fait. — Mais as-tu donc si peu de fierté, si peu de confiance en ta propre valeur, toi cependant

si riche de talent, que, pour avoir usé ce premier vêtement jusqu'à la corde, tu désespères d'endosser jamais un nouveau costume et que craignant de te montrer nu au grand jour, tu préfères te tapir dans la noire demeure où, certes, il est facile de se faire enfermer à coups de pelle, mais diablement difficile en revanche de ressurgir — quand même tout un trousseau de grand luxe nous attendrait à la sortie!

« Et pourtant, la puissance bouffonne qui préside à cette vie s'offre parfois cette ironie diabolique et cette mauvaise plaisanterie d'étendre un riche trousseau sur la tombe d'un pauvre diable qui s'est jeté trop tôt dans les bras du néant, faute d'un misérable habit! — Ne lui cause pas ce plaisir, mon courageux Diogène; faisons-lui plutôt la nique ensemble!

« Écoute ce que je te propose : je sais que tu m'aimes et ne refuseras pas facilement une requête, si tu sais pouvoir me satisfaire. Dis-toi donc, quant à présent : « Je ne prendrai congé  
« dans aucun cas avant d'avoir terminé Bojardo  
« et d'avoir vu publier Rabelais! » Du temps de gagné, c'est tout de gagné! Une heure (ô Dieu, ici le souvenir me dévore le foie comme le vautour de Prométhée!), une heure gagnée, ce peut être un paradis sauvé de l'anéantissement! Promets-moi de conserver la volonté de vivre au

moins jusqu'au printemps de 1838, quoi qu'il advienne...

« Et, par le diable, suis-je donc moi-même si fort attaché à la vie? Non, mais je continue de porter cette guenille de Satan parce que je mets mon orgueil à ne pas me laisser terrasser par la douleur, parce que je crois avoir encore à faire ici-bas, parce que je lui ai promis à *elle*, la cruellement courageuse, qui, sanglante, me délaissa!... »

On ne peut nier que ce plaidoyer décousu et haletant ne touche par la bonne volonté évidente dont il témoigne. Stieglitz ne va pourtant pas jusqu'à interrompre en faveur de son ami la vie de plaisir qu'il mène à cette heure et il termine par une bizarre promesse qui renferme une allusion à ses galantes aventures de Prague :

« A propos, ne joues-tu jamais à la loterie, grand original? Pour moi, j'en suis adepte et j'y ai toujours mis depuis des années pour me distraire. Toutefois, pendant que je portais encore la couronne du plus pur bonheur d'amour, la folle dame Fortune n'a jamais voulu me favoriser de quelque bénéfice. Mais à présent, — en dépit de toutes les aventures *don juanesques* qu'un démon propice aux voyageurs a le caprice de jeter souvent sur ma route afin d'alimenter le feu dévorant de mes forces

surabondantes, — à présent que mon cœur manque de vraie et intime satisfaction, que mon âme a toujours soif et ne vit que par le souvenir bienheureux ou par un espoir plus heureux encore, à présent, je parierais cent contre un que cette fieffée courtisane Fortune me jettera quelques jours à l'improviste un gros lot au tirage de Berlin. Mais même sans cela, je te sortirai d'affaire si tu tiens bon seulement jusqu'au printemps de 1838 ! »

Ajoutons que Régis survécut à Stieglitz et qu'il s'éteignit en 1854 d'une mort parfaitement naturelle (1). Dans ses dernières années, il touchait une pension de trois cents thalers par la faveur du roi Frédéric-Guillaume IV qui s'était intéressé à ses travaux de traduction.

## 2. — *Munich.*

Après avoir songé un instant gagner par Vienne et par le Danube l'Orient, pays de ses rêves, Stieglitz poussé dans une autre voie, dit-

(1) On trouve dans les papiers de Hegel un projet d'épithaphe à la fois humoristique et fort élogieuse que Stieglitz adressa plus tard de Venise à son ami. Il le compare au sphinx de la légende d'Œdipe, pour le caractère mystérieux de sa nature.

il, par son démon familier, auquel il ne demande plus dès lors que des inspirations de fantaisie et de plaisir, se laissa entraîner vers Munich à la suite de quelques amis de hasard. — Là il s'arrêta pour goûter, ajoute-t-il, un recueillement devenu nécessaire après ses folies bohémiennes et pour se remettre solidement en selle sur le coursier de sa vie, dont nous venons de contempler les écarts !

Il reçut un accueil cordial dans le monde artistique bavarois, qui était alors un des plus brillants, un des plus attrayants de l'Allemagne : les peintres Cornélius et Kaulbach en particulier devinrent ses amis. A l'Université, il écoutait les cours retentissants de Schelling ou de Baader et s'intéressait grandement aux débats publics du Parlement de Bavière — nouveauté très attrayante en effet pour un Allemand du Nord, sujet d'une monarchie absolue.

A Munich, il reconstitua l'appartement de Charlotte tel qu'on le voyait à Berlin lors de sa fin tragique : il y plaça le buste de sa femme et quelques autres portraits d'elle. De la sorte, il fit de sa demeure nouvelle un sanctuaire pour ses propres souvenirs, mais aussi un musée de la passion romantique dont la visite était fort désirée des étrangers et dont il faisait les hon-

neurs avec complaisance (1). — Cette particularité lui procura plus d'une relation utile ou agréable, car les Bava-rois, connaissant mal son passé, lui montraient une curiosité bienveillante et sympathique, tandis que les Berlino-is l'avaient habitué à une attitude de réserve critique ou même réprobatrice. — Bien accueilli par tous les cercles de Munich, Stieglitz ne se cantonna pas dans le monde universitaire ou artistique et se vit bientôt recherché dans les milieux aristocratiques où ce républicain de principe connut aussitôt les impressions et adopta les façons d'un Jean-Jacques, hôte du maréchal de Luxembourg : béatitude de vanité satisfaite sous une affectation d'indépendance ombrageuse : « L'on peut bien, écrit-il assez sincèrement dans ses Mémoires (2), se tenir autant que l'on voudra sur la réserve et condamner d'un front démocratique l'existence de la noblesse. Pourtant, lorsqu'on apprend à la connaître de plus près, il faut convenir qu'on y trouve des manières fort agréables et un je ne sais quoi de rare, qui, certes, devient déplaisante caricature par une imitation maladroite, mais garde, dans sa sphère naturelle, quelque chose d'infiniment attrayant ! Ces considéra-

(1) Voir Er. 127.

(2) SB. 311.



tions ont-elles pour objet de m'excuser à mes propres yeux sur le grand plaisir que mon cœur de démagogue connut dans ces millieux de choix? Au moins ne fut-ce pas la seule politesse des manières qui se montra capable de m'y retenir, car on y rencontrait des hommes épris d'idéalisme et désireux de répandre autour d'eux le bienfait de cette disposition d'esprit. Ceux-ci m'attirèrent d'abord, et, une fois dans le courant, le reste suivit. »

Si notre homme reçut de l'aristocratie bava-  
roise un favorable accueil, c'est qu'à l'attrait de son passé romanesque il venait d'ajouter le renom de satiriste sans ménagement. Sous les yeux de ces Allemands du Sud, toujours un peu jaloux de la discipline et de la force prussienne, il s'était enhardi à dire, de loin, leurs vérités aux Berlinoïses aveugles qui s'étaient si malignement refusés à le sacrer grand homme. Sous ce titre : *Salut à Berlin, un songe d'avenir*, il écrivit un poème dont il définit en ces termes l'inspiration dans ses Mémoires (1) : « Rendre justice aux penseurs droits et sûrs, réhabiliter les méconnus, démasquer l'égoïsme et la vanité creuse, développer les germes favorables et condamner rudement tout ce qui me semblait sur une voie

(1) SB. 308.



mauvaise, en littérature comme en politique, tel fut mon plan et je l'exécutai sans défaillance soit qu'il me conduisît à louer des ennemis, soit qu'il me forçât de morigéner des amis! » — Cette seconde alternative ne fut pas la moins fréquente, puisque, de son propre aveu, cet écrit lui attira des attaques furieuses, lui fit des ennemis irréconciliables, et lui ferma les portes de Berlin. — A Régis, il en écrit dans une lettre inédite datée du 20 février 1838 : « Je l'ai rédigé sous l'impulsion d'une poussée intérieure à peine consciente, telle que je n'en avais jamais éprouvé auparavant de semblable... Cet enfant de ma Muse trouvera certes des ennemis nombreux et des adversaires farouches; il n'a pas prétendu les éviter et n'en ressent nulle crainte! »

Les lectures que Stieglitz fit de l'œuvre, avant sa publication, dans quelques salons de Munich lui procurèrent ses premiers succès mondains. Il fut bientôt associé aux jeux de société, aux parties de campagne, aux diners, aux répétitions de comédies, à l'organisation de tableaux vivants. Accaparé de la sorte par la plus haute société, il ne trouvait plus un moment pour visiter ses premiers amis plus humbles, qui, dit-il, secouaient la tête devant ces dissipations incessantes. — Au surplus, un succès conquis

par de tels procédés ne pouvait être de bien longue durée. On estima généralement que l'auteur du *Salut à Berlin*, qui était aussi le douteux héros du *Denkmal*, n'avait pas suffisante autorité pour donner à ses contemporains des leçons de caractère et de goût. Est-ce donc là, disait la critique en présence de son nouveau livre, le ton qui convient à un homme chargé d'un si lourd passé devant l'opinion (1)? En Bavière même cette satire devenue publique attira sur Stieglitz la réprobation de ceux qu'il nomme dédaigneusement dans ses Mémoires des « ultramontains et hyperpapistes! » — Enfin, enhardi par l'accueil fait à ses croquis berlinois dans les salons, il avait jeté les yeux autour de lui pour tracer de nouvelles caricatures, purement bavaroises celles-là; il composa de la sorte une série de portraits où il bernait, dit-il, de main de maître certaines notabilités de Munich. Ces gentillesse, colportées par lui sous le manteau, firent plus de bruit qu'il ne l'aurait souhaité. Aussi son entourage lui conseilla-t-il un voyage, en même temps que le ministre résident de Prusse lui faisait donner, écrit-il, l'avis bienveillant de s'éloigner pour quelques mois des rives de l'Isar. Ses ennemis

(1) SB. 499.

répandirent alors, non sans vraisemblance, le bruit qu'on l'avait expulsé du royaume de Bavière et même banni de l'Allemagne (1)! — Telles furent les suites du seul succès poétique de sa carrière! Succès de combien douteux aloi, c'est ce que nous venons de faire pressentir!

### 3. — *Venise.*

Dans ces conjonctures peu flatteuses pour son caractère, Stieglitz prit, au printemps de 1838, le chemin de l'Italie. Par bonheur pour son équilibre mental, que cette nouvelle mésaventure aurait pu compromettre, il connut dès ses premiers pas au delà des Alpes l'enthousiasme que les hommes du Nord ont éprouvé de tout temps lorsqu'ils abordent au sortir de leurs brumes la terre du soleil et la patrie de la beauté classique. Comme la Mignon de Goëthe, il croyait, dit-il, avoir enfin retrouvé son pays natal dont un destin adverse l'aurait seul éloigné depuis son enfance. Tout frissonnait en son âme et il ne proférait plus que des phrases entrecoupées. Ainsi devait, ajoute-t-il (2), s'agiter jadis la Pythie lorsque assise au-dessus de la

(1) SB. 313 et 324.

(2) SB. 318.

mystique caverne, enivrée par l'arome démoniaque de la terre delphique, elle jetait ces paroles d'énigme dont s'emparaient aussitôt les interprètes patentés du dieu.

Pénétré de ces sentiments exaltés, il atteignit Venise dont il ne devait plus s'éloigner que par intervalles; quelques rapides voyages au Monténégro, à Trieste, à Rome et aux Alpes furent en effet ses seules infidélités à la cité des gondoles. Ayant enfin rencontré une patrie selon son cœur, il se remit au travail et s'accoutuma dès lors à se reposer de la poésie par des récits de voyage qui trouvèrent un plus facile débit. C'avait été là, on s'en souvient, le conseil clairvoyant de Charlotte à son époux durant les derniers mois de sa vie et cette tâche se montra fort bien adaptée en effet à la facilité superficielle de Stieglitz. Il publia successivement : *Villes de Toscane* (1841), *Une visite au Monténégro* (1841), *Istrie et Dalmatie* (1845); enfin *Souvenirs de Rome et de l'État pontifical durant la première année de sa rénovation* (1848). Ce dernier volume peint les débuts du pontificat de Pie IX et traduit les espérances que ce règne nouveau suscita parmi les libéraux de l'Europe; d'une lecture attrayante, il satisfit Menzel lui-même qui s'humanisa devant ces pages sans prétention et montra enfin quelque indulgence à l'auteur.

Mais Stieglitz considérait ces œuvres faciles comme de passagères récréations de l'esprit. Jamais en effet il ne perdit de vue sa haute vocation poétique et la mission divine qu'il s'attribuait ici-bas. Aussitôt qu'il eut goûté quelque temps les attraits de Venise, il se sentit ressaisi par cette inspiration bâtarde, de nature érudite et livresque, qui avait si fâcheusement orienté son effort de jeunesse. Il rêva sans délai de recommencer ou plutôt de poursuivre, en y évoquant la reine de l'Adriatique, le grand poème historique et descriptif qu'il avait dix années durant empilé avec application sur les peuples asiatiques. Venise n'est-elle pas la porte de l'Orient, avec ses palais dorés par les reflets du Levant? Tout d'abord il avait projeté de mettre en vers une aventure du doge Ziani qui lui semblait propice aux développements poétiques; mais les recherches qu'il entreprit à ce propos dans les bibliothèques eurent bientôt entraîné notre hégélien à de plus vastes projets : « Avant même, écrit-il (1), que j'eusse pris conscience d'une pareille substitution, la fiancée de la mer, Venezia, avait remplacé dans mon imagination son représentant, le duc Ziani. Une vaste épopée lyrique se déroulait à mes yeux en perspec-

(1) SB. 323.

tives pleines de promesses dont je goûtais délicieusement par anticipation les charmes ! » *Venise dans le miroir du passé*, tel fut le titre choisi pour le nouveau chef-d'œuvre, qui, comme les *Tableaux de l'Orient*, continuait encore, après dix années, de pousser des rameaux en tous sens et d'étendre sans mesure ses prolixes chapitres. Stieglitz en était venu à se faire de cet ouvrage une sorte de pensum littéraire, car il avait décidé de ne rentrer en Allemagne qu'appuyé sur ce témoignage définitif de son génie méconnu. La mort le surprit avant l'achèvement de son œuvre, dont il parlait à ses amis avec une réserve pleine de suffisance et de promesses (1).

Sa santé s'était affermie cependant depuis que rien n'entravait plus la satisfaction de ses goûts capricieux. Au printemps de 1839, le sirocco lui apporta de nouveau une « crise de sang », ainsi qu'il persiste à nommer son mal constitutionnel (2). Il en écrit cette fois à l'un de ses oncles, le médecin Jean Stieglitz, avec calme et sang-froid. Il reconnaît que sa constitution « athlétique », sa persistante jeunesse ne le mettent pas à l'abri des assauts réitérés de la névrose : il avoue que sa santé ressemble

(1) SB. 371-372.

(2) SB. 328.

toujours à une « forteresse assiégée » (1). Mais du moins, ayant vu tant de fois ses maux céder sous l'action du temps, a-t-il appris la résignation et la confiance : excellentes conditions pour triompher des indispositions de ce genre.

Les distractions de la vie vénitienne contribuent grandement à le maintenir dans ces dispositions favorables. Chaque hiver amène en effet sur les rives de l'Adriatique des visiteurs allemands qui, le plus souvent, nouent de cordiales relations avec l'exilé ; car on doit lui rendre cette justice qu'en toutes circonstances et en tous lieux il a su se créer des amis. Au surplus, il y avait là pour lui comme une nécessité de tempérament, les caractères faibles ayant besoin d'être défendus contre eux-mêmes et contre la tyrannie de leurs préoccupations égoïstes par des relations intéressantes et variées. Stieglitz fait donc successivement la conquête du baron de Wangenheim, ministre wurtembergeois et de l'écrivain Maurice Carrière, un mystique de la beauté comme lui-même : ce dernier lui dédia son premier écrit, d'inspiration toute hégélienne encore, *De l'Esprit* (2). Une autre année amène Gustave Kuchne, l'ami

(1) SB. 330-335.

(2) *Vom Geist*. Schwert und Handschlag fuer Franz Baader. Wibl. 1841.



de Mundt, qui est accueilli sans rigueur, en dépit de ses dures appréciations sur le drame de 1834 : puis, c'est Fallmerayer, l'historien de la Question d'Orient, qui prouvera son amitié en appuyant, dans la presse allemande, les récits de voyage que nous avons énumérés plus haut.

A Trieste, Stieglitz se lie avec le publiciste italien Zajotti, qui lui laisse par testament le soin de traduire et de publier en allemand un de ses ouvrages. A Rome, il gagne le cœur d'un ancien ami de Schiller, le vieux Reinhart, qui le fait également son héritier littéraire. Ses relations avec l'acteur Løwe l'entraînent à une fantaisie qui nous renseigne sur son état d'esprit de ce temps : « Un soir que Løwe jouait Karl Moor (1), écrit-il (2), je cédaï à une impulsion soudaine et me mêlai aux figurants du théâtre, après m'être rapidement improvisé un costume de brigand ! Alors, retournant par la pensée aux folles heures de ma vie d'étudiant, je chantai à pleins poumons sur la scène le chœur célèbre :

C'est une libre vie que nous menons, etc... »

Après 1840, Stieglitz accentue encore, sous

(1) Karl Moor est le personnage principal du drame *les Brigands* de Schiller.

(2) SB. 360.

l'impulsion des événements, le libéralisme de ses idées : il réclame l'unité allemande et consacre le profit d'un de ses livres aux victimes de l'incendie de Hambourg, — catastrophe qui a réveillé dans sa patrie le sentiment national. — Il envoie des vers de sympathie et d'encouragement à Nicolas Becker, l'auteur de cet hymne célèbre, *le Rhin allemand*, auquel Musset a répondu dans une improvisation bien connue. A Rome, il offre une fête nationale à ceux de ses compatriotes qui séjournaient dans la Ville éternelle et plus de deux cents invités répondent à son appel. A Venise, il devient l'ami du démocrate Tommaseo et fait la connaissance du futur dictateur Manin. Aussi quand se dérouleront les événements de 1848, le verra-t-on prendre le fusil pour concourir, avec la garde nationale vénitienne, à l'assaut de l'Arsenal autrichien, le 22 mars.

Au mois de mai de la même année 1848, il rédige une brochure intitulée *Allemagne, Autriche, Italie*, afin de plaider la cause de l'indépendance vénitienne. Toutefois les Allemands les plus démocrates n'avaient alors nulle envie de voir éloigner de Venise l'étendard de la domination germanique : ils désiraient seulement substituer en Italie l'hégémonie de l'Allemagne parlementaire au despotisme des Habs-

bourg. L'appel de Stieglitz resta donc sans écho dans sa patrie.

Ce fut son dernier écrit : l'année suivante, très éprouvé physiquement par les privations qui furent la conséquence du blocus de Venise et fort abattu au moral par le recul de l'idée révolutionnaire en Europe, il succomba brusquement, le 23 août 1849, à une attaque de ce mal redoutable, le choléra, que deux fois déjà, à Berlin en 1831 et à Prague en 1836, il avait impunément bravé ! Dans un article nécrologique fort chaleureux, un ami italien traça de lui ce portrait, qui fixe sa physionomie durant ses dernières années (1) : « A la seule mention de son nom, la plus grande partie de nos concitoyens se souviendra avec une douleur affectueuse de cet étranger à la longue barbe noire, à l'air inspiré. Il semblait tenir à peine à la terre et plutôt chercher dans le ciel que fixait sans cesse son regard si vif, le cher objet qui l'y avait devancé. Depuis les salons de la plus haute aristocratie jusqu'au bateau misérable du pauvre pêcheur, tous nos concitoyens connaissaient Stieglitz à Venise et chacun était connu de lui. On le savait doué d'une affabilité chevaleresque et sincère, prodigue d'une amitié non feinte,

(1) SB, 514.

secourable en action et mettant dans l'action tout son cœur. Enthousiaste champion de sa patrie, il savait estimer le patriotisme chez ses hôtes. Qui pourrait avoir connu Stieglitz sans sympathiser avec lui? » — Tel fut l'accent de l'aimable exubérance ultramontaine devant cette tombe prématurément ouverte.

Les Mémoires de Stieglitz, que nous avons si souvent mis à contribution au cours de ce récit, furent rédigés par lui en 1844 et 1845 sur le désir d'un ami qu'il appelle : « Mon fidèle Pylade » (1) et qui est peut-être Régis. Ce genre de confidences fournit une véritable pierre de touche pour estimer la valeur intellectuelle et morale d'un homme : mais, comme on pouvait s'y attendre, la confession du mari de Charlotte ne révèle ni un esprit élevé, ni une âme solidement trempée par la vie. La période de ses fiançailles y tient peu de place : l'histoire de sa vie conjugale n'est guère qu'une paraphrase — et, çà et là, une réfutation — du *Denkmal* de Mundt. Enfin les dix années qui se sont écoulées depuis le drame de Berlin occupent près de la moitié de l'œuvre. Un trait

(1) SB. 231.

mesquin de ce récit, c'est le soin que Stieglitz apporte à noter, aux heures les plus pathétiques de son existence, les plus futiles productions de sa plume trop féconde, ainsi que les compliments de politesse qu'elles lui ont parfois attirés. Telle pièce de circonstance, à bon droit oubliée dès le lendemain de son éclosion, sera mentionnée, étiquetée à son heure et durablement fixée dans ce disparate musée du souvenir où manquent en revanche la plupart des confidences qui pourraient nous éclairer utilement sur le secret de Charlotte.

Devant ce spectacle, on songe trop souvent malgré soi à un tragédien qui aurait rêvé d'être Talma et serait devenu Delobelle. Comme le personnage de Daudet, on croit voir ce fruit sec de la gloire tout empressé à grouper dans son modeste logis les couronnes poudreuses de ses tournées provinciales. Un drame véritable et poignant a cependant traversé sa vie ; une secousse terrible a ébranlé sa destinée. Mais ces choses ne semblent pas demeurées au premier plan de ses réminiscences et tel triomphe de sous-préfecture a laissé dans sa mémoire de plus durables vestiges (1)!

Il sied pourtant de terminer sur une parole

(1) *Fr.* 121.

de paix une étude qui nous a conduit à prononcer parfois des jugements sévères. L'analyse du cœur humain doit en effet nous avertir, nous instruire et non pas nous procurer les satisfactions pharisaïques de l'anathème. Laissons donc à Stieglitz le dernier mot dans sa propre cause : « Est-il possible à autrui, a-t-il écrit, de vivre un fragment de notre vie? Non, car l'homme peut seul interpréter certaines situations qu'il a traversées et il est bon que nous soyons de la sorte, en toute occasion, les confesseurs publics de la plus individuelle individualité. Certes, ils sont experts à combiner les éléments les plus hétéroclites, ces maniaques de logique! Que la nuit du destin vienne à t'envelopper de ses voiles et des milliers de hiboux iront bientôt voleter dans l'obscurité pour faire encore plus impénétrable ta nuit! ». Ces lignes sont datées du 22 avril 1836, anniversaire du jour où Stieglitz reçut de Mundt la dure lettre que nous avons traduite. En les écrivant, il songe à cet ami sans doute et à son cruel *Denkmal*. Certes, elles sont inspirées par l'abusivité prétention des mystiques du romantisme qui récusent le tribunal de l'opinion et qui, après leur maître Rousseau, ne voudraient connaître d'autre juge que leur complaisante conscience (ou plutôt subconscience) *individuelle!*

Mais elles avertissent utilement quiconque s'aviserait de refuser à leur auteur le bénéfice des circonstances atténuantes qu'il a le droit de réclamer !



## APPENDICE

### DE LA TROISIÈME GÉNÉRATION ROMANTIQUE A LA CINQUIÈME

Nous avons affirmé dans notre introduction l'actualité du cas de Stieglitz, et, pour expliquer cette actualité, nous avons dit combien la cinquième génération romantique qui nous entoure et dont nous sommes, nous paraissait avoir conservé, en les accentuant, les dispositions morales de la troisième. A l'appui de cette thèse, nous trouvons un argument dans un ouvrage d'imagination que nous analyserons en quelques lignes.

Il s'agit d'un roman publié il y a quelques mois (1) sous ce titre : *les Courtisans de la gloire*, et signé C. Psycha : livre de courage intellectuel et de clairvoyance sociale. On y voit un jeune provincial, Charles Méran, renoncer à l'héritage d'un oncle millionnaire qui voudrait faire de lui son successeur à la tête d'une maison d'affaires. Méran préfère se vouer à la littérature et, aussitôt libre de ses actes, il repousse avec un froid dédain les propositions dorées de son parent. Il épouse peu après une jeune fille dont les parents se

(1) D'abord dans la *Revue de Paris*, puis chez Juven (Paris, 1907).

sont ruinés. Renée Malbert rêve d'être la compagne d'un grand écrivain afin de conquérir l'immortalité de Béatrice ou seulement celle de Mme Récamier. Elle croit sincèrement à l'avenir de son fiancé et, suggestionnée par lui, elle résiste à son tour aux sages représentations de l'oncle banquier. Ce dernier, à bout d'arguments, finit par lui dire : « Comme vous aimez mon neveu ! Vous vous exprimez comme lui ! Je vois que vous êtes influençable : toutes les femmes le sont... Mais pensez aux romanciers et aux poètes : je ne parle pas des innombrables ratés, je parle de tous ceux qu'idolâtre la génération nouvelle : pensez à Flaubert l'épileptique, à Maupassant le fou, à Edgar Poe l'ivrogne, à Baudelaire le fumeur d'opium ! C'est toute une procession de malades et de dégénérés. Être la femme d'un de ceux-là est terrible. Prenez garde ! » Ce discours reste sans effet et pourtant le banquier, qui espère voir revenir quelque jour au bercail les deux enfants prodiges, ne s'en proclame pas moins très fier de sa charmante nièce.

Les jeunes époux quittent leur petite ville pour aller habiter Paris, seul théâtre digne du génie : ils vivront provisoirement sur le mince capital de Charles et la fortune leur viendra bientôt par le succès de ses œuvres. Comme Stieglitz, il écrit avec des plumes et du papier choisis par sa compagne : elle est son orgueil, son appui, sa *Muse*. Cependant, cette femme d'une haute intelligence se prend bientôt à hésiter entre les suggestions romantiques d'un mari aimé et la voix de son bon sens natif qui commence à se faire entendre en son esprit. Les amis de lettres dont s'entoure Méran ne trouvent pas longtemps grâce devant sa droiture pénétrante. (Et Charlotte Stieglitz eut de

ces reculs instinctifs devant l'Irlandais qui causa tant de soucis à son époux.) Renée voit en eux des fous, orgueilleux de leur folie et dont l'influence sur Charles sera détestable. Mais parfois aussi, elle se reproche sa pusillanimité, se fustige du nom de « bourgeoise », s'accuse d'être bête, de ne pas comprendre et, vis-à-vis du monde, soutient par bravade les paradoxes destructeurs qui l'effrayent dans son entourage. « La flamme aussi est dangereuse, dit-elle à une vieille dame qui tient salon littéraire ; faut-il donc l'éteindre, proscrire le feu ou la lumière et mourir de froid dans les ténèbres par crainte de l'incendie ? » Pourtant ces paroles, qui sonnent comme un défi, la surprennent elle-même au moment où elle les prononce. Au fond, elle n'est pas convaincue de ce qu'elle avance ; elle cherche des compromis entre ses deux convictions alternatives : « Ce sont des incohérents, se dit-elle en songeant aux amis de son mari, mais peut-être que leur âme enferme des trésors mal ordonnés. Dans la mienne, il y a de l'ordre, on n'y trouve que les objets nécessaires : il y manque les ornements sacrés. Je l'humilierai donc et la ferai servante ignorée du génie ! » Cette controverse se poursuit en son esprit jusqu'à ce que les métaphores les plus ingénieuses aient perdu la vertu de réchauffer son courage. (Et le journal de Charlotte trahit de pareilles sangoisses.)

Renée aura son Théodore Mundt. C'est un homme de lettres qui tranche par sa délicatesse morale et son talent authentique sur les piètres personnages dont la jeune femme est entourée. Vers Jacques Dorianne, sa sympathie va sans efforts et sans sophismes pénibles. Lui seul l'a réconfortée le jour où il la vit blessée au vif par les odieux commentaires des familiers de son

mari sur ses espérances maternelles; elle s'attache bientôt à lui du plus profond de son cœur, secrètement désabusé déjà.

Charles Méran écrit cependant son premier roman. Cela ressemble à du Flaubert déjeté, désossé, pâli : vers la fin du livre d'autres influences apparaissent encore : surtout celle d'un très grand écrivain du nom de Merval (Renan)? On croirait lire un Merval devenu très vieux et copiant d'une main sénile les inspirations de sa jeunesse : au total tout cela est faible, comme l'écho d'un écho, comme le reflet d'un reflet. Renée, en écoutant la lecture de ce médiocre pastiche, se tient à peu près ce langage : « Que faire? Lui dire la vérité. Il trouverait, lui, que je suis idiotte : il serait malheureux et m'en voudrait... Et puis, si j'avais tort? Suis-je donc infallible? Charles *doit* avoir du talent : il est impossible qu'il n'en ait pas, car sa vie et son caractère prouvent la réalité de sa vocation. Mais il a besoin de conseils, et la critique se chargera sans doute de lui donner une leçon qui lui sera utile. Quant à moi, je vais lui mentir, et je ne lui dirai qu'un demi-mensonge, puisque je veux encore et toujours croire en lui! » (Voilà une méditation qui a dû passer plus d'une fois dans le cerveau de Charlotte Stieglitz.) En effet, le roman de Méran ne trouve pas de lecteurs.

Mais voici que la gêne s'installe au foyer des époux qui achèvent de dépenser le mince capital du mari, et Renée de prendre la plume (comme Charlotte) à l'insu de son époux, pour écrire à l'oncle banquier. Elle ne va pas jusqu'à confesser le néant de ses illusions premières : « Charles, dit-elle, ne manque pas de talent, mais ses livres ne se vendent pas quoiqu'ils soient très

beaux. Si nous étions, lui et moi, seuls au monde, je vivrais dans la misère à ses côtés sans me plaindre ; mais nous avons une fille. Pardonnez-moi donc si je suis importune et soyez bon pour nous. » Elle connaît aussi les tortures de l'attente jusqu'au jour où vient la réponse de l'oncle qui est cordiale et franche. Il renouvelle ses offres aux mêmes conditions que jadis : mais Méran refuse une fois de plus la fortune qu'il lui faudrait payer par le sacrifice de sa vanité littéraire.

Alors, suivant les conseils de son ami Dorianne, Renée se décide elle-même à écrire : elle révèle aussitôt un talent hors de pair, et sa plume a bientôt mis son mari et son enfant à l'abri du besoin. Par malheur Charles (comme nous avons vu Stieglitz le proclamer pendant ses fiançailles) n'admet pas que la femme d'un écrivain devienne son émule : il sent germer en son cœur une sourde jalousie littéraire qui s'exaspérera bientôt jusqu'à la fureur. Cependant le talent et l'agrément personnels de Mme Méran assurent au jeune ménage un accueil fort empressé désormais dans la société parisienne. Charles, de plus en plus aigri et dépravé par l'insuccès, profite des occasions qui lui sont ainsi offertes pour tromper sa femme et la délaisser. (On dirait le séjour de Stieglitz à Prague, transposé seulement avant son veuvage.)

Abreuvée d'amertume, Renée aura, au Bois de Boulogne, sa « matinée de Treptow ». Elle y retrouve un jour par hasard Jacques Dorianne que la jalousie de Méran a écarté de leur demeure ; elle est émue de cette rencontre : « Ah ! si je le voyais souvent, se dit-elle, comme toute peine me paraîtrait légère ! » Elle se reconnaît les mêmes goûts, les mêmes senti-

ments. Dorianne lui dit en parlant de son mari : « Un jour peut-être il comprendra que ses sacrifices à sa vocation littéraire n'ont pas été perdus, car il a fait de *vous* ce que vous êtes. Cette pensée le consolera ; mais pas encore : il est trop tôt. S'il comprenait déjà, Charles serait sublime ! » Il ajoute en parlant de lui-même et de son talent qui lui a déjà donné la célébrité : « Cette force qui a jailli de mon cœur je la dois un peu à vous... Quand vous êtes arrivée ici, vous aviez une telle confiance en nous autres écrivains, une telle vénération pour les lettres ; vous étiez si vivace, si sincère, si courageuse ! J'ai tâché d'être ce que vous m'avez cru. — Ah Dieu, répond Renée, vous me donnez tant de joie ! Mais je ne veux pas avoir à me reprocher un seul mot déloyal. Ce que vous venez de dire suffit à ma fierté, à mon bonheur ! » Et se faisant plus confiante : « Conte-moi, dit-elle, votre vie, vos amours, vos travaux, vos plans d'avenir. Traitez-moi en confidente ! » Dorianne reprend avec élan : « Madame s'appelle Renée Méran. Oh ! ce n'est pas une déclaration que je vous fais ! Je ne suis pas amoureux de vous ; mais depuis que je ne vous vois plus, j'ai compris combien votre sympathie m'était précieuse. Vous êtes intelligente, douce et belle. Vous êtes une inspiratrice ! Voulez-vous que nous signions un pacte » ? (Et tel fut à peu près, nous l'avons vu, le ton des conversations entre Charlotte et Mundt durant quelques semaines.)

Depuis longtemps c'est avec Dorianne que, malgré elle, la jeune femme rêve d'entrer dans l'histoire, comme Mme Récamier avec Chateaubriand, comme Mme de la Fayette avec La Rochefoucauld : et ce rêve la fait heureuse ! Jacques vient de dire qu'il lui devait



quelque chose de son talent : elle veut qu'il lui doive davantage encore et que tous les dons de l'esprit lui servent à devenir une amie plus parfaite. Une belle matinée d'été est le cadre de cette scène idyllique, et la nature semble aux deux promeneurs dispenser pour eux ses faveurs. Ils se voient souvent dès lors mais restent irréprochables.

La dernière partie des *Courtisans de la gloire* est très sombre. Renée ne se tue pas de sa main comme Charlotte, mais elle est tuée, ainsi que Dorianne, par Méran, affolé d'une jalousie d'auteur, dont il fait — à moitié sincère — une jalousie de mari abusé. Du coup, cet impuissant devient un favori de l'opinion : les femmes s'arrachent ses œuvres : sa célébrité fleurit en un instant sur la tombe de Renée ! Il est bientôt acquitté par le jury auquel son avocat présenta la victime (à la façon de Wolfgang Menzel) comme une intellectuelle sans principes, une émancipée qui n'a dû se faire aucun scrupule de manquer à ses devoirs conjugaux ! De ce moment, la notoriété a marqué pour toujours le front du meurtrier. Il s'épanouit dans son triomphe : on le lit, on le commente. Il joue avec le souvenir de la morte : il fait conter par les journaux son pèlerinage annuel vers la tombe tragique où il va déposer une hypocrite rose rouge. Avec un plein succès, le cabotin exploite son crime odieux !

Chose frappante, l'atmosphère de ce roman, plein de talent, est plus sombre et plus âpre que celle de l'histoire véridique dont nous venons de dire les péripéties émouvantes. Il est vrai que soixante-dix ans de morale romantique ont passé sur cette réalité, déjà si triste cependant !





# TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS.....	I
-------------------	---

## CHAPITRE PREMIER

### LES MYSTIQUES DU DIEU-GÉNIE

I. — <i>Le poète</i> .....	1
1. — Les fiançailles.....	6
2. — La vocation.....	19
3. — Poésie de seconde main.....	26
II. — <i>La Muse</i> .....	33
1. — Un amour incorporel.....	34
2. — Les inquiétudes de Charlotte.....	41
3. — Pronostics d'avenir.....	51

## CHAPITRE DEUXIÈME

### FEUILLES SÈCHES ET BOURGEONS NOUVEAUX

I. — <i>La lune de miel</i> .....	56
1. — Voyage de noces.....	58
2. — Vers le paradis de l'inspiration.....	62

II. — <i>La faillite de la gloire</i> .....	68
1. — Premiers sacrifices à Moloch.....	68
2. — Le poète et l'opinion lettrée.....	72
3. — Les succès de société.....	77
III. — <i>L'épanouissement de Charlotte</i> .....	84
1. — Portrait de la jeune femme.....	86
2. — Ses conclusions personnelles sur la vie.....	93
3. — Charlotte et le féminisme.....	98
4. — La correspondance de Rachel Varnhagen....	104
5. — L'influence de Rachel sur Charlotte.....	111

## CHAPITRE TROISIÈME

## UN COEUR DE FEMME

I. — <i>La faillite de l'amour</i> .....	120
1. — Une épouse maternelle.....	122
2. — Le rôle de Mundt.....	130
3. — Charlotte n'a pas failli.....	143
II. — <i>La tragédie du 29 décembre 1834</i> .....	153
1. — Pressentiments.....	153
2. — La « Némésis ».....	160
3. — Le dénouement.....	171
4. — Pour le génie ou pour le bonheur?.....	180
5. — Un exorcisme sanglant.....	187

## CHAPITRE QUATRIÈME

## TOUCHÉ DE LA Foudre

I. — <i>L'opinion publique au lendemain du drame</i> ....	202
II. — <i>Monologue réconfortant</i> .....	210
1. — La résurrection de la Muse.....	211
2. — Nouveaux espoirs de triomphes poétiques...	221
III. — <i>Pénibles dialogues</i> .....	227
1. — Le livre de Mundt.....	227
2. — « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? ».....	242

TABLE DES MATIÈRES

291

IV. — <i>Pour échapper aux spectres du passé</i> .....	250
1. — Prague. L'épisode de Régis.....	253
2. — Munich.....	263
3. — Venise.....	269

APPENDICE

DE LA TROISIÈME GÉNÉRATION ROMANTIQUE A LA CINQUIÈME.....	281
--	-----









PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PT  
2524  
S6Z8

Seillière, Ernest Antoine  
Aimé Léon, (baron)  
Une tragédie d'amour

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 11 08 01 10 007 6